

LES 100 MOTS

du
ROMANTISME

Bruno Viard



*Que
sais-je?*

puf

QUE SAIS-JE ?

Les 100 mots du romantisme

BRUNO VIARD



Présentation

Au sens le plus large, le romantisme est une crise de la conscience européenne au moment du basculement dans le monde moderne. Cette crise commença au xviii^e siècle en réaction contre le classicisme, cette greffe du monde méditerranéen antique sur une culture chrétienne nord-européenne. À la Renaissance, la culture gréco-romaine avait été émancipatrice, avait servi à écarter la théologie catholique ; la Révolution, elle-même, se déroula sous un habit et un verbe romains. Plutarque et les grands hommes de l'Antiquité furent les instituteurs de la République. Mais le classicisme était un placage qui devint bientôt un carcan. Contre la raison et les règles se produisit, de façon quasi thermostatique, une réévaluation de la sensibilité et de l'authenticité à travers les œuvres de Diderot, de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, etc.

En Allemagne et en Angleterre, ce mouvement prit une tournure antifrançaise en raison de la domination de la culture classique française sur l'Europe entière. Dans le contexte des guerres de la Révolution et de l'Empire, le retour aux cultures nationales prit un tour réactionnaire et une orientation médiévale. En France, au contraire, la mobilisation générale en faveur de la République, puis de l'Empire, refoula le romantisme jusqu'à Waterloo. La Révolution s'accomplissait au nom de la raison, sur des modèles républicains grecs et romains, dans un style classique.

Le romantisme est donc une fusée à plusieurs étages. Ce fut d'abord une révolte esthétique et ethnique contre le bon goût figé à la française. Mais progressivement, les abus de la Révolution, ses violences, les déceptions provoquées par la nouvelle société d'argent donnèrent au romantisme un caractère politique orienté contre les Lumières. Typiquement antibourgeois, le romantisme n'est pas pour autant étroitement aristocratique et catholique. Son parti est celui de l'absolu, de l'idéal. Il mobilisa les extrêmes de l'arc politique, de la droite à la gauche. Le tout était de mépriser l'utilitarisme et l'individualisme.

On peut dénombrer sept directions dans lesquelles s'oriente le désir romantique, 7 hypostases, entendons des objets quasi sacrés :

1. l'amour passion ;
2. une métaphysique néospiritualiste ;
3. le sentiment de la nature ;
4. la quête de l'ailleurs dans le temps (Moyen Âge) ou dans l'espace (orientalisme) ;
5. l'utopie sociale, la barricade sanglante ;
6. la mort volontaire ;
7. le culte de la poésie et de l'art.

Outre qu'elles sont antimodernes, ces sept hypostases ont en commun leur exaltation. À côté de sa définition historique, il existe en effet une dimension psychologique

du romantisme caractérisé par un grand échauffement de la sensibilité aussi bien dans l'accusation du monde que dans l'idéalisme du désir.

Une entrée personnelle mais limitée sera réservée à treize grands écrivains. Le lecteur qui voudrait en savoir plus sur notre lecture de Rousseau, Staël, Chateaubriand, Stendhal, Lamartine, Musset, Sand, Vigny, Balzac, Nerval, Hugo, Baudelaire ou Flaubert pourra trouver des portraits beaucoup plus copieux dans notre Lire les romantiques français [\[1\]](#).

Les sept hypostases et la notion d'exaltation constituent les deux foyers de l'ellipse autour de laquelle gravitent les 100 mots du romantisme. Mais un objet ne se définit bien qu'en relation avec ce qui lui est (très ou un peu) différent. Plusieurs penseurs, qu'on dira politiques, seront donc convoqués pour dessiner le fond d'écran de l'art romantique : Saint-Simon, Fourier, Michelet, Quinet, Lamennais, Tocqueville.

Comme un fil rouge, on verra la silhouette de Pierre Leroux se profiler souvent parmi eux. Il nous servira même de fil à plomb car ce penseur encyclopédique, contemporain du romantisme, a délivré un message aussi précieux que méconnu sur les grandes questions du temps.

Notes

[\[1\]](#) Bruno Viard , Lire les romantiques français, puf, coll. « Licence », 2009.

Liste des 100 mots

1830

1848

Absolu

Adultère

Alexandrin

Allemagne

Amérique

Anges

Angleterre

Aristocratie

Art pour l'art

Association

Augustin (saint)

Autobiographie

Balzac

Barricades

Baudelaire

Bifurcation

Blanquisme

Bourgeoisie

Caïn

Carence maternelle

Cénacle
Chateaubriand
Ciel
Cristallisation
Dédoublement
Dépression
Drame
Dualisme
Économie politique
Étymologie
Exaltation
Exil
Féminisme
Femme de trente ans
Filiation
Flaubert
Fourier
Fusée
Giono
Héloïse
Hernani (bataille d')
Hugo
Individualisme
Italie
Lac

Laclos
Lamartine
Lamennais
Leroux
Libéralisme
Libertinage
Littérature
Lumières
Mariage
Mariage d'amour
Mémoire involontaire
Merry (rue du Cloître-Saint-)
Michelet
Modernité
Moyen Âge
Musique
Musset
Napoléon
Nature
Nerval
Nuit
Orient
Passion
Péché originel
Peinture

Poète
Poète mourant
Postromantisme
Pudeur
Quinet
Réaction
Réalisme
République
Révolution
Romantisme éternel
Rousseau
Saint-Simonisme
Sand
Socialisme
Sociologie
Staël
Suicide
Symbolisme
Terreur
Tocqueville
Utilité
Utopie
Vicaire (savoyard)
Vigny
Volatiles

Waterloo

L'astérisque* placé à la droite d'un mot dans le texte signifie que ce terme fait l'objet d'une entrée propre.

1830

Ce fut l'euphorie quand, hissé par des étudiants agiles, le drapeau tricolore se déploya sur Notre-Dame et sur le beffroi de l'Hôtel de Ville. La foule se mit à pousser des acclamations frénétiques. On pleure, on s'embrasse. Des milliers d'hommes en blouse, en veste, en haillons, saluent le vieil étendard de la liberté. Berlioz orchestre La Marseillaise. Delacroix peint La Liberté guidant le peuple. Même (→ Chateaubriand) et (→ Hugo) applaudissent. Hugo écrit le plus émouvant des hymnes patriotiques à la mémoire des 300 victimes ensevelies sous la colonne de Juillet à la place de l'antique Bastille :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie

Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie [...].

Et comme ferait une mère,

La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau [...].

Juillet 1830 renoue avec juillet 1789. Il était trop tôt pour la (→ République) car la Première avait laissé un souvenir trop terrible. On alla chercher Louis-Philippe. Mais dès l'automne, la liberté, qui avait paru si sublime, offrit soudain

un visage grimaçant. Pour beaucoup, la (→ dépression) suivit l'euphorie, car (→ libéralisme) se mettait à rimer avec égoïsme, course aux places, concurrence débridée. La liberté est donc ambivalente ! La dé cristallisation commence, et c'est le mauvais côté de la liberté, l'affairisme, le capitalisme qui se révèle maintenant que les oripeaux de l'Ancien Régime ont été éliminés.

Déjà bien engagée après 1793 et 1815 (pour des raisons assez opposées), la protestation romantique se renforça. Dans un autre registre, la protestation sociale et bientôt socialiste commença à prendre corps dès l'automne 1830 au sein de mouvements républicains clandestins, d'une part, dans l'Église saint-simonienne, d'autre part. Ce fut un changement de paradigme complet par rapport à l'époque où l'ennemi était le roi, le prêtre, l'(→ aristocrate). C'est maintenant le bourgeois, « l'exploitation de l'homme par l'homme » que le prolétariat combat par l'(→ association) et l'organisation du travail. La phraséologie de la gauche moderne, la nôtre encore, est en place.

1848

1848 représente à la fois l'apogée du romantisme politique et son chant du cygne après le drame de juin suivi du 2 décembre 1851.

L'euphorie du printemps fut totale. Enfin le suffrage universel ! Et même beaucoup plus. La Commission du Luxembourg pour les travailleurs présidée par Louis Blanc jeta les bases de l'État redistributeur qui constitue le

fondement de toutes les démocraties : limitation du temps de travail, salaire minimum, arbitrage des conflits entre patrons et ouvriers, création d'associations de production et de secours mutuel, etc. L'œuvre de ces états généraux du travail fut un échec à court terme mais sera reprise par l'État-providence au xx^e siècle. (→ Flaubert) s'est sûrement moqué à juste titre dans son *Éducation sentimentale* de l'(→ exaltation) réformatrice tournant à vide au Club de l'Intelligence, un vrai club de la bêtise à la vérité, mais il est passé à côté de l'œuvre prophétique de 48, ainsi que de l'abolition de l'esclavage aux Antilles.

En juin, l'est de Paris s'opposa à l'ouest, c'est-à-dire les républicains qui réclamaient des réformes sociales immédiates et ceux qui s'en tenaient au suffrage universel et à l'établissement d'une Constitution. Sans doute les réformes sociales initiées au printemps avaient-elles été sabotées par ceux qui en étaient responsables, ce qui exaspéra les travailleurs et leur fit prendre les armes. La répression fut atroce et expéditive. L'extrême gauche espérait dans les élections de 1852 pour prendre sa revanche. Le Président de la (→ République) mit tout le monde d'accord le 2 décembre 1851. Lui aussi poursuivit avec une hargne impitoyable ceux qui avaient osé lui résister.

Absolu

Le signifiant romantisme n'est politiquement acceptable qu'à la condition de pouvoir rapprocher, sous le signe de l'absolu, les deux extrêmes du prisme. L'ennemi commun,

c'est le monde moderne individualiste et utilitariste. (→ Chateaubriand) est républicain, (→ Stendhal) légitimiste. Alors quoi en commun ? Une grande tristesse due à la déception et à la détestation du juste milieu bourgeois, orléaniste, etc. Il existe un romantisme aristocratique auquel succéda à partir de 1825 un romantisme plébéien, soit que des royalistes passent à gauche, comme (→ Hugo), (→ Lamartine) ou (→ Lamennais), soit que des jeunes hommes issus de la petite (→ bourgeoisie) adoptent l'esthétique et l'éthique absolues et révoltées du romantisme. (→ Balzac) déteste la société individualiste au point d'approuver Robespierre autant que Catherine de Médicis et de faire fraterniser au sein de son (→ Cénacle) le royaliste d'Arthez avec le républicain Michel Chrestien et le socialiste Léon Giraud. Les saint-simoniens, qui représentent l'extrême gauche par leur (→ socialisme), s'inspirent largement de la société organique médiévale au point de chercher à reconstituer une nouvelle (→ aristocratie) et un nouveau papisme. Le romantisme est bien un concept qui confond les deux extrêmes. Cette confusion est typique du désarroi qui suivit la (→ Révolution).

Adultère

Denis de Rougemont l'a souligné : depuis la courtoisie, l'amour adultère est le grand mythe qui fait rêver l'Occident. En (→ 1830), la (→ passion) amoureuse se déploie d'autant plus hors (→ mariage) et contre le mariage que celui-ci s'affiche, plus que jamais, comme une affaire d'argent, (→ Balzac) l'a assez montré. Les pères et les

maris incarnent l'obstacle social, lequel finit toujours par triompher de la passion selon un canevas, réactivé mille fois, de la courtoisie au romantisme, celui de la passion adultère qui finit par la mort. Bien plus qu'à la jeune fille, c'est à Madame de Rênal, à Madame de Mortsauf, à Madame Arnoux que s'attaquent les amoureux romantiques.

(→ Rousseau) respectait la famille : aussi l'adultère pas consommé à partir du moment où Julie devient Madame de Wolmar. Saint-Preux est un nouvel Abélard. La rancune des romantiques envers l'argent est telle qu'ils n'auront pas ces scrupules. Cependant, les (→ poètes) romantiques ont la tête dans les nuages et adorent des anges bien plus que des femmes charnelles. Si l'amour romantique possède une forte tendance platonique, ce n'est donc pas par respect pour l'institution du mariage, c'est par dégoût de la chair autant que de l'argent.

(→ Lamartine) aima une femme mariée en la personne de Julie Charles, mais dans les Méditations, il ne nous dit rien de son Elvire, et de toute façon, elle est mourante. C'est dans le roman que l'adultère est mis en scène, avec un beau contraste entre Stendhal, anarchiste sans scrupule, et Balzac qui veut la loi et l'ordre dans les familles comme dans l'État. Bien sûr, le héros stendhalien s'éprend de la jeune fille, Mathilde, Clélia, mais le nœud de la passion se joue avec M^{me} de Rênal et avec Clélia devenue marquise Crescenzi. L'adultère est consommé dans les deux cas, mais c'est la passion qui importe le plus aux yeux de Stendhal ; or, l'interdit est aphrodisiaque. Il existe donc une ambiguïté stendhalienne : la tyrannie, les prisons, les pères et les maris servent la passion autant qu'ils l'entravent.

Balzac n'est pas moins féministe que Stendhal : il a décrit vingt fois la condition tragique de l'innocente jeune fille vendue à un mari, jeune ou vieux, qui ne saura pas l'aimer et avec qui elle périra d'ennui sa vie durant. Mais tant que la réforme du mariage (réclamée dans sa Physiologie du mariage) n'aura pas eu lieu, la paix des ménages est essentielle à l'éducation des enfants. Le Médecin de campagne célèbre l'autorité du père de famille. Alors que Stendhal décrivait l'adultère comme la solution, dût-on y laisser la vie, Balzac le décrit comme une faute. Il est en totale empathie avec ce qu'il appelle la (→ femme de trente ans), ne supportant plus son rustre d'époux, vierge quoique mère, encore jeune et belle, bref mûre pour l'adultère. Mais cela finira par une catastrophe. Véronique Graslin se rend complice d'un crime ; les enfants de Julie d'Aiglemont s'entre-tuent. Le Lys dans la vallée est une autre illustration de l'impossibilité de concilier mariage et amour en ce siècle utilitariste. M^{me} de Mortsaufr résiste héroïquement à la tentation de l'adultère, mais elle meurt de frustration sexuelle. Ni l'adultère ni la sublimation du désir ne sont donc une bonne solution aux défauts du mariage. La vérité est qu'il n'y a pas de bonne solution au xix^e siècle.

Alexandrin

Marc Fumaroli écrit : « Le vers français [était] au royaume ce que la liturgie est à l'Église romaine : l'art de dire dans un ordre mnémotechnique et sacramentel en séparant le pur et l'impur, l'ordre et le désordre. » [\[1\]](#) Ronsard et Malherbe étaient d'accord là-dessus. D'ailleurs, l'alexandrin, tire son nom d'une épopée médiévale relatant la légende

d'Alexandre comme une royauté divine. Pour Malherbe, Racine, Boileau, La Fontaine, la poésie est une magistrature laïque parallèle au sacerdoce religieux.

Fumaroli suggère que l'alexandrin a partie liée avec la monarchie absolue. On s'attendrait dans ces conditions que sa remise en cause se soit exprimée du côté libéral. C'est au contraire du côté légitimiste que vint sa contestation, comme l'explique Lousteau dans *Illusions perdues* : « par une singulière bizarrerie », « les royalistes romantiques demandent la liberté littéraire et la révocation des lois qui donnent des formes convenues à notre littérature ; tandis que les Libéraux veulent maintenir les unités, l'allure de l'alexandrin et le thème classique. Les opinions littéraires sont donc en désaccord, dans chaque camp, avec les opinions politiques » [2]. Expliquera qui pourra ces paradoxes.

Il fallut attendre Apollinaire en 1913 pour assister à l'abolition de l'alexandrin en faveur du vers libre. En attendant, Stendhal réclama et obtint en partie le passage à la prose dans le (→ drame). (→ Hugo) resta indéfectiblement attaché à l'alexandrin, le grand vers romantique pratiqué par (→ Lamartine), (→ Vigny), (→ Musset), (→ Nerval), (→ Baudelaire). L'alexandrin lamartinien est encore bien classique malgré quelques enjambements spectaculaires. Baudelaire reste bien racinien malgré l'introduction d'un lexique moderne transgressif. Hugo pratiqua une familiarité populaire dans (→ *Hernani*) qui faillit avancer de six mois la révolution des Trois Glorieuses. Il justifia, en alexandrins, ce viol de l'alexandrin dans *Réponse à un acte d'accusation* (*Les Contemplations*) se vantant d'avoir réalisé une nouvelle nuit

du 4 août dans le dictionnaire. « Qu'est-ce que c'est que cette bête-là ? », fera-t-il dire à un dieu de l'Olympe (La Légende des siècles, Le Satyre, v. 226) dans un vers de 12 syllabes.

Allemagne

Même si une (→ réaction) anticlassique commença à se manifester en France au cours du xviii^e siècle, l'apparition du romantisme dans les premières années du xix^e siècle fut ressentie comme une importation étrangère, donc ennemie, anglaise, mais plus encore allemande. Contre l'Aufklärung et la philosophie du progrès, le romantisme allemand puisa dans les légendes et traditions populaires, d'où sa dimension fortement ethnique.

Il existait un courant rousseauiste et naturaliste à la fin du xviii^e siècle en Allemagne où Herder, en 1774 déjà, exaltait le Volksgeist, le génie national, mais les (→ Lumières) triomphaient alors en Prusse. Le français était le langage de la cour et de l'Académie de Berlin. Frédéric II parlait et écrivait en français. La coupure était complète entre la culture germanique populaire et la culture française, c'est-à-dire internationale, des élites. Voltaire à Berlin comme Diderot à Moscou étaient indifférents aux indigènes arriérés et trouvaient normal que les notables étrangers s'adressent à eux en dialecte parisien. L'intelligentsia allemande fut enthousiasmée par 1789 : Kant, Goethe, Hegel, Schelling, Hölderlin [3].

Tout change en 1806, quand (→ Napoléon) écrase l'armée

prussienne à l'éna, et occupe Berlin. C'est la première des quatre guerres franco-allemandes modernes, celle qui déclenchera un siècle et demi de nationalisme. Paradoxalement, c'est Napoléon qui a fait la nation allemande, et réuni sentimentalement contre lui un ennemi jusque-là dispersé. Il n'avait existé aucun leadership culturel allemand jusque-là, d'où la valeur inaugurale du romantisme dans ce pays. L'Allemagne oppose désormais sa teutomanie, plus tard son pangermanisme aux valeurs universelles françaises. Fichte, en 1807 dans son Discours à la nation allemande appelle à la guerre sainte. Les écrivains adhèrent à l'union sacrée des princes et des peuples. Tandis que les Français brûlent leurs châteaux, les Allemands les restaurent et rassemblent leurs archives. Hegel, qui a célébré 1789 et 1806, allant jusqu'à voir en Napoléon « l'esprit du monde monté sur un cheval », voit désormais dans le nouvel État prussien la réalisation de son vœu. Goethe, au contraire, reste très « français » quand il récuse le typique et affirme que les grandes œuvres sont celles qui dépassent les questions où ? et quand ?

En dépit des dérapages du romantisme vers le nationalisme, la question posée par le romantisme allemand reste de taille : l'humanisation se fait-elle par raison ou par héritage ? Le cogito, Le Contrat social et la Déclaration de droits de l'homme font les hommes citoyens par une adhésion libre et réfléchie. Mais peut-on faire fi des racines d'un peuple ? Les catastrophes du xx^e siècle ont aussi montré les dégâts monstrueux provoqués par la volonté de faire table rase du passé.

Bien que M^{me} de (→ Staël) eût publié De l'Allemagne en

1810, c'est-à-dire après Léna, elle fit connaître aux Français une Allemagne non encore touchée par le nationalisme. Elle montre que dans ce « faisceau sans lien », dépourvu de centre, il n'existe pas de tyrannie du goût. L'esprit chevaleresque a survécu. Tandis que la France est dominée par le (→ libertinage) et l'ironie, l'Allemagne cultive le sérieux et l'imagination, non sans une tendance à l'abstrait et au vague.

Si le romantisme est un phénomène européen, grand est le contraste entre la dimension nationale, voire nationaliste, du romantisme allemand et la tendance individualiste du romantisme français dénoncée par René Girard dans *Mensonge romantique et vérité romanesque* [4]. André Monchoux écrit que « le classicisme français et le romantisme allemand restent des choses à peu près sans équivalents dans l'autre pays » [5]. Malgré toute son opposition au classicisme et aux Lumières, le romantisme français demeure dépourvu de dimension ethnique.

L'exception est à chercher chez (→ Nerval), le plus « allemand » de nos poètes. Parce que sa mère est morte et enterrée en Allemagne ? C'est lui qui traduisit *Faust* de Goethe. Il collectionna les anciennes chansons de sa région natale, le Valois, à la fin de Sylvie, et manifesta un goût et un attachement pour les fêtes et traditions, comme si la Révolution n'était pas passée par le Valois.

Amérique

(→ Chateaubriand) découvrit l'Amérique en 1791 et mit à la

mode les grands espaces sauvages dans René comme (→ Rousseau), trente ans plus tôt, avait attiré l'attention des Européens sur les beautés de la montagne avec sa Nouvelle (→ Héroïse) et Bernardin de Saint-Pierre sur celles des plages à cocotiers avec Paul et Virginie. À New York, il regretta l'absence de tours jumelles [6], mais en « disciple de Rousseau », Chateaubriand n'était « pas venu voir les Américains », mais la nature vierge et les Iroquois, car c'est à Paris que les vrais sauvages faisaient régner la (→ Terreur).

(→ Tocqueville), son parent, refit le voyage quarante ans plus tard dans une tout autre perspective qu'il développa dans De la démocratie en Amérique. Ces aristocrates étaient grosso modo acquis à la démocratie mais c'est en sociologue de la (→ modernité) et non en poète de la (bonne) sauvagerie que Tocqueville aborda l'Amérique. Inquiet des tendances despotiques de la démocratie, soucieux du possible, Tocqueville apprécia en Amérique une politique décentralisée et une résistance spontanée à l'(→ individualisme) par l'(→ association) des citoyens. Cette recherche du possible et cette participation aux affaires locales n'avaient rien pour plaire aux romantiques.

Stendhal avait beau être républicain, l'Amérique est sa bête d'aversion. Il ne faut surtout pas mettre entre les mains d'un Américain la Préface de Lucien Leuwen où Stendhal dit que malgré toute sa vertu et sa moralité, il ne voit dans ce pays qu'une « abominable vulgarité », « le triomphe de la médiocrité sotte et égoïste ». La Sanseverina dira à peu près la même chose à Fabrice tenté d'émigrer pour échapper au despotisme de la cour de Parme [7] (→ Nerval) achève la nouvelle la moins connue des Filles du feu,

Jemmy, par la description ironique de la réussite à l'américaine d'un couple mixte irlandais-peau-rouge (voir Mariage).

Anges

Le romantisme s'est beaucoup servi des anges, (→ Pierre Leroux) s'en est irrité : « Quant aux anges, on en parle à tout propos sans y croire ; chacun en crée avec sa fantaisie ; quelques-uns même décrivent leurs amours, et leur composent un langage de toutes les coquetteries du boudoir. Enfin on se fait une religion vaporeuse, qui ne ressemble pas plus au christianisme, quand il vivait, que les muses et les nymphes de la poésie mythologique de Boileau et de Voltaire ne ressemblaient au paganisme. » [\[8\]](#)

En 1826, (→ Vigny) publia Eloi, récit scandaleux, qui horrifia le parti catholique, des amours de deux anges, sulfureux mélange de religion et d'érotisme. Vigny sait à quoi s'en tenir sur le sexe des anges puisque Eloi est bien « une ange charmante ». À la différence des autres anges, elle a pitié de Lucifer qui n'est aimé de personne. Eloi descend au fond des cieux inférieurs. « D'où viens-tu bel archange ? », demande Lucifer surpris, à qui elle succombe. Veillant sur les « secrètes amours », Lucifer offre aux hommes « des nuits qui consolent des jours ».

L'ambiguïté est plus grande encore dans La Chute d'un ange publié par (→ Lamartine) douze années plus tard. Ces 12 000 (→ alexandrins) sont l'histoire d'un ange, Cédar, qui tombe amoureux d'une mortelle, la belle Daïdha.

L'ambiance est prébiblique et l'alibi moralisateur, mais tout est prétexte à violences, nudités, supplices et impudicités.

Les anges qu'on vient de rencontrer étaient très sexués pour des raisons différentes. Vigny est révolté contre l'hypocrisie catholique, mais Lamartine dans ses Méditations a beaucoup divinisé la femme et a bien fait le jeu d'un puritanisme commun à la religion et au romantisme. L'angélisme romantique consiste en effet à avoir désésexualisé la femme quitte à l'hypersexualiser dans son incarnation opposée, d'où le couple d'époque formé par l'ange et la putain. « À elle [Arabelle Dudley] les souillures. [...] À moi le glorieux amour des anges », s'écrie M^{me} de Mortsauf. « J'aimais un ange et un démon », répond Félix.

(→ Nerval) est un très bon exemple de l'idéalisation de la femme, mais, de la part de cet homme privé de mère, cela procède du fond de son tempérament, sans calcul littéraire comme chez le libertin Lamartine. Sincère d'une autre façon, Stendhal n'a jamais donné dans le genre angélique. Fabrice appelle peut-être Clélia « Mon ange », cela ne l'empêche pas de la violer quand elle s'aventure dans sa prison, ce qu'elle lui pardonne vite.

(→ Flaubert) et (→ Baudelaire) se sont bien moqués de cet angélisme, le premier qui qualifie d'« insoulevable » la robe de M^{me} Arnoux aux yeux de Frédéric, le second qui fait rimer ange avec fange dans un sonnet écrit à 21 ans, Manon la pierreuse :

Il est de chastes mots que nous profanons tous
Les amoureux d'encens font un abus étrange

Je n'en connais pas un qui n'adore quelque ange
Dont ceux du Paradis sont, je crois, peu jaloux
On ne doit accorder ce nom sublime et doux
Qu'à de beaux cœurs bien purs, vierges et sans mélange
Regardez ! il lui pend à l'aile quelque fange
Quand votre ange en riant s'assied sur vos genoux
J'eus, quand j'étais enfant, ma naïve folie
– Certaine fille aussi mauvaise que jolie –
Je l'appelais mon ange. Elle avait cinq galants
Pauvres fous ! nous avons tant soif qu'on nous caresse
Que je voudrais encore tenir quelque drôlesse
À qui dire : mon ange – entre deux draps bien blancs

Angleterre

Au tournant du siècle se développa en Angleterre, en réaction à une industrialisation plus précoce qu'en France, une littérature inquiète à tendance tantôt sociale (W. Blake, Wordsworth, Coleridge, Shelley) tantôt médiévale et gothique (A. Radcliffe, W. Scott, H. Walpole, M. Lewis, J. Macpherson). Le moi s'exalte dans la (→ nature) (Keats) ou dans la révolte. Byron, à la poésie ironique, désolante, impie, fut anglophobe, francophile et philhellène.

L'influence de Byron ne fut concurrencée en France que par celle de Shakespeare, l'anti-Racine. En 1822, Le Constitutionnel trouve à s'indigner quand une troupe anglaise est invitée à Paris. Stendhal, dans Racine et Shakespeare proteste contre ce chauvinisme qui sert d'alibi au goût classique dominant en milieux libéraux. Le Globe est le seul journal qui prenne au sérieux les hérésies de

Stendhal.

Admirée et enviée par Montesquieu, Voltaire et les Encyclopédistes, la Constitution anglaise régit la politique française sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet. Pour (→ Chateaubriand), cette liberté légale a de quoi satisfaire les hommes de conscience. Il ironise : « Les libéraux, qui s'étaient arrangés à cœur joie de la tyrannie de Bonaparte, trouvèrent la Charte un véritable code d'esclaves. » [\[9\]](#) Les républicains et les socialistes protestent en effet. « La Constitution anglaise est l'île de Sainte-Hélène de la France » parce qu'elle grave dans le droit les privilèges de fortune les plus injustes [\[10\]](#). Quand les temps sont durs, ce sont cependant Londres, Jersey, ainsi que Bruxelles, qui accueillirent – fort mal – les réfugiés politiques, après le 2 décembre surtout.

Aristocratie

C'est par la tristesse de l'aristocratie, cette classe à qui l'histoire a donné tort, que le romantisme a commencé. Cette classe qui se prenait pour le sel de la terre, pour l'élite du genre humain en raison de son style de vie, et plus encore de l'honneur qui présidait à son existence et de la générosité avec laquelle elle versait son sang (à la différence du bourgeois, vous, moi, tout le monde, qui met la santé et l'argent avant tout), cette classe a été traînée sur l'échafaud et mise au banc de l'humanité sous l'imputation de parasitisme et de privilège odieux. François Furet a justement sous-titré son Chateaubriand. Poésie et Terreur. M. de Chateaubriand père « ne coucha pas longtemps dans

son linceul : il en fut jeté dehors quand on jeta la vieille France à la voirie » [11], déplore François-René qui apprit bientôt dans un journal londonien l'exécution de son frère aîné et de sa famille.

(→ Lamartine), (→ Vigny), (→ Musset), appartenaient, eux aussi, à la noblesse, mais tous firent un pas de côté, renonçant, malgré la Restauration, à mettre l'excellence dans leur nom de famille. L'encre remplacerait le sang. (→ Chateaubriand), qui ne voulut pas avoir de fils, savait que son père n'aurait vu dans sa renommée littéraire « qu'une dégénération » [12]. Lorsque David d'Angers fit son buste, (→ Vigny) ne voulut pas qu'y figurât sa qualité de comte, mais de (→ poète).

Malgré tout son snobisme et sa conviction que la France avait besoin d'être menée par un monarque fort assisté d'une élite de qualité, (→ Balzac) retira la plus grande partie de sa confiance à la noblesse sclérosée qui revenait d'(→ exil). Son nom dit assez que M. de Mortsauf n'est qu'un fossile. Le Cabinet des Antiques, Le Bal de Sceaux décrivent ces filles qui préfèrent épouser un septuagénaire plutôt que de se compromettre avec un roturier, si charmant puisse-t-il être.

Si elle ne détenait plus guère le capital économique, l'aristocratie conserva jusqu'à la Grande Guerre le capital symbolique, pour parler comme Pierre Bourdieu. Voilà pourquoi le héros de la Recherche tombe passionnément amoureux de la duchesse de Guermantes et de son salon. Voilà pourquoi, dans Le Père Goriot, Delphine de Nucingen, c'est-à-dire Rothschild, a beau avoir épousé Rothschild, elle « laperait toute la boue » qui sépare sa demeure de la rue

de Grenelle pour être admise dans le salon de M^{me} de Bauséant.

Et pourtant ! Cette classe n'avait-elle rien à transmettre avant sa disparition ? La radicalité et la brutalité de la (→ Révolution), le « fleuve de sang », comme dit Chateaubriand, qui sépara les deux France, empêcha même la question d'être posée alors même que les valeurs de chevalerie et d'honneur dont l'aristocratie était dépositaire sont peut-être justement ce qui manque au monde moderne. C'est ce que dit Vigny dans la conclusion de *Servitude et Grandeur militaires*. En dépit de toutes ses misères, l'armée, est le territoire où les notions de devoir et de parole donnée ont encore cours dans le monde moderne submergé par l'égoïsme. C'est ce legs de l'ancienne aristocratie qui fait dire à un homme : Je ne m'abaisserai pas à ce geste.

Art pour l'art

L'art engagé fut la meilleure et la pire des choses, Dreyfus et la Résistance d'un côté, le stalinisme et le nazisme de l'autre. Dans tous les cas, les artistes descendaient d'un nuage, celui de l'art pur où les (→ poètes), (→ postromantiques) s'étaient juchés après 1851. Comment en était-on arrivé là ?

Bien sûr, les poètes romantiques diffèrent grandement de l'engagement typique des philosophes des (→ Lumières) par la sécession qu'ils pratiquent vis-à-vis de la vie commune. (→ Lamartine) signe *L'isolement*. « Nous

montions toujours plus haut, pour nous isoler loin de la foule dans la tour d'ivoire des poètes », écrit (→ Nerval) au début de *Sylvie*. Il n'empêche que l'écriture romantique est éminemment transitive. L'éthique est inséparable de l'esthétique, les six premières hypostases que nous avons définies le disent assez : amour (→ passion), métaphysique, (→ nature), (→ suicide), (→ Moyen Âge), (→ Orient), (→ révolution) : les romantiques ont un surplus de signifié à exprimer.

La septième hypostase cependant, la poésie elle-même, l'écriture, le style commencent, comme dit (→ Leroux), « à faire lit à part de l'humanité », par exemple dans la préface des *Orientales* en 1827 ou celle de *Mademoiselle de Maupin* en 1834. Gautier y fustige les tenants de l'utile, qu'ils soient bourgeois ou socialistes. « Tout ce qui est utile est laid. » C'est que les (→ saint-simoniens) et certains républicains subalternisaient l'art à la propagande sociale. Les termes du débat sont en place entre l'art engagé et l'art pour l'art autour de (→ 1830). Leroux, tenta une synthèse : « Ceux qui font de l'art uniquement pour faire de l'art sont comme des étrangers qui, venus d'on ne sait où, chanteraient dans une langue inconnue à des funérailles. Leur chant a beau être délicieux à mon oreille, le fond, le fond éternel de mon cœur est le doute et la tristesse. [...] Quel sera mon critérium pour juger un produit de l'art ? Je ne demanderai pas si on peut tirer directement de cet objet une conclusion morale ; non, mais j'écouterai l'impression qu'il fera sur ma vie. L'art, c'est la vie qui s'adresse à la vie. » [\[13\]](#)

Ce n'est qu'après 1851 que la septième hypostase l'emporta sur les six autres.

Association

La désassociation caractérise la vie moderne. Ce constat se fit particulièrement jour à partir de (→ 1830). L' (→ individualisme) fut la bête noire des saint-simoniens. Ils n'avaient pas encore le mot pour décrire le mouvement inverse vers l'association et la solidarité. Ce fut un dissident, (→ Pierre Leroux), qui l'inventa en 1834 : (→ socialisme). Les termes clés de la politique moderne étaient en place : individualisme versus socialisme, en quelque sens qu'on prenne ce dernier terme. Il s'agissait, dans une situation d'extrême urgence pour les plus démunis, de reconstituer un lien social en voie de désagrégation rapide. En 1791, la loi Le Chapelier avait interdit les associations. C'est donc clandestinement que plusieurs corporations ouvrières commencèrent dans les années 1840 à constituer des caisses de soutien pour les chômeurs, les travailleurs vieux ou malades. Le printemps (→ 1848) donna une reconnaissance officielle mais éphémère à ces tentatives qui anticipaient sur notre Sécurité sociale.

Pourtant, à la différence du romantisme allemand, le romantisme français est caractérisé par une sorte de superisolement : lyrisme, retrait, solitude, préférence pour la (→ nature), la (→ passion) sans contrat ni famille, le rêve, le passé, l'ailleurs, la mort même. La politique du pire, en un sens, qui accuse la différence de trajectoire entre romantisme et socialisme. Plus socialiste que romantique, (→ Balzac) imagina plusieurs types d'associations, le (→

Cénacle) dans Illusions perdues, les Treize, les Dix mille autour de Vautrin, l'Ordre des frères de la consolation. Il mettait en pratique ce que (→ Tocqueville) donnait en exemple chez les Américains, la tendance spontanée à s'associer dans des buts de plaisir ou d'(→ utilité).

En contraste avec l'individualisme romantique exacerbé, (→ Nerval) manifeste une tendance non politique à l'association, témoins la ronde des enfants au chapitre 2 de Sylvie ou ce rêve d'Aurélia : « J'entrai dans une vaste salle où beaucoup de personnes étaient réunies. Partout je retrouvais des figures connues. Les traits des parents morts que j'avais pleurés se trouvaient reproduits dans d'autres qui, vêtus de costumes plus anciens, me faisaient le même accueil paternel. Ils paraissaient s'y être assemblés pour un banquet de famille. Notre passé et notre avenir sont solidaires. Nous vivons dans notre race et notre race vit en nous. [...] Il me semblait voir une chaîne non interrompue d'hommes et de femmes en qui j'étais et qui étaient moi-même » (Première partie, chap. 4).

Augustin (saint) (354-430)

Inventeur du péché (→ originel), Augustin est à l'origine de la tendance lugubre du christianisme catholique et plus encore protestant. À son interprétation de l'histoire de la pomme dans la Genèse, il ajouta une histoire de poires, celles qu'il déroba dans son enfance non par gourmandise, mais pour le plaisir du mal. Le moine breton Pélage lui résista en affirmant que la damnation de l'homme n'était pas fatale et qu'il était de sa liberté de faire le bien. La

querelle des Jansénistes et des Jésuites répéta cette polémique. L'opposition du Romantisme et des (→ Lumières) est une nouvelle illustration de ce débat. Alors que les philosophes du xviii^e siècle contestèrent l'ubiquité du mal au nom de la raison, le pessimisme anthropologique et historique reprit le dessus chez les (→ poètes) du xix^e siècle. Seul (→ Hugo) proclama la fin de Satan. Le romantisme renouvela la (→ burification) à la verticale dont Augustin avait donné l'exemple en faveur de la cité céleste. Même condamnation du siècle, même aversion pour la chair et pour l'argent, même dolorisme, même manichéisme, même aspiration au bien idéal.

Autobiographie

L'a-t-on assez remarqué, le genre autobiographique est contemporain du romantisme ? Si l'égotisme n'a pas été ajouté aux sept hypostases, c'est que l'(→ exaltation), catégorie psychologique, est le moteur de chacune. L'autobiographie était impensable dans les sociétés de la tradition. Elle fleurit dans la société individualiste. (→ Rousseau) en a donné l'exemple avec ses Confessions, suivi de près par (→ Chateaubriand) et ses Mémoires d'outre-tombe, Stendhal et sa Vie de Henry Brulard, (→ Musset) et sa Confession d'un enfant du siècle, (→ Nerval) et son Aurélia, (→ Vigny) et son Journal d'un poète, (→ Sand) et son Histoire de ma vie, (→ Flaubert) et son Journal d'un fou.

Chateaubriand blâma Rousseau pour son impudeur, mais, s'il ne nous dit guère sur sa vie sexuelle et sentimentale,

son égocentrisme est bien impudique aussi. C'est son orgueil que Sand reproche à Rousseau : « Jean-Jacques était malade quand il voulait séparer sa cause de celle de l'humanité et croyait qu'il valait mieux que ses contemporains. » Elle ajoute : « Nous avons tous souffert plus ou moins de la maladie de Jean-Jacques Rousseau. » [14] Notons le balancement de la pensée de Sand : Rousseau a tort de se croire entièrement différent des autres, mais il nous ressemble dans cette façon même de s'excepter du reste de l'humanité, erreur fort répandue, particulièrement depuis cinquante ans sous le nom de mal du siècle. La finesse de Sand consiste à ne pas exclure celui auquel elle reproche de s'exclure. On peut déjà l'affirmer : Sand, ici, n'est pas romantique, puisqu'elle se refuse à exalter le principe de différence. Elle affirme au contraire : « Toutes les existences sont solidaires les unes des autres, et tout être humain qui présenterait la sienne isolément n'offrirait qu'une énigme à débrouiller. [...] L'affaire de la raison et de la conscience humaine, c'est de trouver un équilibre et une harmonie entre ces deux termes, l'identité et la diversité. » [15]

Balzac(1799–1850)

Balzac a peint le fond d'écran contre lequel s'est élevé le rêve romantique. Sa peinture de la société de la Restauration et de la Monarchie de Juillet ne laisse la justice et l'harmonie régner que sur des îlots minuscules comme le (→ Cénacle) des Illusions perdues. La vision anthropologique balzacienne est d'un pessimisme absolu : tout est lutte dans le monde humain comme dans le monde

animal. Il faut donc un pouvoir fort dans la famille comme dans l'État. Balzac combat la démocratie car elle ouvre la boîte de Pandore et déchaîne les passions mauvaises au nom de la liberté.

Ces convictions s'enracinent dans l'expérience familiale d'Honoré : un père beaucoup trop vieux, une mère qui prend des amants et délaisse complètement son aîné pour n'avoir d'affection que pour son fils adultérin. L'immense blessure affective d'Honoré structure sa vision définitive du monde humain. La puissance créatrice à l'œuvre dans La Comédie humaine tient à la conviction passionnée qu'il faut un centre, sans quoi, la société est en proie à une fatale désagrégation.

Balzac est le romancier de la famille. En 1829, sa Physiologie du mariage est un extraordinaire manifeste féministe qui réclame la liberté de choisir pour les filles. En attendant cette révolution, Balzac est favorable à l'autorité du père comme il est favorable à celle du pape et du roi.

Issu d'une famille de bourgeois fraîchement parvenue, Balzac n'a aucun attachement sentimental envers la personne du roi légitime. Ce qu'il faut, c'est un cœur ; Robespierre malgré sa guillotine ou les saint-simoniens avec leur grand État planificateur pourraient être ce cœur. La droite et la gauche se rejoignent contre le (→ libéralisme) honni, incarné par Louis-Philippe.

Mais Balzac sait qu'un bâton a deux bouts. Il est le premier à faire en même temps le procès de la mauvaise centralisation, d'où le tableau récurrent d'une province exsangue et sclérosée par la faute du Moloch parisien. Z.

Marcas est un jeune génie « monté » de sa province à Paris pour mettre ses compétences au service de son pays ; repoussé par les oligarques et les gérontes, il meurt d'épuisement dans sa mansarde. Ce drame, raconté vingt fois dans La Comédie humaine exprime toute la déception d'un Balzac féroce contre les élites de l'argent ou de la noblesse qui abusent d'une situation acquise (La Duchesse de Langeais). Il réfléchit dans Le Curé de village ou dans Le Médecin de campagne à la possibilité de faire quelque chose en province.

Balzac a peint des héros romantiques surtout dans son admirable Lys dans la vallée, mais lui-même est tout le contraire d'un romantique. Il n'est pas davantage un homme des (→ Lumières). Son énergie romanesque lui vient des idées qu'il partage avec les grands penseurs réactionnaires.

Barricades

Les premières barricades françaises furent édifiées pendant les guerres de religion puis sous la Fronde, les dernières en Mai 1668, mais le vrai siècle des barricades, immortalisées par (→ Hugo) dans Les Misérables, c'est le xix^e. Les barricades s'édifient toujours au printemps : juillet (→ 1830), juin 1832 (300 morts), avril 1834 (300 morts), mai 1839 (50 morts), juin 1848 (8 000 morts), Commune de 1871 (30 000 morts).

1830 fut une révolution libérale majoritaire qui réussit ; 1832, 1834, 1839, juin (→ 1848), 1871 furent des tentatives

révolutionnaires antilibérales à tendance socialisante. Elles méritent bien l'adjectif romantique car l'héroïsme et la générosité n'avaient d'égal que l'inconséquence sur les fins poursuivies. Quelques milliers d'ouvriers et d'étudiants périrent sans que leur exemple soit suivi par les Parisiens. À chaque fois, la grand-peur de la majorité du peuple renforça le pouvoir qu'il s'agissait de renverser. Et l'Égalité ? Et la Justice ? Comment les auraient-ils réalisées, si ces quelques centaines de jeunes gens l'avaient emporté ?

Baudelaire (1821–1867)

Malgré l'accusation de (→ réalisme) qui les rapprocha lors de leurs procès de 1857, Baudelaire et (→ Flaubert) diffèrent fort. Flaubert se veut impassible et Baudelaire passionné. Il repousse l'(→ art pour l'art) autant que l'art de propagande. Le monde est voué au mal, mais une poésie capable de faire venir les larmes au bord des yeux est un morceau de paradis sur terre.

Les Fleurs du mal met en scène la guerre des sexes dans un climat d'érotisme torride fortement teinté de sadomasochisme. Baudelaire ne parle que de lui, mais, à travers ses métaphores, on ne sait jamais de quoi il se plaint au juste ni ce que les femmes lui ont fait pour qu'il en parle sur ce ton. C'est la biographie qui le dit. Il se sent doublement mortel depuis que la petite Sarah lui a transmis la syphilis. La correspondance surtout dit ses obsédants soucis d'argent et la crise permanente avec sa mère. Criblé de dettes, Baudelaire vécut en clochard autant qu'en dandy. Sa grande lettre à sa mère du 6 mai 1861 dit toute sa

passion pour M^{me} Aupick et sa culpabilité de la faire souffrir par son chantage permanent. Cette lettre est le complément de Bénédiction où la mère du (→ Poète) maudissait sa progéniture avec une féroce cruauté. L'ambivalence caractérise l'attitude de Baudelaire envers les femmes, c'est-à-dire envers sa mère. Il crie sa haine de la maternité, mais dans Chant d'automne, il implore sa maîtresse : « Soyez mère ! »

On dira que l'inimitable ton baudelairien est donné par la triade suivante :

1. l'intensité de la souffrance d'un cœur écorché qui aspire à un paradis affectif et voluptueux ;
2. un (→ alexandrin) quasi racinien malgré quelques incartades ;
3. une ambiance de (→ modernité) donnée par un lexique inusité par (→ Hugo) lui-même, puisant dans le quotidien, la ville, la médecine, etc.

On citera l'admirable Cygne en exemple de cette triade.

Bifurcation

(→ Rousseau) avait voulu peindre « des êtres selon son cœur » puisque ceux de la vraie vie le décevaient par trop et sa Cinquième promenade constitue assurément une tentative de construction par l'écriture d'un espace où se blottir, parallèle à l'espace réel. Rousseau n'en reste pas moins un écrivain des (→ Lumières) passionné de

réformes politiques, pédagogiques et morales. C'est donc une bifurcation importante qui est empruntée par les auteurs romantiques, on les nommera ainsi pour cette raison, lorsque l'orientation de leur désir décolle de l'existence ici-bas pour tenter de saisir des objets transcendants qu'on a nommés hypostases : l'esprit, la (→ passion), le passé, le sang, la nature sauvage, l'écriture. Rien à voir avec la vie commune.

Une seconde bifurcation allait se produire dans le prolongement de la première. Ce qui ne manquait pas au désir romantique, c'est l'intensité, l'(→ exaltation) : l'écriture était donc éminemment transitive. Le signifié avait priorité sur le signifiant. Les choses s'inversent après 1851 : le signifiant, c'est-à-dire la dernière hypostase, devient prédominant, investi de toute l'énergie libérée par l'abandon des six autres. La cause de cette deuxième bifurcation au profit de l'écriture pure ? On pourrait la résumer en évoquant les déceptions liées aux idées de liberté et d'égalité. En (→ 1830), la liberté avait abouti à un horrible capitalisme. En juin (→ 1848), l'égalité sociale avait abouti à d'horribles (→ barricades). En décembre 1851, l'égalité politique avait abouti à un horrible coup d'État. L'idéal républicain s'était donc trahi lui-même et les artistes comme (→ Flaubert), les Parnassiens, Mallarmé n'avaient plus qu'à cultiver les champs de l'art pur.

L'art pur ou la persistance en (→ exil) du combat républicain, tel fut l'alternative.

Blanquisme

Blanqui (1805-1881) passa trente-quatre années de sa vie en prison sur soixante-seize. Incorrigible, il fomenta toujours de nouveaux complots après l'échec du précédent. Les sociétés secrètes, le carbonarisme, la Société des Familles, la Société des Saisons ont pour théorie l'insurrection-tache-d'huile. Aux Saisons, on prêtait serment sur un poignard : « Je jure dévouement absolu au peuple, fraternité à tous les hommes hors aux aristocrates. Je jure de punir les traîtres. Je promets de donner ma vie, de monter sur l'échafaud si ce sacrifice est nécessaire pour amener le règne du peuple et de l'égalité. Que je sois percé de ce poignard si je viole ce serment. »

Le grand coup de Blanqui est la prise de l'Hôtel de Ville de Paris le 13 mai 1839 avec ses 500 conjurés. Il fut condamné à mort mais Louis-Philippe le gracia. La pratique de l'action minoritaire impliquait la défiance envers la démocratie. Au printemps (→ 1848), Blanqui fit tout pour ajourner des élections qu'il redoutait.

Nombreuses sont les vicissitudes de l'insurrection blanquiste. Outre le sang, la prison et la guillotine, il faut compter avec les traîtres, et les provocations policières. Blanqui fut lui-même accusé de trahison par ses complices. Une terrible haine l'opposa à Barbès avec qui il avait fait le 13 mai, jusque dans leur prison commune.

Bourgeoise

L'ennemi historique du bourgeois, c'est l'aristocrate. Dans la lutte hégélienne, le bourgeois, c'est celui qui fait passer

la sécurité avant toute chose alors que l'aristocrate écoute son amour-propre plus que son instinct de survie. C'est lui qui triomphe, mais, comme il fait du bourgeois son esclave au lieu de le tuer, ce dernier prendra sa revanche grâce aux compétences qu'il aura acquises en travaillant, ce qui advint en 1789 et en (→ 1830). La rivalité devint alors symbolique entre ceux qui avaient la lettre (de noblesse) et ceux qui avaient le chiffre (d'affaires). Les salons proustiens sont le théâtre des mêmes rivalités que les salons balzaciens. La Grande Guerre mettra un point quasi final à la survivance de l'(→ aristocratie).

La bourgeoisie eut à affronter deux nouveaux ennemis, le prolétaire, c'est-à-dire la portion du Tiers État moins chanceuse qu'elle, et le (→ poète). C'est ainsi que virent le jour le (→ socialisme) et le romantisme. Pour le Poète, le Bourgeois, c'est l'être hideux et stupide qui n'est gouverné que par le principe d'(→ utilité), l'odieux John Bell, le premier patron de notre littérature, dans Chatterton, M. de Rênal dans Le Rouge et le Noir, Nucingen ou Gobseck chez (→ Balzac), Arnoux chez (→ Flaubert). On peut même dire que c'est le Bourgeois qui a suscité le Poète et sa revendication de sublimité. Et il faut immédiatement ajouter que ce Bourgeois matérialiste, c'est souvent le propre père du Poète ! Terrible conflit de générations ! On doit même compter trois générations. « La bourgeoisie, écrit Paul Bénichou, avait engendré une race prodigieuse de surhommes militaires et législatifs fort étrangers à l'esprit de la fabrique, du comptoir et de la chicane, dont elle garde un souvenir exaltant et terrifié. » [\[16\]](#) C'est que désormais, « le bourgeois veille sur ses privilèges. Il hait et refuse les valeurs de liberté et d'égalité qu'il a portées sur les fonts

baptismaux » [17]. Le grand-père fut héroïque ; voici que le père est un assis, qui prend du ventre ; le fils sera idéaliste et révolté. Il refuse de fréquenter les amphes de maths ((→ Stendhal)), de droit ((→ Balzac), (→ Baudelaire), Proust), ou de médecine ((→ Nerval), (→ Flaubert)). Un terrible conflit déchire maintes familles françaises. Le père se réclame des principes d'individualité et d'utilité. Le fils, qui se souvient du grand-père, répond absolu et sacrifie.

« Il faut tuer le général Aupick ! », son beau-père, ce représentant de l'ordre, aurait crié Baudelaire dans les rues de Paris en juin (→ 1848). Caroline Aupick rapporte en 1868, une année après la mort de Charles : « Quelle stupéfaction pour nous quand Charles s'est refusé tout net à ce qu'on voulait faire de lui, a voulu voler de ses propres ailes et être auteur ! Quel désenchantement dans notre vie d'intérieur si heureuse jusque-là ! Quel chagrin ! » « Les jeunes gens, se plaint Nerval, qu'une malheureuse ou une heureuse vocation pousse vers les arts ont beaucoup plus de peine que les autres, par l'éternelle méfiance qu'on a pour eux. Qu'un jeune homme adopte le commerce ou l'industrie, on fait pour lui tous les sacrifices possibles ; on lui donne tous les moyens de réussir et, s'il ne réussit pas, on le plaint et on l'aide encore. [...] Mais l'homme de lettres, lui, quoi qu'il fasse, si haut qu'il aille, si patient que soit son labeur, on ne songe pas même qu'il a besoin d'être soutenu aussi dans le sens de sa vocation. » [18] Cette histoire, c'est encore celle de Balzac. Laure, sa sœur, témoigne du jour où il avoua sa vocation à ses parents : « Tu veux écrire, s'écrie M^{me} de Balzac, et c'est pour une carrière aussi incertaine que tu refuses un état honorable et une fortune certaine ! » « Tu veux écrire, s'écrie à son tour M.

de Balzac, en ricanant et en accélérant sa promenade. Ah c'est trop bouffon ! Songes-tu que tu as ta carrière à faire. Mais tu ne sais pas qu'écrire est le pire des métiers ? » [\[19\]](#)

Caïn

« J'ai parfois de Caïn l'implacable rougeur ! » s'écrie (→ Nerval) dans son terrible Antéros. Il est alors la proie d'un violent ressentiment contre son frère (imaginaire), contre son père, contre Dieu, contre le principe de réalité. Ce qu'on peut appeler son caïnisme résume cette révolte. Le Voyage en (→ Orient) explique l'injustice faite à Caïn au profit d'Abel par Jéhovah puis par Adam et Ève. S'il y a eu meurtre, il y a des causes ! La cité mystérieuse d'Aurélia est un royaume de Caïn, patron des architectes et des métallurgistes. Ces travailleurs du feu font régner au centre de la terre une chaleur thermique et affective bien reconfortante, à fort coefficient maternel et matriciel.

La religiosité romantique prend souvent une allure révoltée, que la tournure en soit métaphysique, psychologique ou sociale. (→ Vigny) invoque Caïn dans son Journal, Albert de Rudolstadt dans Consuelo de (→ Sand) a recréé dans les catacombes de son château de Bohème un antimonde depuis lequel il organise la résistance contre tous les despotismes. (→ Baudelaire) apporte sa pierre au mythe dans Abel et Caïn.

La canonisation de Satan va dans le même sens. Pour Vigny, « ce méchant qu'on accuse est un consolateur ». C'est une sorte de Dieu du sexe qui nous « donne des nuits

» réparatrices des souffrances du jour. Eloa, une (→ ange) charmante, s'éprend de lui. (→ Hugo) dans sa *Fin de Satan* décrit l'interminable supplice de Satan en proie à la solitude. C'est par envie qu'il inspire tous les sentiments mauvais des humains. Une réconciliation avec Dieu est pourtant en vue, dont la passion du Christ et la prise de la Bastille sont deux péripéties majeures. Satan finit par implorer et par obtenir le pardon divin et l'étau du Mal commence à se desserrer parmi les hommes. L'optimisme hugolien contraste avec le pessimisme de la révolte des autres romantiques.

Pour autant, Hugo ne disculpe pas Caïn. Au contraire, la conscience le poursuit jusque dans la tombe (*Les Châtiments*, II, 1). Mais qui est Caïn lorsque les exilés du 2 décembre se renvoient la responsabilité du drame de juin ? Peut-être Hugo exprime-t-il le remords d'avoir été alors du mauvais côté, voire de continuer à bousculer ses compagnons d'(→ exil) pour monopoliser les feux de la postérité ?

Carence maternelle

Si la figure du père dominait au moins depuis la révolution néolithique, la mère devient, avec les souffrances liées à ses carences, l'héroïne de l'œuvre romantique. Est-ce un hasard si le premier de nos préromantiques et le dernier de nos (→ postromantique) relatent le traumatisme provoqué par l'absence maternelle ? Malgré la grande différence d'échelle entre la mort en couches de la mère de Jean-Jacques (→ Rousseau) et le baiser qui se fait attendre de la

mère de Marcel Proust, on sait bien que là est la pierre angulaire des Confessions comme de À la recherche du temps perdu. « Je coûtai la vie à ma mère et ma naissance fut le premier de mes malheurs. » Ces mots ont leur écho à chaque page des Confessions : Jean-Jacques exclu de Genève, Jean-Jacques abandonné par son père, Jean-Jacques chassé de Bossey où M^{lle} Lamercier lui donnait si bien la fessée. Le sentiment de la (→ nature) correspond à un désir de retour aux origines, surtout quand le bruit de l'eau mite le rythme du bercement consolateur.

« En sortant du sein de ma mère, je subis mon premier exil », confie (→ Chateaubriand) dont la mère vouait « une préférence aveugle » à son aîné. Et Stendhal ! « J'étais amoureux de ma mère. [...] Je la perdus quand j'avais 7 ans. [...] Ainsi il y a quarante-cinq ans que j'ai perdu ce que j'aimais le plus au monde. » [20] (→ Nerval) ne connut pas même un portrait de sa mère morte en Silésie pour avoir accompagné son mari dans ses campagnes. Il vécut la tête tournée vers le Valois, vers l'(→ Allemagne), vers l'(→ Orient), terres maternelles dans sa mythologie privée. « Si vous saviez ce qu'est ma mère, écrit (→ Balzac). C'est à la fois un monstre et une monstruosité. [...] Elle me haïssait avant que je fusse né. » Et (→ Baudelaire) ! Bénédiction est un Ave Maria inversé. La mère du (→ Christ-Poète) a pris la tête de son lynchage par les mégères. M^{me} Aupick est l'héroïne des Fleurs du mal et notre plus grand poète est resté fixé, son œuvre durant, au drame du remariage de sa mère avec Aupick.

Devant une telle avalanche de traumatismes intimes on ne peut pas ne pas poser la question : Quelle est la part du

psychologique et celle du social dans le mal du siècle ? Le contre-exemple ? (→ Hugo), poète de la maternité.

Cénacle

Les romantiques sont des solitaires. Il exista pourtant des lieux de sociabilité où la mode anticlassique se propagea. Sainte-Beuve pensa au Christ prenant son dernier repas avec ses disciples (cena) pour désigner les réunions d'artistes (Sainte-Beuve, (→ Hugo), (→ Vigny), Dumas, (→ Musset), (→ Balzac), Delacroix, etc.) qui se tenaient entre 1820 et (→ 1830), d'abord de tendance légitimiste, à la bibliothèque de l'Arsenal dont Charles Nodier était le conservateur, puis chez Hugo, un peu plus libéral, où on prépara la bataille d'(→ Hernani). Le Petit Cénacle (Pétrus Borel, (→ Nerval), Gautier), en 1830-1831, développa une fureur antibourgeoise à mi-chemin entre l'extrême gauche et le surréalisme.

Balzac, dans *Illusions perdues*, réutilisa le mot pour désigner un groupe d'intellectuels, comme on ne disait pas encore, d'opinions diverses, mais unis dans un but de rénovation sociale et littéraire, dans un monde où seul comptait l'argent.

Chateaubriand (1768-1848)

Le Génie du christianisme qui passionna les contemporains marqua un retournement complet de la sensibilité. Trois siècles de domination du classicisme

gréco-romain étaient renversés et la culture chrétienne qui avait été mise à mal par l'enseignement des Jésuites latinisants, par la critique voltairienne et par la (→ Révolution) était réhabilitée. La poésie de l'Évangile vaut bien celle d'Homère ! Que serions-nous sans les clochers de nos Églises, sans les fêtes et les sacrements, sans l'œuvre civilisatrice du christianisme, chevalerie, architecture, hôpitaux, charité, éducation, adoucissement des mœurs ? Trop de sang avait coulé sous la Révolution et les (→ Lumières) avaient déçu. De plus, ce livre consonait avec la réconciliation avec le pape voulue par Bonaparte en 1801 sous le nom de Concordat.

Assez bizarrement, le Génie contenait deux nouvelles, Atala et René, rédigées en (→ Amérique) par leur auteur en 1791. Les cathédrales du Nouveau Monde, ce sont ses forêts et ses vastes étendues que Chateaubriand donne à admirer en continuateur de (→ Rousseau) et de ses (→ lacs) de montagne. D'ailleurs René est allé vivre parmi les bons sauvages. Une nouvelle prose d'art apparaît, consacrée à la (→ nature) et à la sensibilité, sans rapport avec les équations de la prose classique. Révolution stylistique et culturelle. En même temps, la mélancolie sans objet de René et de son auteur inaugure un ton nouveau. Le passage en Amérique symbolise une coupure morale autant que géographique par rapport à une autre coupure, celle de la guillotine à Paris. Le romantisme est né. René sera le père spirituel de centaines de (→ poètes) sans famille ni patrie.

Les Mémoires d'outre-tombe, que nous lisons beaucoup plus que le Génie, parurent en (→ 1848). Tout différents des Confessions de Rousseau, ils ne disent presque rien sur la

vie intime de leur auteur qui reproche son exhibitionnisme à Rousseau mais ouvre une large fenêtre sur l'histoire. On y trouve un panorama grandiose de la France, de 1789 à la monarchie de Juillet, vue par un aristocrate légitimiste qui est aussi un libéral, parfois même un républicain. Louis-Philippe est sa bête noire. Il a beau attaquer (→ Napoléon) sur sa cruauté, ses folles ambitions, son despotisme, il rend hommage à son œuvre institutionnelle et regrette dans le fond de ne pas avoir été son conseiller pour entraver les entreprises démesurées qui l'ont perdu et fait tant souffrir la France.

Il y a cependant une contradiction. Chateaubriand rend un culte à la mort, célèbre la caducité de toute chose, refuse toute hypothèse de (→ filiation). Mais il ne cesse de poser pour la postérité, se présentant toujours sous son meilleur profil et attirant lui-même l'attention du lecteur sur ses immenses mérites. La survie explicitement refusée est en réalité recherchée par le détour de l'écriture. Opération réussie puisque le style flamboyant des Mémoires en a fait un grand classique.

Ciel

Les (→ Lumières) avaient ramené le centre de gravité de la vie du ciel vers la terre. Voici que le romantisme annule et inverse les choses. Les regards dolents devant le spectacle du monde s'orientent à nouveau vers le ciel, même si ce ciel n'est plus celui d'Isaac, d'Abraham et de Jacob. Il existe désormais deux ciels concurrents, celui des Prêtres et celui des (→ Poètes).

Cristallisation

Stendhal est l'auteur de cette métaphore. Mais la chose est vieille comme le monde. « L'amour serait un sot plaisir si on ne le faisait pas valoir par l'imagination et par la rareté. Finalement ce n'est que chair de porc que la sauce assaisonne », disait Montaigne (Essai, Livre III, chap. 5) Plus élégamment, (→ Rousseau) exposait : « Point de véritable amour sans enthousiasme et point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflamment les amants pour qui cette perfection n'est rien et qui ne voient dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens ? [...] Tout n'est qu'illusion dans l'amour, je l'avoue ; mais ce qui est réel, ce sont les sentiments dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'est point dans l'objet qu'on aime, il est l'ouvrage de nos erreurs. » [21] L'amour est aveugle ! C'est ce qui fait qu'on ne doit tenir aucun compte des inclinations de la jeunesse, disait la tradition. C'est ce qui fait tout son prix, diront les romantiques.

Pour Stendhal donc, l'énamoration passionnée est une opération chimique comparable à la cristallisation d'une solution saline autour d'un banal rameau de bois sec qu'on y a trempé et qui se met à briller de mille feux. Comment s'y prend l'imagination pour fabriquer ces cristaux embellissant à partir d'un être plutôt commun, sur qui les autres ne se retournent même pas, mais qui finit par devenir, pour Moi, l'Unique ? Proust répond comme Stendhal : par l'effet de la distance, de l'attente, de l'obstacle. Il ajoute, par une

osmose entre l'objet aimé et l'ambiance où on l'a connu. Ainsi, Albertine devient « une jeune fille enfermant un paysage » [\[22\]](#)

Tous les amoureux du monde se sont posés la question : « Est-elle aussi bien en réalité que je l'imagine ? » Dans L'Éducation sentimentale, Frédéric Moreau est tout désappointé quand Deslauriers, qui a rencontré M^{me} Arnoux dans la rue, répond « Pas mal » à ses instances de donner son avis sur la femme qu'il idolâtre. C'est encore pire quand Saint-Loup prend un air stupide devant la photo d'Albertine que le narrateur proustien lui montre en grand secret : « C'est ça la fille que tu aimes ! »

La décristallisation est cachée dans le programme génétique de la cristallisation. Si l'obstacle constitue le principal agent cristallisateur, alors, la (→ passion) se construit sur la mécon-naissance de l'autre et sa rencontre effective est une situation à haut risque. Les ellipses stendhaliennes éludent cette éventualité, mais (→ Flaubert) a la cruauté de décrire le découronnement de la passion en réunissant les amants au lieu de les séparer. Après avoir laissé se gonfler la bulle imaginative, ce grand démystificateur ose soumettre ses amants à l'expérience du monde sans autrui et à l'épreuve du temps. Dans la première Éducation sentimentale, l'étudiant et sa maîtresse, enfuis en (→ Amérique), s'ennuient vite l'un de l'autre et retournent dans le vieux monde, lui pour faire son droit, elle chez son mari. Ils ont été privés de « la médiation du social », comme dira Albert Cohen dans Belle du Seigneur. Dans la seconde Éducation, Frédéric, seize années après, défaille devant les cheveux blancs de sa

maîtresse.

Proust prolonge avec le même pessimisme les analyses de Flaubert. Le narrateur ne trouve plus aucun charme à Albertine une fois qu'il l'a sous la main dans son grand appartement. Les flamboyants amants de Belle du Seigneur, Solal et Ariane, décident d'en finir avec du cyanure une fois que le tête-à-tête et le corps-à-corps sont devenus leur seul horizon.

Pas étonnant, note Denis de Rougemont dans son mémorable *L'Amour et l'Occident* [23] : « Ils aiment, mais ne s'aiment point. » Dans la passion, l'autre n'est qu'un prétexte à s'exalter. La passion romanesque n'est faite que des ruses qu'elle invente pour s'entretenir, d'obstacles artificiels, jusqu'à des infidélités supposées. Elle se nourrit de l'absence bien plus que de la présence. Le véritable amour, pour Denis de Rougemont, c'est Agapé et non Éros, c'est la fidélité, c'est-à-dire « l'acceptation, d'un être limité et réel que l'on choisit non comme objet de contemplation, ou comme prétexte à s'exalter, mais comme existence incomparable et autonome à ses côtés ».

Dedoublement

Quand Proust formule sa théorie des deux moi, le moi vulgaire adonné à la vie commune et le moi précieux ressaisi dans la caverne de la mémoire, il ne fait que prolonger un dédoublement qu'on observe chez un (→ Nerval) ou chez un (→ Musset). D'ailleurs, ce dédoublement est vieux comme le monde puisque les chrétiens

augustiniens, pour ne pas remonter à Zoroastre, vivaient déjà dédoublés, physiquement enchaînés à la cité terrestre, mais orientés en espérance vers la cité céleste.

Nerval ne cesse d'opposer les chimères et le solide, ou plutôt d'hésiter, par un incessant mouvement de balançoire entre les chimères et le solide. Il finit toujours par choisir les chimères, spécialement la (→ nuit) où il se dirigea vers la rue de la Vieille lanterne, la nuit de sa délivrance. Mais jusque-là, un lancinant sentiment de culpabilité incarné surtout par son père l'empêchait de s'adonner tranquillement à ses fantasmes, le théâtre, la poésie, l'amour éthéré, le syncrétisme religieux. Il fallait s'établir, gagner sa vie, se marier, avoir des enfants ! Voilà pourquoi Nerval raconte l'histoire d'un jeune homme qui fait route vers Loisy par une nuit de 1832 dans le but de demander la main d'une petite paysanne. Bien sûr, il n'en fait rien et Sylvie épouse un pâtissier, autant dire un commerçant, comme Aurélie épousera un régisseur, hommes pragmatiques s'il en est. Le mari de Sylvie est le propre frère de lait du narrateur, et c'est son sosie qui épouse Aurélie dans l'(→ autobiographie) posthume de Nerval. Le double, c'est la part de soi qui aurait fait l'autre choix, le bon choix ou le mauvais choix selon le point de vue qu'on adopte. Ce double revêt donc souvent les traits d'un frère, cette autre hypothèse de soi-même avec laquelle on entre parfois en concurrence.

On retrouve chez Musset le même phénomène d'autoscopie que chez Nerval (*Nuits*, *Lorenzaccio*). Les termes en sont la vertu et la débauche, des termes manichéens qui ont bien disparu de notre vocabulaire et qui expriment sous une autre forme l'incapacité ou le refus de s'asseoir dans le réel

!

Depression

Sans doute le spleen romantique, comporte-t-il deux entrées, la grande dépression collective propre aux lendemains de la (→ Révolution), la « petite » dépression personnelle propre à certains caractères. Causes historiques et causes personnelles s'additionnent et même se multiplient pour produire le spleen romantique.

La dépression est l'expression d'une perte insurmontable, d'un deuil non fait. La mère peut être prise comme réalité et comme symbole du premier don reçu, celui de l'origine et de l'identité, celui qui précède et subsume tous les autres. On a observé que la plupart des grands romantiques avaient souffert du côté de leur mère et que ce thème affleurerait souvent dans leurs œuvres. Mais la société n'a-t-elle pas aussi été une marâtre ? Que l'on pense à (→ Chateaubriand) gémissant sur l'exécution de son frère : « Il eut bientôt avec sa jeune épouse, de la main du bourreau, un autre chevet que l'oreiller préparé par les mains de sa mère » (I, 148). Qu'on pense à Lucien de Rubempré éberlué devant les révélations de Lousteau, l'ami expérimenté : « Cette réputation tant désirée est presque toujours une prostituée couronnée. [...] Ah ! ceux pour qui elle est, pour moi jadis, pour vous aujourd'hui, un ange aux ailes diaprées, revêtu de sa tunique blanche ! » [24] Lucien aussi se cassera les dents sur le pavé parisien. Mère, amante ou sœur, la métaphore féminine de la société moderne, pour le déprimé, c'est la prostituée.

Drame

Ce genre nouveau est un hybride né du croisement de la tragédie et de la comédie. Il fallut pour en arriver là en finir avec la distinction des genres, les princes en danger de mort pour la tragédie, le peuple pour la comédie. (→ Hugo) s'en est fait le champion avec sa Préface de Cromwell où, en 1827, il proclame la fusion du sublime et du grotesque. Il fallut aussi s'affranchir de la règle des trois unités, action, temps, espace. Stendhal soutient cette position dans Racine et Shakespeare en 1823 : « Il est beau et intéressant de voir Othello amoureux au premier acte tuer sa femme au cinquième. » Stendhal plaide aussi en faveur du passage à la prose. Hugo s'y opposa toujours, mais (→ Vigny), (→ Musset), d'autres, renoncèrent en effet à l'(→ alexandrin).

Dualisme

Le 24 août 410, lorsque les Wisigoths d'Alaric pillèrent Rome, (→ saint Augustin) en tira la conclusion que la cité terrestre était décidément inhabitable et que seule la cité de Dieu était désirable. Il est vrai que son manichéisme d'origine persane le prédisposait à ce dualisme. Un phénomène comparable se produisit lorsque l'économie (→ politique) devint opérante en France. Le règne de l'intérêt, de l'utile, de l'argent n'était certes pas une nouveauté en (→ 1830), mais la doctrine économique devint la doctrine quasi officielle du régime de Louis-Philippe tandis que les valeurs concurrentes, l'honneur

aristocratique et le salut religieux, voyaient leur cote s'effondrer. Une société de plus en plus froide et individualiste se mettait progressivement en place, dont (→ Balzac) a laissé un tableau inégalé. Un autre témoin de l'époque écrit :

« Quelle est la plaie du siècle ? C'est le relâchement des liens sociaux, c'est le rétrécissement de la vie commune, c'est l'égoïsme sous toutes ses formes, partout et en tout. Les cœurs ne battent plus de la même manière au son des mêmes paroles, à la vue des mêmes symboles, à l'évocation des mêmes sentiments. Les intelligences ne sont unies par aucune conviction commune. L'homme ne peut plus compter de trouver dans son semblable une fibre qui vibre à l'unisson de la sienne ; ainsi, nous devenons étrangers les uns aux autres quand nous ne sommes pas ennemis. Alors les sympathies, sources des sentiments moraux, s'éteignent en nous ; car si nous sommes encore de la même espèce, nous ne sommes plus de la même communion, nous sommes à peine de la même patrie » [\[25\]](#)

Le xxi^e siècle continue à souffrir de l'(→ individualisme) même si les grandes lois sociales du xx^e siècle en ont beaucoup atténué la dureté. Les hommes de 1830 furent aussi saisis que les passagers du Titanic subitement plongés dans l'eau glaciale de l'océan Arctique. C'est qu'ils sortaient d'une société chaude dont nous n'avons même plus idée, saturée de sociabilité, de croyances, de symboles, d'obligations, etc. Bref, la réalité de l'économie (→ politique) eut les mêmes effets que l'invasion des Wisigoths : un dualisme radical. Les hommes les plus

exigeants en matière d'éthique et d'esthétique préfèrent se réfugier dans un royaume imaginaire. Qu'ils soient catholiques ou pas, croyants ou non, les (→ Poètes) se mirent à préférer le rêve à la réalité et retrouvèrent spontanément les attitudes et les croyances des chrétiens intransigeants, la conviction que le monde déchu était voué au mal, l'aversion de la chair et de l'argent, le goût du sacrifice, l'aspiration à l'idéal, quel qu'en soit le contenu. D'où les postures, le dolorisme, les regards révoltés vers le (→ ciel), le ton d'outre-monde communs aux anciens et aux nouveaux mystiques.

Économie politique

Cette doctrine d'origine écossaise inversa le rapport de l'altruisme et de l'égoïsme. Alors que la charité avait été donnée en exemple, depuis des siècles, par le stoïcisme puis par le christianisme, un renversement se produisit au xviii^e siècle qui réhabilita l'intérêt. Voici que des économistes affirmèrent que la pacification de la société, c'est-à-dire la politique, n'était pas à attendre de la générosité des citoyens, mais de leurs calculs d'intérêt privé. La société dominée par les prêtres et les nobles avait fait faillite. Les commerçants sont, eux, des êtres pacifiques qui donnent le bon exemple ! Le vrai moteur de l'harmonie sociale, c'est l'intérêt. Voyez le boulanger, le boucher et le brasseur, disait Adam Smith : c'est par intérêt qu'ils s'adonnent à leur labeur, mais, ce faisant, ils satisfont aux besoins de tous. La loi de l'offre et de la demande se charge d'assurer la fluidité du système. Smith était, en réalité, très préoccupé d'institutions de prévention de la

misère, mais le nom d'économie politique est resté appliqué aux théories libérales hostiles à toute providence de l'État. En France, l'économie politique régna cent ans à l'état pur, de (→ 1830) aux lendemains du krach de 1929.

Explicitement ou implicitement, l'économie politique est le contre-pôle du romantisme, cette grosse bouffée d'altruisme et de spiritualisme. Rimbaud, dans *Les Illuminations* fustige « l'horreur économique ». En Abyssinie, il retourna vers le contre-pôle.

Étymologie

Le mot romantisme apparut en (→ Angleterre) au début du xviii^e siècle à propos des romans de Richardson, Fielding, Sterne. Doublet de romanesque, il signifie pittoresque, pictural, sensible. (→ Rousseau) use de cet anglicisme dans les *Rêveries* quand il qualifie de romantiques les rives du (→ lac) de Bienne.

À partir de 1770, Herder et Goethe revendiquent la chevalerie, les troubadours, le gothique : le mot romantique retourne à son étymologie. Dérivé de romanice – « à la façon des Romains » en bas latin –, l'adjectif roman se disait des langues vivantes issues du latin vulgaire, et désignait les œuvres narratives, en prose ou en vers, écrites en langue romane. En 1818, Charles de Gerville appliqua ce mot à l'art des xi^e et xii^e siècles considéré comme une dérivation de l'architecture romaine, une dégradation du grand art antique. Romain a donc donné roman. Mais plus que la filiation, c'est l'opposition des deux cultures qui

importe. Romantique signifie en 1820 : « comme dans les vieux romans médiévaux et chrétiens ». Le bon vieux temps pour les légitimistes : avant Luther et avant Voltaire ! M^{me} de (→ Staël) le confirme en 1810 : « Le nom de romantique a été introduit nouvellement en (→ Allemagne) pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme » (De l'Allemagne).

Exaltation

Cette catégorie psychologique est essentielle à notre définition du romantisme. Elle nous est inspirée par la psychologie des profondeurs formulée par Paul Diel en 1947 [\[26\]](#) L'exaltation est un échauffement psychique de nature éthique, une outrance du jugement de valeur. Le cynisme, la démission éthique, en constituent le contre-pôle. L'éthique et la psychologie sont inséparables dans la conception de Diel. La vie psychique d'un sujet est, en effet, continuellement occupée à porter des jugements de valeur sur autrui et sur lui-même. Jugements tantôt lucides, tantôt aveuglés.

L'exaltation procède de critères de valeur trop exigeants par rapport à ce que l'homme peut réellement. C'est le défaut d'Alceste. Dans le cas du romantisme, l'exaltation porte sur l'accusation du monde social individualiste, utilitariste, dominé par l'argent, etc. En contrepoint se développe un idéal tout aussi exalté dont le contenu a été résumé sous le nom d'hypostases.

Que peut vraiment l'homme ? Voilà la question incontournable. L'indignation romantique contre le bourgeois cesse d'être pertinente à partir du moment où elle réclame un désintéressement utopique. La critique de l'exaltation repose donc sur une anthropologie prudente : on ne saurait demander aux hommes plus qu'ils ne sauraient donner. Il existe, de cela, un critère, le critère de réciprocité.

L'analyse et la critique de l'exaltation invitent à une pensée antimanchéenne, une pensée de l'ambivalence. Ce n'est pas, bien sûr, parce qu'il existe une critique exaltée de l'économie (→ politique) que celle-ci doit être exonérée de toute critique : la place demeure entière pour une critique pondérée. Pareil pour l'idéal. Affirmer que l'idéal n'est pas de ce monde condamné à la relativité, laisse toute sa place à l'entreprise amélioratrice. Le renoncement aux chimères est même la condition sine qua non d'une politique du possible. C'est donc une (→ bifurcation) essentielle qui divise le chemin des chimères et celui du possible.

(→ Pierre Leroux) appelait (→ « absolu ») le (→ socialisme) utopique que la psychologie appellera exalté et faisait œuvre salubre en 1834 en réclamant du socialisme une attention à la liberté, aux droits de l'homme et aux formes législatives aussi grandes qu'à l'égalité. On sait que babouvisme, cabetisme et marxisme firent le choix inverse.

Denis de Rougemont, parallèlement, a fait la critique de l'exaltation dans la (→ passion) amoureuse idéalisante. Peut-être d'ailleurs sa critique de l'exaltation et sa défense du réalisme conjugal étaient-elles, elles-mêmes, quelque peu exaltées à ne pas vouloir faire la part du rêve et de la séduction dans l'énamoration. Denis de Rougemont ne se

penche pas sur le calcul psychologique. Il affirme l'origine orientale de la passion occidentale. Le (→ dualisme) indien et persan, puis manichéen, orphique et platonicien, serait à l'origine de l'idéalisation amoureuse courtoise. Quelle que soit la justesse d'une telle affirmation, il convient de lui opposer la question opposable à toute recherche des sources : quelle complicité active a permis l'acclimatation du mythe oriental en Occident ? Seule la description du calcul psychologique exalté permet de le comprendre. Elle seule permet de comprendre qu'il existe certains caractères romantiques en dehors des circonstances historiques qui en ont fait un phénomène collectif.

Mais pour comprendre le climat d'exaltation caractéristique des années 1820, (→ 1830), 1840, il convient de se tourner du côté de l'histoire et de la (→ sociologie). La synergie psychologie/sociologie procure la clé du problème du romantisme.

Exil

Exil pour exil, René préféra quitter l'Ancien monde et se rendre chez les sauvages matérialisant par un exil spatial choisi l'exil moral qu'il subissait dans l'Europe décadente du xviii^e siècle. (→ Rousseau), qui avait fait l'éloge des sauvages, lui avait ouvert le chemin. (→ Lamartine) lui succédera qui, en 1820, gémit dans L'isolement : « Sur la terre d'exil, pourquoi resté-je encore ? »

(→ Chateaubriand) connu, lui, un exil politique, sous la (→ Terreur), à Jersey et à Londres, où il apprit la mort de son

frère guillotiné, puis en Belgique sous (→ Napoléon). Comme tant d'émigrés de la noblesse à leur retour, M. de Mortsauf, qui, à 45 ans, en paraît 60, est un homme moralement brisé. La pâleur qu'il a communiquée à toute sa famille donne son fond de teint au Lys dans la vallée. M^{me} de (→ Staël), aux opinions libérales non moins insupportables à Napoléon, connut aussi dix cruelles années d'exil loin de Paris, en Suisse, dans sa propriété de Coppet. C'est donc en exil que furent conçus De la littérature et René. Les deux ouvrages qui ouvrirent le siècle en 1800 et 1802 et qui lui donnèrent sa tonalité si nouvelle sont donc des produits de l'exil. Germaine de Staël en conçut une mélancolie incurable et visita l'(→ Allemagne) dont elle fit connaître le romantisme aux Français.

L'exil moral et l'exil politique continuèrent à accabler beaucoup d'hommes sous Napoléon III. (→ Baudelaire) s'est toujours senti en exil à Paris et a dédié son Cygne à (→ Hugo) en 1859. Le royaliste Chateaubriand avait souffert dans l'île anglo-normande de Jersey sous la 1^{re} République, voici que Hugo et des milliers d'autres républicains se retrouvent exilés à Jersey sous Napoléon III. Baudelaire confond tous les exils dans les treize strophes du Cygne : celui de Hugo, celui d'Andromaque en esclavage loin de sa patrie, celui du cygne qui a perdu son beau (→ lac) natal, celui de la négresse cherchant, l'œil hagard, « les cocotiers absents de la superbe Afrique » et l'exil du poète, bien sûr, qui se sent plus étranger que jamais dans un Paris en proie aux pioches des démolisseurs envoyés par Haussmann.

Un « fleuve de sang », comme dit Chateaubriand, sépara les deux France à partir de 1792 ; voici que le bain de sang

du 2 décembre et plus encore celui de juin 1848 exaspèrent la déception de la génération romantique. Napoléon III a imité son oncle en violant la (→ République), mais la vérité est que celle-ci s'était violée elle-même dans la guerre civile. En exil à Jersey, le front commun que les républicains élèvent contre le despotisme impérial se lézarde, autour des tombes surtout, lorsque remonte le souvenir des responsabilités de juin. Le romantisme finit comme il a commencé, dans les douleurs de l'exil.

Féminisme

Sous la (→ Révolution), Condorcet, avec son ouvrage Sur l'admission des femmes au droit de cité, fut le seul féministe convaincu avec Olympe de Gouges, auteur d'une Déclaration des droits de la femme en 1791. Le féminisme, avant la lettre, reparaît chez (→ Fourier) et chez Prosper Enfantin. Disciple de Saint-Simon, ce dernier proclame l'émancipation de la femme, la réhabilitation de la chair et Dieu androgyne. Il distingue les êtres à affections constantes et les inconstants, qui ont, les uns comme les autres, droit à être satisfaits. Cette revendication en faveur de la liberté sexuelle provoqua un schisme au sein du (→ saint-simonisme) à l'automne 1831. Un puritanisme strict prévalut pourtant quand Enfantin déclara que seule une femme pouvait proclamer la nouvelle morale, la Femme-Messie, laquelle les saint-simoniens iront chercher, sans la trouver, en (→ Orient), surtout en Égypte. Malgré ces folies, le saint-simonisme inspira la première revue féministe, La Femme libre. Plusieurs de ses militantes, comme Flora Tristan ou Pauline Roland, tâchèrent d'unir la cause des

femmes et celle des prolétaires. En marge du saint-simonisme, (→ George Sand) alla dans le même sens dans sa vie et dans ses romans. Développées dans les années 1830 et 1840, ces idées généreuses étaient en avance d'un siècle et ne rencontrèrent qu'un faible écho.

Les (→ poètes) romantiques idéalisèrent beaucoup la femme, ce qui n'est pas la même chose que l'émanciper. (→ Stendhal) et (→ Balzac), (→ Flaubert) même, ont montré dans leurs romans l'injuste condition des femmes. À propos du (→ mariage) avec dot, l'expression prostitution légale est utilisée par les romanciers (La (→ Femme de trente ans)) aussi bien que par les saint-simoniens.

Femme de trente ans

Loin de se cantonner à inonder le monde de son ressentiment de fils mal aimé, (→ Balzac) s'est demandé pourquoi sa mère ne l'avait pas aimé. Il a découvert qu'une mère mal aimante est dans la plupart des cas une épouse mal aimée. C'est ainsi qu'il élaborera ce qui mérite d'être appelé le mythe de la femme de trente ans, selon le titre de l'un de ses romans.

Qu'est-ce qu'une femme de trente ans dans La Comédie humaine ? C'est d'abord une épouse, le plus souvent mal mariée et, à ce titre, encore vierge quoique mère. Elle n'a pas encore connu les émotions ni les plaisirs de l'amour mais elle en rêve depuis quinze ans, et, quand approche le fatal cap de la trentaine, elle sait que, bientôt, il sera trop tard. Le désir de l'(→ adultère) la torture secrètement. Pour

un jeune homme, un étudiant peut-être, elle possède d'irrésistibles attraits : elle est dans la plénitude de sa beauté, elle possède un grand capital de tendresse inemployée et une précieuse expérience sociale. Et, au fond d'elle-même, elle n'attend que ça... Quelle supériorité sur la jeune fille naïve qui « croit avoir tout dit quand elle a enlevé ses vêtements » [\[27\]](#) !

Si elle ne tombe pas dans les bras d'un séducteur, la femme de trente ans tombera sans doute dans ceux d'un enfant du devoir trop heureux de trouver en elle une maîtresse qui soit une mère de substitution.

Mais l'(\rightarrow adultère), qui était la solution chez Stendhal, est une impasse chez Balzac. Il ne fait que décaler le problème. L'épouse adultère donne en effet la préférence à l'enfant de l'amour sur l'enfant du devoir. La même femme qui a, d'abord, été victime de son mari est ensuite coupable envers sa progéniture qu'elle délaisse. Victime puis coupable. « La Vieillesse de la mère coupable » sera le titre du dernier chapitre de La Femme de trente ans. Or les enfants du devoir en mal d'affection sont des amants tout prêts pour les femmes de 30 ans à venir. Ainsi s'entretient le cercle vicieux déclenché par le (\rightarrow mariage) avec dot.

Filiation

(\rightarrow Chateaubriand) a ouvert la protestation romantique contre les Temps modernes par une interruption volontaire du lien de filiation. Il écrit au tout début de ses Mémoires : « Une seule passion dominait mon père, celle de son nom.

» [28] Mais à propos du (→ mariage) de l'une de ses sœurs, il note : « Après le malheur de naître, je n'en connais pas de plus grand que de donner le jour à un homme. » Ce n'est donc pas le nom de ses ancêtres que François-René a voulu rendre fameux mais le sien propre. D'où cette question à la mort du père : « Eût-il été sensible au bruit qui s'est élevé de ma vie ? Une renommée littéraire aurait blessé sa gentilhommerie ; il n'aurait vu dans les aptitudes de son fils qu'une dégénération. » [29]

L'horreur de la filiation se retrouvera chez (→ Stendhal), chez (→ Nerval), chez (→ Flaubert) et chez (→ Baudelaire), tous écrivains célibataires qui, par conviction, n'ont enfanté que des livres. Chez Stendhal, Chérubin Beyle, le père Sorel et le marquis del Dongo sont de mauvais pères. Fabrice aime son fils, mais le fait périr au terme d'un obscur imbroglio. De toute façon, les héros stendhaliens n'aiment que la (→ passion), laquelle est le contraire de la famille, donc de la filiation. C'est un peu pareil chez Nerval. Il rêve de passion, d'ailleurs très éthérée, mais fuit le mariage.

Flaubert et Baudelaire sont les plus intransigeants. « Reste comme tu es, conseille Flaubert à un de ses amis, ne te marie pas, n'aie pas d'enfant, aie le moins d'affection possible, offre le moins de prise possible à l'ennemi [la vie]. » [30] Entre beaucoup, on retiendra ces mots de Flaubert à Louise Colet qui se croit enceinte de lui : « Moi, un fils ! Oh non, plutôt crever dans un ruisseau écrasé par un omnibus ! » Reste Baudelaire décrivant « toutes les hideurs de la maternité » (J'aime le souvenir de ces époques nues) et « la froide majesté de la femme stérile » (XXVII). Les Deux

Bonnes Sœurs évoque deux aimables filles « dont le flanc toujours vierge » « sous l'éternel travail n'a jamais enfanté ». Loin de s'en plaindre, le (→ poète) se dit « ennemi des familles ». Stérile, la femme baudelairienne est à fois terriblement érogène et complètement froide.

Les héros mussetiens sont trop purs ou trop débauchés pour penser avoir une descendance. (→ Lamartine) et (→ Vigny) furent de bons pères de famille, mais ne s'inquiétèrent pas de filiation dans leur poésie. Le grand poète de la filiation, c'est (→ Hugo), fils de Léopold, « ce héros au sourire si doux », père de quatre enfants, qui célébra la gestation, le sein, la maternité, et qui cultiva L'Art d'être grand-père.

Le mot filiation procède de filius, le fils, et non de filum, le fil. Mais la nuance est négligeable. Qu'on s'en félicite ou qu'on s'en afflige, la (→ Révolution) fut une coupure du fil des générations (le rasoir de la guillotine). Quelles que soient leurs raisons intimes, observons que les poètes romantiques ont choisi de collaborer avec la Veuve en refusant d'avoir un fils.

Flaubert (1821-1880)

Flaubert a inversé le rapport du signifié et du signifiant qui prévalait sous le romantisme. Les romantiques mettaient leur écriture au service de significations de portée infinie, que le contenu en soit politique, amoureux, religieux, etc. Le nihilisme flaubertien est total. Le monde et la vie sont incurablement dévalués. Si, à la différence d'Emma,

Flaubert ne fut pas tenté par le (→ suicide), malgré son désespoir, c'est qu'il lui reste une bouée de secours, l'art, l'écriture, le style. Mais cette écriture est définitivement intransitive. Elle ne conduit à aucune signification autre que la négativité de toutes choses. On peut dire que le signifiant transcende entièrement le signifié.

Ce renversement correspond à la mort historique du romantisme et au basculement de nombreux artistes dans l' (→ art pour l'art). Il constitue aussi un cas, le cas Flaubert. Trois sortes de documents permettent de l'approcher : les romans de jeunesse, la correspondance, les grands romans de la maturité. Cette approche sera faite en violation du dogme flaubertien, l'impersonnalité, l'absence du créateur au sein de sa création, puisque les romans de jeunesse et la correspondance sont tout remplis de la présence de leur auteur. Lequel n'aurait pu approuver que l'on fouille ainsi dans ses papiers personnels. Une question de déontologie se pose donc. Mais c'est trop tard. Une critique beuvienne et lansonnienne a tout révélé. Et, après tout, le lecteur des grands romans, au moment de se laisser entraîner dans un si complet nihilisme, est peut-être justifié à essayer de « voir le dessous du jeu », comme le libertin pascalien au moment de parier.

La correspondance laisse voir un grand tempérament, mais aussi un grand déprimé qui maudit la vie et les hommes à chaque page. Un ennui ontologique traverse les cinq tomes de la correspondance dans la Pléiade. Les anathèmes abondent contre les bourgeois. Mais les ignobles paysans, les stupides ouvriers, les exécrables prêtres ne rachètent rien. La (→ nature) est inintéressante et la vie elle-même est corrompue, d'où la misogynie de Flaubert pour qui les

fluides de la vie sont répugnants et l'idée d'enfantement intolérable. Il confiera pourtant à (→ George Sand) dans ses vieux jours son regret de n'avoir pas eu d'enfant et comme une petite fille illuminerait la solitude de sa vieillesse. Mais il est trop tard !

Les romans de jeunesse présentent le même désespoir, mais un autre sentiment s'y ajoute, le sentiment d'infériorité d'un cadet par rapport à un frère et à un père qui font bloc contre lui. Ces textes brefs, écrits de 14 à 17 ans, manifestent sans exception le dégoût de soi, la rage impuissante, le désir de vengeance. La révolte devant l'injustice ne l'emporte jamais, d'où un terrible sentiment d'étouffement. Gustave était pourtant un beau garçon qui a grandi dans une famille bourgeoise sans histoires. Il faut bien qu'une fissure se soit constamment approfondie entre Gustave et les deux Achille, le frère et le père, qui, outre leurs prénoms, eurent en partage leur brillante profession de chirurgien. Le littéraire et les scientifiques, le rêveur et les hommes pragmatiques.

Les grands romans, Madame Bovary et L'Éducation sentimentale, ne laissent jamais s'exprimer explicitement le nihilisme et encore moins le ressentiment flaubertien, mais cela revient au même. Une fois le livre refermé, le monde reste aussi ravagé qu'après le passage des cavaliers d'Attila.

Comment s'y prend Flaubert pour tout détruire sans apparaître jamais ? Il juxtapose rêve et réalité et les laisse se détruire l'un l'autre. Le rêve fait ressortir le sordide de la réalité et la réalité souligne la gratuité stéréotypée du rêve. Aucune échappatoire. Le style indirect libre, c'est-à-dire

l'ironie, sont là pour traquer toute velléité du lecteur de rêvasser avec les personnages.

Ce n'est pas que Flaubert n'ait jamais rêvé. Au contraire, il foudroie ce qu'il a pratiqué. Dans deux directions surtout : l'Amour et l'(→ Orient), deux importantes hypostases romantiques. La fascination de l'Orient se confond avec le goût de l'Antique, comme on le voit dans Salammbô. Mais les romans antiques semblent comme délégitimisés par Madame Bovary ou L'Éducation sentimentale. Ils comportaient, en effet, une tare rédhibitoire : en dépit de toute la documentation accumulée par leur auteur, ils n'étaient qu'une immense rêvasserie. Le même processus opère pour l'Amour, mais avec une nuance. Si on assiste dans L'Éducation au découronnement de l'Amour, qui pourra assurer qu'en maints passages, le réenchantement ne s'est pas produit et que l'émotion du vieux Flaubert ne se réveille pas au souvenir de ses amours de jeunesse pour M^{me} Schlesinger ?

L'Éducation est aussi une satire de (→ 1848). Souvent Flaubert vise juste. Le lecteur moderne peut retrouver en surimpression de la jobardise de mai 1848 quelque chose de mai 1968. Mais quelle injustice aussi ! 1848 a aboli l'esclavage et la peine de mort en matière politique, jeté les fondements des assurances sociales et de la législation du travail. Les lecteurs de L'Éducation n'en sauront rien.

Fourier (1772-1837)

« Il a laissé si loin derrière lui dans ses spéculations, les

bornes du plausible qu'on peut se demander quel degré exact de croyance il accordait à ses propres vues. » [31] Son disciple Victor Considérant eut une influence importante après avoir édulcoré la doctrine du maître de ses rêveries sexuelles. La grande idée des fouriéristes était d'obtenir la régénération spontanée de la société à partir d'un phalanstère, unité dépourvue de toute autorité.

Fusée

Le romantisme est une fusée à plusieurs étages. L'inversion du thème classique, du rationalisme, de la foi au progrès épousa les secousses de l'histoire :

1. courant xviii^e siècle, la sensibilité se met à contrebalancer l'ordre et la raison classiques ;
2. le traumatisme de la (→ Terreur) endommage sérieusement les (→ Lumières) ;
3. (→ Waterloo) et le retour de l'ordre ancien marquent une prodigieuse baisse de tension morale ;
4. avec (→ 1830), et le matérialisme au pouvoir, la déficience de la (→ bourgeoisie) s'avère aussi grande que celle de la noblesse ;
5. la guerre civile de juin (→ 1848) et le coup du 2 décembre achèvent la démoralisation.

Si le 1 et le 2 vont plutôt dans un sens conservateur, le 3 et le 4 dynamisent le romantisme d'extrême gauche. Quant au

5, il introduit à un (→ postromantisme) apolitique.

Giono (1895-1970)

Giono est le grand romantique du xx^e siècle, surtout dans sa manière d'après guerre, à partir du Hussard sur le toit dont le héros, Angelo Pardi, est un carbonaro milanais, quoique fils naturel d'une duchesse, comme Fabrice del Dongo. Angelo combat lui aussi pour la Liberté ; lui, aussi, est déçu par ses camarades de combat cupides et lâches sous des apparences généreuses. La cause du peuple n'est qu'un moyen d'enrichissement. Angelo monte sur les toits de Manosque pour échapper à la foule hystérique comme le héros stendhalien goûtait la sérénité des prisons à condition qu'elles soient perchées en haut d'une tour. Et surtout, Angelo tombe amoureux fou de Pauline de Théus reportant sur l'amour l'énergie désinvestie de la politique. Mais Giono « platonise » plus que Stendhal et on ne saura jamais comment leur est né un fils. Il ne devêt Pauline qu'une seule fois, pour la soigner quand elle est atteinte du choléra !

Le Hussard est beaucoup plus qu'un plagiat : c'est une œuvre originale qui se tient à la hauteur de son modèle. L'ambiance est provençale et un nouveau personnage s'est invité, le choléra. Giono commet un anachronisme volontaire en télescopant des événements de 1830-1840 avec ceux de la Seconde Guerre mondiale. Voilà que les communistes dont il s'était rapproché avant guerre l'ont fait mettre à l'index et passer pour un collaborateur parce qu'il fut pacifiste et qu'il a dénoncé Staline dans Le Poids du ciel.

Giono est donc un homme doublement blessé en 1945, d'abord parce qu'il a vu les atrocités des deux guerres mondiales, ensuite parce qu'il a payé son pacifisme de deux emprisonnements. Bis repetita non placent !

Une souffrance personnelle et historique est donc à l'origine du romantisme de Giono qui a créé avec Angelo un chevalier des Temps modernes et soviétiques cultivant des vertus de désintéressement dignes de la forêt de Brocéliande. Il est significatif que cette générosité trouve son contre-pôle dans le goût manifeste du sang pour le sang dans *Un Roi sans divertissement* écrit en même temps que *le Hussard*.

Héloïse

La première Héloïse fut une amante passionnée capable d'écrire à son époux dont elle se trouvait irrémédiablement séparée : « Si le nom d'épouse peut sembler plus sacré et plus convenable, celui d'amante m'a toujours paru plus doux, ou même celui de maîtresse ou de chienne. » [\[32\]](#) Abélard avait bien profité d'elle : « Je n'eusse pas été plus stupéfait de me voir confier une tendre agnelle qu'un loup affamé. » [\[33\]](#) Mais, il s'accommode finalement bien de sa mutilation et ne lui répond que par des conseils de piété. Les *Lettres d'Héloïse et d'Abélard* sont un récit édifiant dans le prolongement des *Confessions* de (→ saint Augustin). L'amour de Dieu ne doit pas laisser de place à l'amour d'une femme !

Julie, dans *La Nouvelle Héloïse*, est tracassée par

l'athéisme de Wolmar, mais le vrai dilemme n'est pas religieux. (→ Rousseau) a écrit un roman cornélien dans lequel les amants sont déchirés entre leur inclination naturelle et la loi du (→ mariage). Bien sûr, toute une partie du roman hurle contre le préjugé qui permet à un père d'interdire à sa fille d'épouser l'homme qu'elle adore parce qu'il n'est qu'un roturier. Les amants pourtant s'inclinent. « Qui préférer d'un amant ou d'un père, se demande Julie ? [...] Celle qui déshonore sa famille apprendra-t-elle à ses enfants à l'aimer ? » [34] A-t-elle le droit d'affliger mortellement les auteurs de ses jours, de les laisser par sa fuite, sans assistance dans la solitude et la vieillesse ? Julie épouse donc M. de Wolmar. Avec l'approbation de Saint-Preux. Elle dit même la supériorité du mariage sans amour dans une lettre qui ne peut que mécontenter les lecteurs modernes et qui dit tout le trouble de Rousseau, lui-même privé de foyer, successivement comme enfant-victime et comme père-coupable (Troisième partie, lettre XX).

Les anciens amants feront donc des efforts surhumains pour sublimer leur (→ passion). En vain. Au moment de mourir accidentellement, Julie confie à Saint-Preux que son amour n'est pas éteint : « Un jour de plus, et j'étais coupable. » (→ Balzac) se souviendra de cette lettre posthume dans le dénouement du Lys dans la vallée. Rousseau a fini son roman sur l'échec de son (→ utopie) de créer à Clarens l'antithèse de la corruption parisienne, une économie domestique harmonisée, une société où le cœur de chacun soit transparent à tous. Mais c'est finalement l'interdit paternel, séquelle des anciens préjugés, qui a empêché le bonheur. Le père de Sophie

dans *Émile* a fait un mariage de convenances mais n'en veut pas pour sa fille : « C'est aux époux à s'assortir. Le penchant mutuel doit être leur premier lien. » [35] Le mariage d'amour reste donc bien le message de Rousseau. Son roman aura une influence exceptionnelle dans l'Europe entière, faisant pleurer des milliers de beaux yeux, développant un immense élan de sincérité, de générosité et d'amour.

Hernani (bataille d', février 1830)

Racontée partout, cette bataille étonne encore, comme si la violence faite par (→ Hugo) à l'(→ alexandrin), touchait à des stratifications quasi sacrées de la conscience nationale. Mais pourquoi les libéraux défendaient-ils majoritairement l'alexandrin quand, six mois plus tard, ils allaient partir à l'assaut de l'ordre ancien restauré ?

Hugo (1802-1885)

Romantique, Hugo l'est assurément par les héros sacrificiels de tous ses romans, par la fonction de mage qu'il assigne au (→ poète), par son « hugocentrisme ». Il présente pourtant un fort contraste avec ses contemporains en poésie, en raison de l'optimisme ontologique et historique de son inspiration. Les romantiques désespèrent de l'homme, en tout cas de l'homme moderne. Hugo prolonge les (→ Lumières) par sa conviction que Satan

finira.

Son œuvre est d'abord une prière adressée à la vie universelle. Loin de la plainte lamartinienne, la (→ nature) chez Hugo est douée d'une puissance génésique immense. Tout commence dans la terre :

Dans son flanc ténébreux, nuit et jour, en rampant,
Elle sent se plonger la racine [...].

Toujours l'intérieur de la terre travaille.

Son flanc universel incessamment tressaille (Les Feuilles d'automne, XXX).

Si la terre nourrit les plantes, les bêtes et les hommes, elle se nourrit aussi de leur substance, Hugo a emprunté cette vision cosmique circulaire au philosophe Pierre (→ Leroux). Il a aussi célébré l'énergie sexuelle : le ventre de la femme et le ventre de la terre sont les lieux où agit le divin. S'il est chrétien, Hugo n'est pas un poète très catholique ! La puissance créatrice hugolienne est d'ailleurs inséparable de la puissance sexuelle. Il ne découple pas sexualité et (→ filiation) comme (→ Baudelaire). Booz endormi concentre ces thèmes. Hugo est le poète de la famille et de l'enfance, c'est l'une de ses grandes originalités, unique au xix^e siècle. Paternité, maternité, filiation, famille, (→ mariage) même, sont partout. Leurs drames aussi, les orphelins, les mères privées de leur enfant. « À quoi bon ce sein blanc sans cette bouche rose ? » Et dans Oceano nox : « Oh que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve, / Sont morts en attendant tous les jours sur la grève / Ceux qui ne sont pas revenus. »

Poète de la pitié envers les misérables de toutes sortes,

jusqu'à l'âne et au crapaud, c'est ce qui a fait sa renommée universelle, Hugo est, aussi, le poète de l'espoir que le Mal faiblira et que l'humanité s'arrachera à la cruauté et à la servitude. Le christianisme et 1789 sont les deux événements clés de l'histoire universelle, les temps forts de la fraternité. Paris est la capitale de l'humanité, le lampadaire des peuples.

Né royaliste, Hugo devint bonapartiste et libéral au tournant de (→ 1830), puis républicain sous la II^e République. Il voulut faire de sa poésie politique un « Napoléon III et moi » comme (→ Chateaubriand) avait fait un « Napoléon I^{er} et moi ». On peut être gêné par le manichéisme des Châtiments. « Le fond du livre est bête, grogne (→ Flaubert). Car c'était la France, le peuple, qu'il fallait engueuler. » [\[36\]](#) Après tout, le peuple avait plébiscité l'Empereur ! Après tout, la (→ République) n'était pas toute blanche ; elle était même tout ensanglantée du massacre de (→ juin 1848) ! Et Hugo lui-même était du mauvais côté en ce temps-là ! Il y a donc beaucoup de dénégation dans Les Châtiments. Il y avait des centaines de républicains exilés à Jersey, unis contre l'Empire, mais divisés quand ressurgissait le spectre de juin. Hugo eut besoin de monter une énorme opération publicitaire avec ses fils pour simplifier l'histoire et en apparaître comme le héros unique, passant, vite, de l'arrière à l'avant-garde.

La grandeur de Hugo tient beaucoup à sa démarche descendante, celle qui le pousse à se tourner vers les losers. Celle aussi qui le conduit, s'il reste attaché à l'aristocratique (→ alexandrin), à lui faire subir tous les outrages, à commencer par celui du prosaïsme. Hugo écrit

en alexandrins comme on parle tous les jours.

Démarche épique également car la marche de l'humanité vers la justice comprend de grands combats. On indiquera L'Expiation, Aux soldats de l'an deux, et, dès 1837, À l'arc de triomphe. Mais il existe aussi de petites épopées, idée soufflée par Pierre Leroux, où Hugo dessine des tableaux moins célèbres de l'humanité marchant vers moins de cruauté.

Individualisme

L'affranchissement de l'individu par rapport à la loi du groupe est tout le sens de la (→ modernité). 1789 a eu pour but de libérer les individus. Pourtant le revers de la médaille se manifesta progressivement et ce sont les disciples de Saint-Simon qui forgèrent en 1825 le néologisme péjoratif individualisme pour désigner l'état d'une société en voie de pulvérisation.

Disciple de Saint-Simon, (→ Leroux) commente ainsi ce mot en 1834 : « Chacun, retiré sur sa motte de terre, devenait souverain absolu et indépendant ; et toute l'action sociale se réduisait à faire que chacun restât maître de la motte de terre que l'héritage, le travail, le hasard, ou le crime lui avaient procurée : Chacun chez soi, chacun pour soi. Malheureusement le résultat d'un tel abandon de toute providence sociale est que chacun n'a pas sa motte de terre, et que la part des uns tend toujours à augmenter, celle des autres à diminuer ; le résultat bien démontré est l'esclavage absurde et honteux de vingt-cinq millions

d'hommes sur trente. » [37] Malgré sa fermeté, Leroux apporte une nuance essentielle par rapport aux saint-simoniens : il ne fait pas l'impasse sur la liberté, les droits de l'homme, les formes législatives et constitutionnelles et centre sa critique sur l' (→ individualisme absolu), c'est-à-dire sur l' (→ exaltation) du principe de liberté.

(→ Tocqueville) en 1840, laissa une définition remarquable de l'individualisme : « L' (→ aristocratie) avait fait de tous les citoyens une longue chaîne qui remontait du paysan au roi ; la démocratie brise la chaîne et met chaque anneau à part. [...] Ainsi, non seulement la démocratie fait oublier à chacun ses aïeux, mais elle lui cache ses descendants et le sépare de ses contemporains ; elle le ramène sans cesse vers lui seul et menace de le renfermer enfin tout entier dans la solitude de son propre cœur. » [38] L'apport de Tocqueville est de doubler cette (→ sociologie) d'une psychologie. Loin que l'individu moderne vive de façon autonome, il est en proie au sentiment de l'envie. Ce sont donc l'aliénation, la concurrence et le conformisme qui sont la loi de l'individualisme. Comme Leroux et les premiers socialistes, Tocqueville chercha dans l' (→ association) le remède au fléau individualiste. Il vira pourtant à droite en (→ 1848).

L'individualisme constitue avec l'utilitarisme, au sens trivial, le fond d'écran sociologique auquel s'opposèrent les protestations romantiques et socialistes. Pourtant, le romantisme français, caractérisé, à la différence du romantisme allemand, par son ton lyrique et élégiaque combat l'individualisme de masse par un individualisme de la qualité, un superindividualisme.

Italie

Occupée par l'Autriche, l'Italie accueille Bonaparte en libérateur à la différence des autres peuples. (→ Chateaubriand), qui fut secrétaire d'Ambassade à Rome, en témoigne : « Un grand peuple réveillé ouvrait un moment les yeux. L'Italie sortait de son sommeil. [...] L'Autriche est venue ; elle a remis son manteau de plomb sur les Italiens. » [\[39\]](#) Stendhal dans l'incipit de *La Chartreuse de Parme* a eu recours à la même métaphore, celle de la Belle au bois dormant, pour décrire l'enthousiasme des Italiens et plus encore des belles Italiennes à l'arrivée de Bonaparte à Milan en 1796. « Figurez-vous tout un peuple amoureux fou. » Le prince charmant est un général de 27 ans entouré de ses hommes toujours riant et chantant. Ce peuple s'ennuyait depuis cent ans, d'où « la joie folle, la gaieté, la volupté » qu'il éprouva. Stendhal érotise le patriotisme italien, mais Fabrice, comme beaucoup d'autres sans doute, n'est pas une métaphore.

Stendhal aime tout dans l'Italie, ses paysages, sa (→ musique), sa (→ peinture), ses oranges, et, bien sûr, ses femmes et sa (→ passion). Car, c'est le dogme de la psychologie des peuples stendhalienne, les Français sont vaniteux tandis que les Italiens sont passionnés, plus encore au *xvi^e* siècle où il situe ses *Chroniques italiennes*. Les héros stendhaliens auront donc tous un cœur italien car seule la passion fait les vrais héros. Germaine de (→ Staël) avait précédé Stendhal en racontant dans *Corinne ou l'Italie* les amours impossibles d'une Italienne et d'un Anglais. Ce roman mélancolique montre le poids insurmontable des

tempéraments et des préjugés nationaux. Il n'y a pas, dit-elle, de coquetterie chez les Italiennes. « Elles n'ont envie de plaire qu'à celui qu'elles aiment. »

Bien que le Valois et l' (→ Allemagne) soient les vrais pays nervaliens, il existe un rêve italien chez (→ Nerval), après son voyage de 1834. « Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie. » (El Desdichado) Myrtho et Delphica, les deux plus charmants sonnets des Chimères, sont tout emplis de souvenirs napolitains, « le Pausilippe altier de mille feux brillant », « les raisins noirs mêlés avec l'or de ta tresse », « le volcan [qui] s'est rouvert », « les citrons amers où s'imprimaient tes dents », « la sibylle au visage latin », etc. Toujours avec de mystérieux articles définis. Une grande partie du charme d'Octavie, dans Les Filles du feu encore, est napolitaine.

Lac

Le premier lac est celui de (→ Rousseau), le lac de Genève, auprès duquel il avait passé son enfance. Là est pour lui le pays du bonheur. « Il me faut absolument un verger au bord de ce lac et non pas d'un autre ; il me faut un ami sûr, une femme aimable, une vache et un petit bateau » (Confessions, livre IV). La scène la plus fameuse de la Nouvelle (→ Héloïse) est la promenade nocturne de Saint-Preux et Julie sur le lac, sous la lune. Ayant promis de n'être jamais l'un à l'autre, ils résistent à l'horrible tentation de se noyer ensemble et regagnent le rivage chacun à un bout de la barque, mêlant leurs larmes aux eaux du lac. C'est sur l'île Saint-Pierre au milieu du lac de Bièvre que Rousseau

se consola de la lapidation de Motiers et qu'il retrouva dans ses vieux jours les sensations primitives du bébé ballottant dans l'amnios. « Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence sans prendre la peine de penser » (Cinquième promenade).

Au tournant du siècle, les (→ poètes) lakistes anglais prirent le relais. En 1798, William Wordsworth, Coleridge, Robert Southey réunis dans le Lake District, au bord du lac de Cumberland, publièrent un recueil collectif, Ballades lyriques.

En France, (→ Lamartine) continua, en musicien du vers, ce que Rousseau avait inauguré en prose, modifiant légèrement la thématique. Le lac du Bourget a connu les amants heureux, a entendu les paroles épicuriennes de la femme aimée, mais désormais, il n'entend plus que les plaintes du poète en deuil :

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et, près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Stendhal, enfin, a placé certaines émotions de Fabrice au bord du lac de Côme. Fabrice, lui, souffre de ne pas aimer, en ce moment où (→ Napoléon) n'est plus et où Clélia n'est pas encore. Il ne peut résister à la beauté sublime des eaux et du (→ ciel) si calmes dans la (→ nuit). « De douces larmes mouillèrent ses yeux et il trouva là, à peu de frais, les

moments les plus heureux qu'il eût goûtés depuis longtemps » (La Chartreuse de Parme, livre premier, chap. VIII).

Laclos (1741-1803)

Quoi ! Ce libertin dans les romantiques ! Pourquoi pas Sade pendant qu'on y est ?

Bien sûr, Les Liaisons dangereuses c'est le roman d'une terrible machination libertine qui s'achève par une série de drames. Mais justement ! Poussé par son ex, M^{me} de Merteuil, qui a une vengeance à satisfaire, Valmont entreprend de séduire la petite Cécile. Il ne fera qu'une bouchée de ce « bouton de rose ». Il se fixe en même temps une tâche plus transgressive et plus digne de lui, séduire une femme mariée très fidèle à son époux et très pieuse, M^{me} de Tourvel. Il réussira, là encore, mais aux termes de travaux longs et difficiles au cours desquels un renversement se produit : le libertin tombe vraiment amoureux de sa proie.

Il le reconnaît difficilement, mais il l'aime : « J'y pense le jour et j'y rêve la nuit. J'ai besoin d'avoir cette femme pour me sauver du ridicule d'en être amoureux » (lettre 4). « M^{me} de Tourvel m'a rendu les charmantes illusions de la jeunesse. Auprès d'elle, je n'ai pas besoin de jouir pour être heureux » (lettre 6). Et au moment de la chute de sa victime : « L'ivresse fut complète et réciproque ; et pour la première fois, la mienne survécut au plaisir. [...] Je pensais ce que je disais en lui vouant un amour éternel » (lettre 125).

Les Liaisons est un roman ambigu : on est longtemps du côté des rieurs, c'est-à-dire des libertins, mais Valmont finit, dans son duel, par se suicider pour avoir fait mourir de désespoir celle dont il est épris. Voilà un dénouement bien romantique.

Les Liaisons parurent en 1782, vingt ans après La Nouvelle (→ Héloïse). L'année suivante, Laclos publia Des femmes et de leur éducation, manifeste féministe, c'est-à-dire non libertin, dans la manière du Discours sur l'inégalité de (→ Rousseau). Par contre, le style spirituel et ironique des Liaisons, la phrase volontiers complexe, l'analyse qui ne laisse de place ni aux peintures, ni aux longs développements, voilà qui demeure très xviii^e siècle.

Lamartine (1790-1869)

Lamartine a refait en vers avec ses Méditations poétiques ce que (→ Rousseau) avait réussi en prose soixante ans plus tôt : enchanter des millions de lecteurs par une thématique et une écriture nouvelles en harmonie avec leur attente. Au sentiment de la (→ nature) et au deuil amoureux, Lamartine ajouta un spiritualisme et des opinions légitimistes bien dans l'esprit de la Restauration. Les larmes, la lune et les lys donnent une coloration pâle et malade à une poésie tournée vers le (→ ciel). Les amants malheureux seront encore touchés aujourd'hui car Lamartine est un charmeur. Si sa philosophie en vers avec son (→ dualisme) a vieilli, Lamartine reste un musicien. Il demeure néoclassique par son vocabulaire et ses périphrases malgré son lyrisme, mais on ne saurait dire si

la (→ pudeur) de sa plume relève plutôt du classicisme ou du romantisme puisque ces deux esthétiques s'accordent à bannir les réalités.

En 1836, les milliers d'(→ alexandrins) de Jocelyn racontent les malheurs d'un pauvre curé de montagne pourchassé sous la (→ Terreur). Caché dans une grotte, il recueille un jeune garçon qui se révèle être une tendre jeune fille. Jocelyn résiste héroïquement à sa (→ passion) pour Laurence.

Comme son titre l'indique, La Chute d'un ange amorce un tout autre ton. Les amours d'un (→ ange) et d'une mortelle sont prétextes à toutes les impudicités et les cruautés possibles. Lamartine a bien changé, à moins qu'il n'ait révélé ce qu'il refoulait jusque-là.

De toute façon, Lamartine va renoncer à la poésie en faveur de la prose, et à ses idées légitimistes en faveur de la (→ République). Il écrit en 1847 L'Histoire des Girondins et devient l'année suivante le grand homme de la II^e République. Mais sa gloire est brève car il ne peut empêcher les massacres de juin et se retire en décembre, battu à plate couture aux élections présidentielles.

Lamennais (1782-1854)

Breton comme (→ Chateaubriand), catholique conservateur au temps de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion (1823), cet abbé fut le premier à dénoncer de l'intérieur la sclérose de l'Église. Au tournant de (→ 1830), son journal L'Avenir puis ses Paroles d'un croyant en font un dissident

qui rompt avec le pape et l'Église, le premier catholique de gauche, libéral et même socialiste, proche de (→ Sand) et de (→ Leroux).

Leroux (1797-1871)

Inventeur du (→ socialisme) républicain, Pierre Leroux peut servir de fil à plomb pour évaluer le romantisme. Socialisme et romantisme constituent deux critiques contemporaines de l'(→ économie politique), mais le romantisme rêve à l'idéal tandis que le socialisme se préoccupe du possible, ou devient lui-même romantique quand il sombre dans l'(→ utopie). Leroux se dégagea justement des tendances utopiques et potentiellement totalitaires du (→ saint-simonisme) qui prétendait planifier de fond en comble la vie sociale. En 1834, il exhuma la vieille devise de Robespierre qui équilibrait l'égalité par la liberté et la fit adopter officiellement en (→ 1848).

Fondateur du Globe en 1824, Leroux y donna l'hospitalité au romantisme d'origine allemande et anglaise. Cela ne l'empêcha pas de fustiger les tendances réactionnaires, catholiques et médiévales du romantisme « angélique » de (→ Hugo) et de (→ Lamartine) sous la Restauration. Il approuva, au contraire, le romantisme « byronien » qui, dans son désespoir impie et frénétique, témoignait bien de la dissolution du lien social après la (→ Révolution) [\[40\]](#)

Penseur encyclopédique, Leroux aborde toutes les grandes questions, lien social, dialogue des cultures, relation entre tradition et (→ modernité), etc. avec une dialectique qui lui

est propre. En contradiction avec le (→ dualisme) et avec le manichéisme, il commence toujours par tracer un triangle, fondant une « pensée de l'ambivalence » [\[41\]](#).

Libéralisme

Sans doute le libéralisme définit-il le monde moderne. Les sociétés de la tradition étaient holistes, c'est-à-dire que le tout y dominait l'individu. La société moderne est libérale ; l'individu s'autodétermine. Bien sûr, la coupure s'est opérée progressivement, à partir du xii^e siècle, avec des temps forts comme la Réforme protestante, les (→ Lumières), la (→ Révolution). Il faut aussi distinguer les domaines. En France, 1789, c'est la liberté politique ; (→ 1830), c'est la liberté économique ; 1905, c'est la liberté religieuse ; 1914, c'est la liberté poétique avec Alcools d'Apollinaire ; 1968, c'est la liberté sexuelle.

De 1815 à 1830, le Parti libéral regroupait tous les ennemis de l'Ancien Régime qui ne supportaient pas le retour du roi, de la noblesse et de l'Église catholique. Le mot Liberté suffisait à leur programme et c'est lui qui emporta les (→ barricades) de juillet 1830, Delacroix en témoigne dans sa Liberté guidant le peuple. Cette grande femme aux seins nus qui domine la barricade ne symbolise pas la liberté sexuelle, encore impensable à l'époque, mais la liberté politique, comme le confirme le drapeau tricolore qu'elle brandit.

Mais l'état de grâce ne dura pas plus longtemps que les mouches de l'été. Libéralisme se met à rimer avec

égoïsme, course aux places, concurrence débridée. La liberté est donc ambivalente ! (→ Nerval), rectifie, en trois vers, le tableau de Delacroix : « Liberté de Juillet, femme au buste divin, mais dont le corps finit en queue ! » [\[42\]](#) La décrystallisation commence immédiatement, et la hideur de la société ultralibérale atterre tous ceux qui sont trop mal placés pour profiter de la curée ou trop délicats pour en avoir le goût. Du coup, c'est le mauvais côté de la liberté, l'affairisme, le capitalisme puisqu'il faut l'appeler par son nom, qui retient toute l'attention des laissés pour compte et des esprits sensibles.

L'ambivalence de la liberté est désormais visible aux observateurs les plus sagaces. La liberté restera à jamais l'horizon d'espoir de tous les hommes retenus, brimés et contraints de quelque façon que ce soit. Mais l'homme est ainsi fait que la liberté absolue aboutit assez vite à l'esclavage du plus grand nombre quand les plus forts parviennent à l'emporter. Voilà pourquoi l'idée socialiste fit son apparition aux lendemains de 1830, non moins ambivalente d'ailleurs, puisque l'idéal d'égalité risque pareillement de se corrompre, l'histoire ne l'a que trop montré, en esprit de caserne et de transformer la société en un camp.

Libertinage

Que vient faire le libertinage dans le romantisme ? Il est justement son contraire, et un peu son frère jumeau. D'abord, le libertinage et la (→ passion) amoureuse ont un point en commun, c'est de s'opposer au (→ mariage), pilier

de la société. Ce sont donc deux conduites divergentes, et même anarchistes, qui sèment un trouble considérable, souvent suivi de mort d'homme, ou de femme, en tout cas dans les romans.

Bien que la différence soit importante entre Tristan qui n'a aimé qu'une seule femme et don Juan qui en a aimé 1 003, on s'étonnera peut-être d'observer que les mêmes auteurs et les mêmes personnages ont donné alternativement dans ces deux extrémismes, que ce mouvement de balancier soit ou non thématiqué.

(→ Musset) donne explicitement à voir et à méditer cette alternance. Le couple pureté/débauche est même constitutif de son écriture. Ses Premières poésies multiplient les scènes scabreuses dans un esprit très xviii^e siècle. La mort de son père en 1832, puis sa passion pour (→ Sand), ont complètement changé Musset : un nouveau ton apparaît, grave, plein de remords, avide d'innocence, pathétique. Ce sont les Nuits, La Confession d'un enfant du siècle, Rolla. On découvre que la débauche et la passion sont, en réalité, des réponses différentes devant une société froide qui a abandonné ses enfants comme une mauvaise mère. À partir de là, tout le thème mussetien, qui culmine dans Lorenzaccio, se résume par le (→ dédoublement) de personnalité d'une conscience en proie à une douloureuse alternance entre débauche et pureté, deux termes bien typiques du romantisme et qui ont disparu depuis de notre vocabulaire.

Le dédoublement est propre à la conscience romantique, comme si un extrême en appelait un autre. Qu'on pense à Félix de Vandenesse passant ses jours avec un (→ ange) et

ses (→ nuits) avec Arabelle, un véritable harem à elle toute seule. Qu'on pense au pur (→ Nerval), qui, peut-être, ne toucha une femme de sa vie, mais qui sacrifie au stéréotype quand il passe, au premier chapitre de Sylvie, de l'adoration platonique d'une actrice à un cercle de viveurs et se console au premier chapitre d'Aurélia d'un chagrin d'amour tout aussi platonique dans l'étourdissement d'un joyeux carnaval d'(→ Italie).

Le cas Lamartine est un peu différent, sans doute moins sincère. En écho aux Méditations, il décrit dans Raphaël des amours très chastes avec Julie Charles, loin de « l'abjecte nature des sensations vulgaires ». Dans Jocelyn, il raconte de façon touchante l'amitié d'un séminariste pour un jeune garçon qui s'avère être une jeune fille. Mais dans La Chute d'un ange, au titre en forme d'aveu, Lamartine avoue des goûts beaucoup moins pudiques : un ange amoureux d'une mortelle doit, pour la conserver, combattre des peuples féroces qui ne font qu'enlever la belle, la dénuder et préparer des supplices. « Ô hypocrite ! », s'indigne (→ Flaubert) devant cette duplicité.

On ne s'étonnera pas trop de ces mouvements de balancier, avoués ou non, entre un désir refoulé et des moments de défoulement intense. Angélisme et libertinage sont plus proches l'un de l'autre qu'ils ne l'avouent.

Littérature

Sous l'Ancien Régime, on disait les Belles-Lettres. Le mot « littérature » existait au xviii^e siècle, en un sens assez

différent, attesté chez Voltaire et chez Jaucourt dans l'Encyclopédie, pour désigner tous les genres d'ouvrages d'érudition : grammaire, éloquence, poésie, histoire, critique, etc. C'est à Germaine de (→ Staël) qu'il revient d'avoir popularisé l'usage moderne du mot dans l'ouvrage qui ouvre le xix^e siècle, *De la littérature*.

Le mot coïncide donc avec la sacralisation romantique de la poésie en tête des autres genres littéraires. La littérature devient la lumière du monde, rôle jusque-là dévolu à la seule religion. Cette revendication inédite ne fera que s'exaspérer dans la deuxième moitié du xix^e siècle, de (→ Flaubert) à Proust en passant par Mallarmé. Flaubert préfère laisser sa Muse « crever vierge » plutôt que de la pros-tituer à un public indigne. Mallarmé écrit : « L'économie politique, c'est la mort ; l'esthétisme, c'est la vie. » Et Proust : « La vraie vie, c'est la littérature. » Avec l'(→ art pour l'art), la littérature brillera de son propre éclat sans plus prétendre éclairer quoi que ce soit.

Après le fiasco de l'art engagé dans le sillon de la révolution bolchevique, le structuralisme constitua à partir des années 1960 une nouvelle tentative de sacraliser la littérature en l'isolant des problématiques morales. Une différence immense sépare le désir minimum du structuralisme et le désir maximum du romantisme, mais ce qui est sacrifié par l'immanence structuraliste autant que par la transcendance romantique, c'est la vie commune, la recherche de la meilleure façon de vivre dans un monde fini. La stricte clôture méthodologique structuraliste est finalement un avatar de la tour d'ivoire romantique.

Constater l'apparition de la Littérature au xix^e siècle, c'est l'historiciser, donc se préoccuper de sa disparition. Sa mort[43] est peut-être un événement qui marque l'orée du xix^e siècle. Mais la mort de la Littérature autonome est peut-être la condition de la survie d'une littérature ouverte au monde.

Lumières

Dans la France du $xviii^e$ siècle, selon une formule empruntée à Paul Bénichou, « une littérature militante s'est mise à ébranler les assises de la société, phénomène jusqu'alors sans exemple, et qui a rendu à jamais mémorable cette époque et ce pays ». Jusqu'alors au service des Princes, la littérature s'est désormais confondue avec la philosophie pour démolir l'ordre des Princes. La Réforme dont l'épicentre était allemand avait été le premier acte de cette révolution culturelle. Le second acte est français, anglais, allemand. Les ramifications des Lumières sont à échelle européenne.

(→ Tocqueville) note que la monarchie absolue avait écarté des emplois publics ceux qu'on appellera au xix^e siècle les « capacités ». C'est donc en laboratoire que les « intellectuels », comme on ne disait pas encore non plus, rebâtirent la société, d'où le tour abstrait et radical de projets auxquels la confrontation avec le réel faisait défaut.

Kant, en 1784, définit l'Aufklärung comme le passage de l'humanité de l'état de minorité à l'état de majorité. En réalité, ce sont depuis toujours les hommes qui ont fait les

lois, mais ils en attribuaient la paternité à d'autres qu'eux. Ils savent désormais qu'ils sont seuls, qu'ils sont libres et qu'ils doivent compter sur leur raison pour se gouverner. Responsabilité enthousiasmante pour les révolutionnaires, terrifiante pour les romantiques, du moins ceux qui partagent l'ontologie pessimiste des grands penseurs réactionnaires. Plus encore qu'opposé au classicisme, le romantisme est interprétable comme une (→ réaction) angoissée devant les résultats des Lumières et de la (→ Révolution) [44], qu'il s'agisse de l'ambiance brûlante de la (→ Terreur) ou de la froideur de la société individualiste qui se met en place.

Mariage

Dans toutes les cultures, en l'absence de protection sociale contre le chômage, la maladie et la vieillesse, le mariage était une affaire de famille beaucoup trop importante pour que la responsabilité en soit confiée aux jeunes inexpérimentés. Les préférences personnelles étaient donc tenues à l'arrière-plan. « On me maria », écrit (→ Chateaubriand) dans ses Mémoires. Dans la société individualiste moderne, les revendications de la personne se heurtent de plus en plus aux arrangements des familles, surtout à l'époque de l'argent-roi où le mariage s'avoue impudemment comme une affaire. C'est ainsi que le mariage devint la bête d'aversion des (→ poètes) et des romanciers.

(→ Rousseau) avait bien tenté dans l'Émile en 1762, et (→ Balzac) dans Physiologie du mariage en 1829 de promouvoir le mariage d' (→ amour) : les temps n'étaient pas encore venus. Les premiers féministes furent sans doute les saint-simoniens qui critiquèrent ce qu'ils appelaient une « prostitution légale ». Balzac et (→ Sand) reprirent l'expression. La (→ peinture) du mariage, modèle (→ 1830), laissée par nos grands romanciers est également repoussante. Stendhal, Balzac, Sand et (→ Flaubert) sont unanimes à décrire la conjugalité comme un étouffoir dont les femmes sont les premières victimes. On ne rencontre que deux couples heureux dans toute La Comédie humaine. C'est, bien sûr, parce que le mariage est devenu un repoussoir que la (→ passion) s'est développée à des altitudes transcendantes inégalées.

(→ Vigny) et (→ Lamartine) furent bons époux et bons pères dans la vraie vie, mais n'ont pas fait place à la (→ famille) dans leur poésie. Chateaubriand, Stendhal, (→ Musset), (→ Nerval), (→ Baudelaire) Flaubert se refusèrent à toute conjugalité. (→ Hugo) est l'exception qui confirme la règle, toujours fidèle à Adèle malgré ses mille maîtresses, bon père et bon grand-père. Les Misérables s'achèvent par le beau mariage de Cosette avec Marius. Les Contemplations contiennent des vers émouvants sur l'enfance et le mariage de Léopoldine :

Aime celui qui t'aime, et sois heureuse en lui.
Adieu ! sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre !
Va, mon enfant béni, d'une famille à l'autre. [...]
Sors avec une larme ! entre avec un sourire !

Hugo est le poète de la famille. « Lorsque l'enfant paraît, le

cercle de famille / Applaudit à grands cris » (Les Feuilles d'automne). Son dernier mot est L'Art d'être grand-père. Sur ce point, Hugo n'est pas romantique.

Le cas Nerval mérite un intérêt particulier. Nerval a dépeint, à plusieurs reprises, la scène charmante d'enfants qui jouent au mariage, la plus belle dans Sylvie, chez la tante (chap. VI). On ne dira pas que le narrateur n'est pas attiré par Sylvie. La nouvelle est pourtant l'histoire d'une demande en mariage qui tourne court. Pourquoi ? Quand il voit la famille de Sylvie, mère de deux beaux enfants qu'elle a eus avec son frère de lait qui lui a soufflé sa main, le narrateur a cette parole ambiguë : « Là était le bonheur peut-être ; cependant... » Paroles répétées dans Octavie où, après un flirt avec la belle Anglaise, le narrateur a ces mots de regret. « Je me dis que, peut-être, j'avais laissé là le bonheur. » On comprend mieux l'hésitation nervalienne en lisant le dénouement de Jemmy, toujours dans Les Filles du feu, où une Irlandaise a fait fortune en embourgeoisant le chef indien qu'elle a épousé. L'ironie romantique décrit l'horreur économique sous l'aspect d'une belle réussite à l'américaine. Sans doute Nerval est-il tenté, comme tout le monde, par le mariage, la fortune, des enfants, une vie réglée et confortable. Mais il prend toujours la fuite au dernier moment, préférant ses chimères et sa vie errante de rêveur mystique.

Mariage d'amour

Le romantisme est déchiré entre mariage d'argent et (→ passion) (→ adultère). Le mariage d'amour est un essai de

dépassement dialectique, complètement utopique pour l'époque. Le bonheur sur terre, commence à dire (→ Rousseau) dans le livre V de son *Émile*, ce serait de prolonger la passion dans le mariage. Or cela est possible. Il faut d'abord que les filles et les garçons soient libres de choisir leur conjoint. Mais comment fixer durablement le désir masculin ? Par la (→ pudeur) féminine. Il ne suffit pas qu'une fille plaise, il faut qu'elle choisisse à bon escient et qu'elle vérifie et consolide le désir masculin en imposant une attente. L'homme qui sait patienter dynamise son imagination et s'attache durablement. Le rôle féminin consiste à plaire-résister-céder [\[45\]](#). Là est la clé de voûte du couple stable, c'est-à-dire de la famille capable d'élever des enfants comme ils en ont besoin et comme la (→ République) en a besoin.

(→ Balzac) prolonge Rousseau lorsque, dans *Physiologie du mariage* en 1829, il réclame la liberté de choix pour les filles, c'est-à-dire l'abolition de la dot. La virginité des filles, on s'en fiche ! Elles peuvent même faire plusieurs essais. Ce qui compte, c'est l'union familiale et les enfants. Liberté de choix pour les filles et école des maris ! La majorité des hommes ignorent ce qu'est une femme et la majorité des lunes de miel sont des viols déguisés. Les hommes ont été déniaisés par des prostituées et épousent sans amour. Pas étonnant que les mariages soient des fiascos aux plans sexuel et affectif. Balzac visite la chambre conjugale et fait ce diagnostic lucide. Mais tant que ce programme ne sera pas appliqué, la plus stricte fidélité sera de mise pour l'épouse !

Mémoire involontaire

La rencontre de Proust avec (→ Rousseau) n'a pas eu lieu. Le nom de Rousseau ne figure qu'une fois dans la Recherche ; encore est-il immédiatement annulé. La grand-mère avait acheté trois livres, dont un volume de Rousseau, pour l'anniversaire de son petit-fils ; elle les rendit au libraire sur les injonctions moralisatrices du père et rapporta les seuls romans champêtres de (→ Sand), lesquels ne s'avérèrent pas moins incestueux que les Confessions au point que Maman dut y faire des coupes au cours de sa lecture. Ce qui manque surtout dans la Recherche, c'est l'évocation de la page du livre VI des Confessions où la découverte d'une pervenche rappelle à Jean-Jacques, trente années plus tard, l'heureux temps passé en compagnie de Maman aux Charmettes. Proust s'est reconnu trois précurseurs en matière de mémoire involontaire, (→ Chateaubriand), (→ Nerval) et (→ Baudelaire) ; il a omis le véritable inventeur de la mémoire involontaire, lequel, de surcroît, renvoie à celle qui fut l'héroïne de la Recherche, Maman !

Le chant d'une grive rappelle à François-René son enfance d'avant (→ Napoléon) et d'avant la (→ Révolution) et relance une écriture tombée en panne. (→ Musset), autre oublié de Proust, échappe à une fille vénale aux premiers rayons de l'aube et se remémore, devant les allées du Luxembourg, les « chansons enfantines » des petites filles qui dansaient en rond (La Confession d'un enfant du siècle, 2^e partie, chap. 4). Le narrateur nervalien de Sylvie lisant le journal est troublé au chapitre premier par l'idée de pouvoir acheter la femme de ses rêves grâce à ses actions recotées en Bourse. Mais l'annonce de la fête du bouquet provincial lui fait ressouvenir de ses amours enfantines avec Adrienne et

Sylvie dans la terre maternelle du Valois.

Il faudrait superposer plusieurs poèmes pour dégager le schéma complet de la réminiscence baudelairienne. Moesta et errabunda évoque encore une fête enfantine, « Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets ». Toujours le côté Grand Meaulnes. Dans Le Cygne, l'oiseau égaré dans Paris en plein juillet évoque au (→ poète) une figure de mère et d'épouse exemplaire réduite en esclavage : « Andromaque, je pense à vous. »

Dans les six cas évoqués, l'auteur-narrateur déserte avec bonheur les misères de la vie commune, retrouve son enfance, avec ou sans fillettes, mais toujours dans la pureté, et se rapproche du vrai sein, maternel. « La mère, la vaste mère, console nos labeurs. »

Merry (rue du Cloître-Saint-)

Immortalisée par (→ Hugo) avec Gavroche, Enjolras, Marius, Jean Valjean, la barricade de juin 1832 est la meilleure illustration du romantisme révolutionnaire [\[46\]](#). Tout commença avec les funérailles du général Lamarque, symbole à la fois républicain et bonapartiste, député de l'opposition sous Louis-Philippe. Les enterrements sont occasion de regroupement politique, autrement interdit. Plusieurs sociétés secrètes républicaines sont mobilisées. Surgit un cavalier portant un drapeau rouge où est inscrit : « La liberté ou la mort ». « Ce cavalier de l'Apocalypse, rapporte Dumas, était le spectre de la 1^{re} République, c'était 1793 évoqué tout sanglant de la place de la Révolution ;

c'était le 10 août, c'étaient les 2 et 3 septembre ; c'était le 21 janvier. » L'effroi et l'indignation sont grands chez la plupart. Une fusillade éclate sur le pont d'Austerlitz, suivie d'un appel « Aux armes ». Soixante-dix polytechniciens consignés se sont échappés, dont le Lucien Leuwen de Stendhal qui se joint aux Laravinière et Paul Arsène de (→ Sand), au Marius de Hugo et au Michel Chrestien de (→ Balzac). Plusieurs (→ barricades) sont élevées dans les ruelles attenantes attenantes au cloître Saint-Merry. Six porte-drapeaux se font tuer successivement, pour la gloire, au sommet d'une barricade, rapporte encore Dumas. La (→ nuit) du 5 au 6, dans l'attente de l'assaut final, Jeanne, médaillé de juillet, chef de la dernière barricade, prie les soutiens de famille de s'évader par les toits. Personne ne bougea. Le tocsin n'arrête pas à l'église Saint-Merry. Le quartier est bouclé comme le défilé des Thermopyles. Sand, un matelas devant sa fenêtre, est écoeurée par l'odeur de boucherie qui suit les brancards. On compta de 200 à 300 morts.

L'événement se répéta deux années plus tard, rue Transnonain.

Michelet (1798-1874)

Fervent admirateur de la (→ Révolution) et critique de tous les abus du christianisme, le grand historien donne vie aux morts de l'histoire de France. D'un côté, Michelet mise sur les croyances collectives, le génie du peuple qui s'incarne dans ses grands héros. Il diffère donc du rationalisme des (→ Lumières) qui fondait les sociétés sur un contrat.

Pourtant, il refuse de sacrifier l'individu et la liberté, et repousse le (→ saint-simonisme) hiérarchique et planificateur. Sa pensée est donc le lieu d'une tension passionnante constitutive de tout lien social, surtout à un moment où se rebâtit une société nouvelle. Comment proportionner et équilibrer l'inscription de la personne dans le grand tout social façonné par le temps et l'aspiration moderne de l'individu à la liberté ?

Modernité

On a défini le romantisme comme une critique exaltée du monde moderne. Mais quand commence le monde moderne ? Les anciens Grecs auraient bien des titres à faire valoir, inventeurs qu'ils sont pratiquement de la science et de la démocratie, de la métallurgie du fer, de l'écriture syllabique et de la monnaie, etc. On évoque le xii^e siècle avec l'apparition de la banque et des foires internationales, la Réforme et ses coups de boutoir contre les croyances religieuses, les (→ Lumières), la (→ Révolution). Il s'agit bien sûr d'un processus qui, en Europe et nulle part ailleurs au monde, fit craquer les cadres de la société holiste de partout et de toujours. Le 29 juillet (→ 1830), à Paris, la vieille société théologico-féodale est définitivement remise dans les coulisses de l'histoire et le monde moderne, caractérisé par le primat de l'économie, acquiert une pleine visibilité. Qu'ils soient de droite ou de gauche, on appellera romantiques les esprits révoltés à ce spectacle qui se réfugient dans le rêve. On a évoqué, sous le nom d'hypostases, les sept directions principales de cette fuite. La modernité est donc fuie bien plus que représentée. (→

Vigny), cependant, a dépeint un gros patron de l'industrie londonienne dans Chatterton, (→ Balzac), qui n'est peut-être pas romantique, a démonté de fond en comble dans Illusions perdues les rouages de l'industrie de l'édition. George (→ Sand) a décrit les coutelleries de Thiers dans La Ville noire. On peine toutefois à trouver des exemples, qui sont plutôt des exceptions. La modernité est le revers du romantisme : pas étonnant qu'elle soit aussi invisible que le revers d'une feuille de papier posée à plat.

Surtout une feuille de poésie, cette écriture liturgique dévouée aux hypostases les plus élevées. C'est pourquoi, si homéopathique soit-elle, l'innovation baudelairienne mérite d'être marquée d'un caillou blanc. (→ Baudelaire) s'en est justifié dans ses réflexions critiques. Il dit la beauté de l'habit noir et de la redingote qui ont leur côté « épique » même s'ils font penser à des croque-morts. « Les héros de l'Illiade ne vont qu'à votre cheville, ô Vautrin, ô Rastignac, ô Birotteau [...] et vous, ô Honoré de Balzac, vous le plus héroïque, le plus singulier, le plus romantique et le plus poétique parmi tous les personnages que vous avez tirés de votre sein. » [\[47\]](#) Il souligne aussi que le dessinateur de mode Constantin Guys a le mérite d'avoir fait valoir la part moderne qui cohabite dans toute beauté avec sa part éternelle [\[48\]](#).

Si Baudelaire ne fait pas, à proprement parler, de (→ peinture) du Paris moderne, celui-ci constitue un arrière-fond, suggéré par un lexique disséminé à petite dose : engin, outil, tuyaux, voirie, gens d'affaires, boutiques, faubourg, tombereaux, réverbère, omnibus, échafaudage, couvercle, wagon, goudron, gaz, etc. Ces mots n'apparaissent quelquefois que dans le comparant d'une

métaphore : le (→ ciel) pèse ainsi « comme un couvercle » (Spleen), le cœur est comprimé « comme un papier qu'on froisse » (Réversibilité), des yeux sont « illuminés ainsi que des boutiques » (Tu mettrais l'univers...). « La rue assourdissante » suffit à donner son décor à À une passante. Les Petites vieilles frémissent « au fracas roulant des omnibus ». Dans Le Cygne, les grands chantiers haussmanniens bouleversent le Doyenné. C'est l'heure où « le Travail s'éveille », Jacques Dutronc s'en est souvenu.

Le Spleen de Paris multiplie les scènes urbaines : un jardin public, un vitrier qui passe, la foule à laquelle on se mêle avec une sorte d'ivresse, un café éclairé au gaz, un boulevard fangeux que le piéton traverse en se crottant...

Moyen Âge

Ce sont les Anglais qui, les premiers, se sont pris d'une vraie folie pour le gothique. Walter Scott a fait fortune en France. Le mot « gothique » se renverse et cesse d'être péjoratif. En France, Le Génie du christianisme en 1802 propose un changement de paradigme en contestant le monopole culturel dont jouit l'Antiquité gréco-latine. Que serions-nous sans l'adoucissement des mœurs imposé par l'Église, la chevalerie, les cathédrales, les hôpitaux, les écoles, la liturgie, les sacrements ? La mode médiévale se répand sous la Restauration où on voit ouvrir des magasins de bric-à-brac. (→ Nerval) y a acheté une pendule d'écaille de la Renaissance. Raphaël de Valentin une peau de chagrin. (→ Musset) lui-même se met à déplorer le temps d'avant Voltaire et d'avant Luther où l'on jouissait d'une foi

intacte au fond des monastères (Rolla). Les saint-simoniens ont la nostalgie de ce qu'ils appellent une société organique dans laquelle tous les hommes sont unis comme les membres dans l'organisme. Leur (→ socialisme) (avant la lettre) est hiérarchique sur le modèle féodal.

Musique

De Hegel à Nietzsche en passant par Schopenhauer, le statut de la musique au XIX^e siècle se trouve réévalué au regard des autres arts. Le romantisme lui-même s'est défini à travers une métaphore musicale, qui n'est autre que le prolongement de la métaphore harmoniciste héritée de Platon. Le cosmos est conçu dans une harmonie céleste, et Apollon, père des Muses, est celui qui accorde les diverses parties du monde entre elles. Le romantisme reprend à son compte l'idée antique d'un dieu pneumatologique, souffle (sanctus spiritus) et voix (« Fiat lux »). Aussi la musique est-elle pour le romantisme de nature transcendante, à tel point qu'elle devient le modèle de la (→ littérature) de Novalis à (→ Hugo), de (→ Lamartine) à (→ Sand).

Quelques éléments caractéristiques de la musique du XIX^e siècle :

- émancipation de l'art de cour, entraînant un changement de statut pour le compositeur qui devient souvent lui-même interprète (Liszt), chef d'orchestre (Berlioz), scénographe et producteur (Wagner) ;

- déploiement du spectre générique avec le règne de la musique de chambre (sonate, prélude, trio, quatuor, scherzo, Lied, mélodie, etc.) et de la musique symphonique ;
- enrichissement de l'organologie avec l'introduction de nouveaux instruments et l'expansion expressive de certains autres, comme le piano qui gagne en puissance ;
- dans le domaine opératique, mise en place d'une nouvelle économie des voix dont les types sont plus diversifiés que dans l'opéra du xviii^e siècle où avaient prévalu les voix élevées (soprano et castrat). Les voix moyennes sont mises valeur (naissance du baryton avec Rossini), les voix féminines graves font leur apparition (contralto).

Transsociale, la musique de tradition savante du xix^e siècle puise dans les racines populaires et va se développer dans des écoles nationales qui cherchent à rendre compte d'une identité nationale. Transcendant les autres arts, elle se voit aussi douée du pouvoir de tout dire, des mouvements héroïques du génie (Beethoven) aux souffrances du cœur (Schubert). Aussi cherche-t-elle à prendre son bien au langage et à la (→ peinture), comme c'est le cas de la musique à programme (Berlioz) qui tend à la plus grande expressivité (narration, fonction morale) à travers l'affirmation de divers ethos des figures rythmiques et mélodiques, des tonalités et des timbres.

Musset (1810-1867)

La futilité et le (→ libertinage) dominant dans les poésies de Musset avec une prédilection pour les amours adolescentes, moment de grâce vite fracassé. La débauche est l'envers de la fraîcheur. Pourtant, en 1832, Musset est bouleversé par la mort de son père puis par sa (→ passion) malheureuse pour George (→ Sand). Il adopte un ton tout nouveau, grave, profond, douloureux, plein de remords, ne jure plus que par (→ Rousseau). C'est le Musset des Nuits où le pélican déchire son cœur pour nourrir sa progéniture comme le (→ poète) puise dans sa douleur pour trouver son inspiration. La Confession d'un enfant du siècle vaut pour ses premières pages où le désenchantement personnel s'inscrit dans celui de toute une génération, magistral panoramique de l'état moral de la jeunesse sous la Restauration.

Sans doute le meilleur Musset se trouve-t-il dans les pages où la nostalgie de la pureté et la tentation de la perversité se télescopent : Rolla, Nuit de décembre, le récit du fiasco devant la trop belle Marco dans la Confession, Lorenzaccio. Musset ? c'est la décomposition de la période héroïque en deux pseudo-valeurs de polarités opposées, la pureté et la débauche.

Napoléon (1769-1821)

Napoléon a su arrêter la (→ Révolution) à l'intérieur en même temps qu'il l'exportait en Europe. (→ Chateaubriand)

en fait un bilan mitigé assez convaincant dans ses Mémoires d'outre-tombe dont un bon tiers est consacré à Napoléon et à son œuvre. Napoléon fut un sage législateur en France mais un despote. Il révéla la liberté au monde, mais à coups de canons, méthode qui rendit la France antipathique à bien des peuples d'Europe. On peut en effet penser que si Napoléon avait pris Chateaubriand comme conseiller, nous vivrions encore sous les napoléonides...

« Heureux les héros morts avant 1804 ! » Ce cri de Stendhal dans Lucien Leuwen marque la limite de son admiration. Le Rouge et le Noir et La Chartreuse de Parme sont pourtant deux romans dominés par la figure épique de l'Empereur. Julien et Fabrice ne feront jamais leur deuil du rouge. Il est vraiment désespérant d'avoir 20 ans sous la Sainte-Alliance ! C'est bien ce que répète (→ Musset) dans la superbe ouverture de sa Confession d'un enfant du siècle, décrivant le total différentiel de climat politique et moral avant et après le 18 juin 1815. C'est le deuxième étage de la (→ fusée) romantisme qui démarre au temps du noir.

(→ Balzac) a décrit dans Le Médecin de campagne une veillée dans un village de montagne au cours de laquelle les paysans évoquent l'immortel empereur de façon complètement fabuleuse. (→ Vigny), au contraire, dégonfle le mythe dans La Canne de jonc, l'une des trois magnifiques nouvelles de Servitude et Grandeur militaires où l'Empereur apparaît dur, cruel, ambitieux. Vigny y décrit surtout le séidisme, l'engouement insensé qu'un jeune homme éprouve parfois pour une cause dangereuse et qui le dépossède de lui-même.

Loin de Vigny, le grand peintre épique de Napoléon, c'est (→

Hugo) dans des poèmes grandioses : Souvenir d'enfance (Les Feuilles d'automne), À l'arc de triomphe (Les Voix intérieures), L'Expiation (Les Châtiments).

Nature

La nature est notre première hypostase, celle que (→ Rousseau) a mise à la mode, suivi par Bernardin de Saint-Pierre et (→ Chateaubriand). Façon de tourner le dos à la société, en compagnie d'une maîtresse le plus souvent, au moins espérée ou regrettée. (→ Lamartine) revient aux (→ lacs) et aux montagnes dans ses Méditations, mais en habit de villes, sous une forme beaucoup moins édulcorée dans Jocelyn. Stendhal et (→ Nerval) sont d'authentiques (→ poètes) de la nature. Sylvie-la-vie est l'amie des fruits rouges, des fleurs, des oiseaux et des ruisseaux. Le Lys dans la vallée fait aussi de (→ Balzac) un poète de la nature, sa vallée « semble bondir sous les châteaux posés sous [ses] doubles collines, une magnifique coupe d'émeraude au fond de laquelle l'Indre se roule par des mouvements de serpent ».

(→ Hugo) se hisse à la hauteur de Rousseau et fait de sa poésie un hymne à la vie universelle traversée par une extraordinaire puissance d'engendrement. La nature commence à se refermer chez (→ Vigny), devient complètement antipathique chez (→ Flaubert) et (→ Baudelaire) même si ce dernier garde un souvenir enchanté de son voyage à la Réunion.

Nerval (1805-1855)

La grande affaire des récits de Nerval, c'est le (→ mariage). Son père et tous les gens sensés lui conseillaient de s'établir en épousant une fille honnête. Son surmoi imposa plusieurs tentatives à ses personnages vers des jeunes filles charmantes comme Sylvie ou Octavie, mais, chaque fois, il recule au dernier moment, et, pour reprendre ses termes, donne la préférence aux « chimères » sur le « solide ». C'est que Nerval est un incurable rêveur qui préfère la (→ nuit) au jour, le théâtre à la réalité, la (→ passion) platonique à l'économie domestique, la mort à la vie. Sans doute est-ce parce qu'il avait le sentiment d'avoir raté sa naissance qu'il imagine dans Aurélia de se réfugier dans une cité souterraine, de configuration nettement matricielle. Mais la chaude convivialité de ce lieu est troublée par le principe de réalité qui l'en exclut sous la forme d'un double agressif. Nerval a fait le choix de (→ Caïn), mais c'est la guerre. Les Chimères, en effet, sont le théâtre, en quelques sonnets magiques, d'une vaste guerre de religions dont Isis est l'héroïne, la mère-épouse avec qui le fils fait alliance contre le Père.

Nuit

Gilbert Durand a trouvé des mots très justes pour décrire les modifications de la sensibilité romantique, le passage d'un registre de l'imaginaire à un autre : « Le décor mythique dans le romanesque s'établit sur deux portants, l'un, le portant épique, faisant appel à tout l'arsenal des

archétypes et des (→ symboles) du régime diurne de l'imaginaire, celui qui intervient dans le grossissement de la légende épique, l'autre, le portant mystique reposant au contraire sur les symboles de l'intimité, sur les archétypes du repos, sur les schèmes de l'involution qui constituent le régime nocturne de l'imaginaire, celui qui tend à la mystique et se monnaie en poétique. » [49] C'est ainsi que Fabrice renonce aux vastes horizons des champs de bataille en faveur du secret des prisons, des chapelles et des orangeries. Comme toujours, (→ Rousseau) avait donné l'exemple avec la promenade nocturne des amants malheureux sur le (→ lac) de Genève.

Le nocturne, chez les romantiques, est plus qu'un symbole : c'est une distribution des rôles. Aux actifs, aux êtres positifs et vainqueurs, la vie diurne. « La rue assourdissante autour de moi hurlait », gémit (→ Baudelaire). Aux perdants, aux cœurs sensibles et exigeants, le refuge de la nuit.

(→ Lamartine) est le (→ poète) des clairs de lune. « Et le char vaporeux de la reine des ombres / Monte et blanchit déjà les bords de l'horizon » (L'isolement). « Un rayon de l'astre nocturne / Vient mollement toucher mes yeux » (Le Soir). Quand le soleil figure dans ses vers, c'est en automne ou au moment du couchant, jamais à l'aube ou en plein midi. L'Automne évoque un « soleil pâissant ».

On retrouvera cette passion des soleils couchants chez Baudelaire et chez (→ Nerval). Baudelaire, à 11 ans, écrivait à son frère : « Le jour étant tombé, je vis un bien beau spectacle, c'était le soleil couchant ; cette couleur rougeâtre formait un contraste singulier avec les montagnes qui étaient bleues comme le pantalon le plus foncé. » [50] « Le

soleil s'est noyé dans son sang qui se fige » (Harmonie du soir). « Tu réclamais le soir ; il descend le voici. / [...] Entends ma chère, entend la douce Nuit qui marche » (Recueillement). (→ Musset) a fait ses quatre Nuits, Mai, Décembre, Août et Octobre. Nerval a écrit de magnifiques Nuits d'octobre. Ce noctambule rapporte ses vagabondages nocturnes, ses rencontres insolites, le café des Aveugles, l'estaminet des Nations, un bal négligé, une fille qui chante, le carreau des Halles, un bouillon de poulet pris chez un rôtiisseur, les charrettes des maraîchers, des mareyeurs, des beurriers, le cidre qu'on boit, le cri des marchands. L'heure nervalienne, c'est six heures du soir, quand le soleil décline et qu'on va, enfin ! être débarrassé des lourdeurs du jour. C'est pour cela que le château d'Adrienne présente « une face rougeâtre ». « Le soleil couchant perçait le feuillage de ses traits enflammés. » Les lampadaires nervaliens sont la lune, sous laquelle Adrienne se met à chanter, et les feux de la rampe. Le théâtre, sa passion, délivre des angoisses du jour et ouvre les portes du monde imaginaire. Le feu cainique, plus encore, dynamise sa rêverie vers un autre monde caché au centre de la terre bien plus chaleureux que le monde subterrestre avec son « soleil noir de la mélancolie » (El Desdichado). C'est qu'ayant fixé le soleil dans sa jeunesse, Gérard a vu un point noir se former qui n'a pas quitté son œil. Non, décidément, le soleil ne dit rien qui vaille au doux Gérard. « La nuit sera noire et blanche. » Ce mot griffonné sur la table de la cuisine juste avant son (→ suicide) dit combien les séductions de la nuit (et de la mort) sont supérieures.

Orient

Les événements de France qui bouleversèrent l'Europe de 1789 à 1815 sont contemporains d'une révolution de la connaissance, la traduction des grands textes des cultures indiennes et chinoises en anglais et en français. Les murailles de l'Occident s'écroulaient. Pierre (→ Leroux) commente : « Comme la riante mythologie de la Grèce, comme la poésie religieuse d'Homère, la Bible et l'Évangile viennent pour nous se fondre dans le ciel oriental, dont elles étaient des étoiles détachées. L'étude de l'Orient a pour ainsi dire décomposé la Bible, comme le prisme décompose la lumière. [...] La Genèse a son pendant dans le Zend-Avesta des Persans ; le Pentateuque a ses analogues dans les lois de Manou et les Védas. Job, dans sa sublimité, c'est le chant éternel de l'Arabe, depuis les poésies antiques du désert jusqu'au Coran réformateur. [...] Éclairés de cette lumière qui commence à sillonner tout l'horizon, pourquoi nous bornerions-nous maintenant au panthéon juif ? Ferons-nous comme les Grecs, qui se croyaient autochtones, les enfants ! qui croyaient avoir inventé et leur mythologie, et leur langue, et leurs arts, ignorant que leur langue leur venait de l'Orient, qu'ils avaient les mêmes radicaux, le même mode de conjugaison et de déclinaison, la même langue enfin que les gymnosophistes de l'Inde, que leurs dieux n'étaient que les dieux de l'Inde, égarés pour ainsi dire et ayant perdu le souvenir de leur naissance et de leur patrie, et que leurs poètes, à commencer par le grand Homère, ne faisaient que refléter, en les transformant, d'antiques traditions ou d'antiques symboles chantés autrefois par d'autres poètes, et inscrits, pour servir de témoignage, après que la Grèce même serait passée, sur les bas-reliefs des temples gigantesques creusés dans les cavernes de l'Inde ? Ferons-nous comme

eux, nous dirons-nous autochtones ? c'est-à-dire ne verrons-nous dans l'humanité que le rameau détaché qui s'appelle le christianisme, la révélation de Moïse et la révélation de Jésus ? Non, nous voudrions un panthéon plus vaste, un panthéon qui réponde à ce mot humanité. »

Cette magnifique citation extrême-orientale, ignorée par Edward Saïd, ne nous permet que de mentionner notre quatrième hypostase, la mode des peintres et écrivains qui emboîtèrent le pas à Bonaparte pour retrouver dans le Moyen-Orient plus accessible, et aussi dans le Maghreb, matière à leurs fantasmes antimodernes.

Passion

La majorité des romans sont des romans de l'amour passion. Or, si on en croit Denis de Rougemont, qui exagère à peine, la majorité des romans de la passion sont, depuis Tristan et Iseut, des romans de l'(\rightarrow adultère). Le romantisme amoureux réactive le mythe courtois. L'âge de l'amour courtois et le romantisme sont, en effet, les époques où, en Europe, la passion atteignit son apogée. Or, en France, la femme aimée, bien plus que la jeune fille aux blonds cheveux comme en (\rightarrow Allemagne), Henri Heine s'en est étonné, c'est la femme mariée. Tristan était épris de la femme du roi Marc, Lancelot de celle du roi Arthur : c'est de M^{me} de Mortsauf, de M^{me} de Rênal, de M^{me} Arnoux, etc., que s'éprendra le jeune homme romantique.

Tous les romans d'amour écrits après 1762 sont des variantes de La Nouvelle Héloïse dont le titre lui-même

renvoie à une histoire réelle du xii^e siècle. Les Lettres d'Héloïse et d'Abélard font un recueil fort peu courtois en lui-même car Abélard se comporte en muflle plus qu'en amant passionné envers la pauvre (→ Héloïse), mais le mythe est bien là puisque l'épée de chasteté qui séparait les corps nus de Tristan et Iseut dans la forêt du Morois y cesse d'être symbolique. Le désir sera donc plus grand que sa réalisation.

La passion s'oppose à l'institution fondatrice de la société, le (→ mariage). En quoi consiste la pureté d'une femme ? À s'abstenir de relations sexuelles avant le mariage et en dehors du mariage. (→ Rousseau) donna la priorité morale au mariage et à la (→ famille) sur la passion, mais du point de vue littéraire, c'est la passion malheureuse de Saint-Preux pour Julie qui triompha auprès des lecteurs. Ainsi pour Stendhal, grand héritier de Rousseau, la morale est indifférente, mieux, il la combat car, le mariage n'étant qu'une affaire d'argent autour de (→ 1830), la passion ne pouvait se développer que contre le mariage. On ajoutera grâce à lui. Là se trouve toute l'ambivalence de la passion : elle combat le mariage, mais elle a besoin de l'interdit qu'il constitue pour s'alimenter.

Dans son traité De l'amour comme dans ses romans, Stendhal n'a cessé d'exciter l'intensité de la passion en multipliant les obstacles. La (→ pudeur) féminine, Rousseau y avait déjà insisté, est un aphrodisiaque naturel auquel la société a ajouté l'autorité des pères et des maris, de l'Église et de l'État qui se chargent d'isoler les amants derrière les lourds barreaux d'une prison (Le Rouge et le Noir, La Chartreuse de Parme) ou d'un couvent (Chroniques

italiennes). Comme si cela ne suffisait pas, Clélia a fait vœu à la Madone de ne rencontrer son amant que dans l'obscurité. Autant dire qu'il n'y a pas de description de vie de couple chez Stendhal. Quand les amants sont enfin heureux, Stendhal coupe son récit (Vie de Henry Brulard, La Chartreuse de Parme). Le bonheur amoureux est un (→ absolu) rare et bref que tout récit dévaluerait. Si les amants périssent toujours dans la fleur de la jeunesse, la passion demeure intacte. L'avenir de la passion n'est pas le couple, mais la mort.

Il n'importe, le mythe est immortel. Comme Rousseau l'avait fait en prose, (→ Lamartine) lui a donné sa meilleure consistance en vers, pris comme modèle, à son tour, par des milliers de rimeurs de collège, capable d'émouvoir aujourd'hui encore tous les amants malheureux. (→ Musset), qui a laissé le souvenir de sa passion pour (→ Sand), en porte témoignage :

Poète, je t'écris pour te dire que [je t']aime. [...]
Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse,
Ne sait par cœur ce chant des amants adoré,
Qu'un soir au bord d'un lac, tu nous as soupiré ?

Péché originel

Les romantiques ont restitué le terrain conquis par les hommes des (→ Lumières) sur le vieux péché originel fabriqué par (→ saint Augustin) à partir du récit de la Genèse. Pour Joseph de Maistre, « le péché originel explique tout », « la raison individuelle est complètement

nulle ». (→ Balzac) et (→ Baudelaire) sont des disciples de De Maistre. S'il faut, aux yeux de Balzac, un centre dans la (→ famille) comme dans l'État, un père, un roi, un pape, c'est parce que la décomposition guette toute (→ association) humaine. La lutte est la loi de la vie dans le monde humain comme dans le monde animal. « Il faut vous dévorer les uns les autres comme des araignées dans un pot », explique Vautrin à Rastignac dans Le Père Goriot.

Baudelaire de même « se garde comme l'enfer de l'idée de progrès » (Exposition universelle de 1855). Terrible est son essai De l'essence du rire. Jésus avait raison de ne pas rire. C'est qu'il n'y a pas de quoi rire ! Le rire humain est lié à « l'accident d'une chute ancienne ». L'homme qui rit manifeste sa supériorité et son orgueil. Le comique est l'un des nombreux « pépins contenus dans la pomme symbolique ». « Le rire est satanique, il est donc profondément humain. »

On pourrait citer (→ Vigny) et son pessimisme morbide, son gnosticisme, qui rejoignent la vision pascalienne de la condition humaine, (→ Nerval) et son antipathie pour l'injuste Jéhovah qui préféra Abel. (→ Hugo) fait exception et perpétue le geste des Lumières en annonçant que Satan finira, grâce à Jésus, grâce à la (→ Révolution), grâce aux poètes comme lui qui sont les mages des Temps modernes...

Peinture

En peinture comme dans les autres arts, une importante

modification du goût se produit au tournant du siècle. L'échelle de cette modification est l'Europe marquée depuis trois siècles par l'hégémonie de l'esthétique empruntée à l'Antiquité. Sans doute un réajustement quasi thermostatique de la sensibilité devait-il se produire après tant de convention et de mesure. C'est cette évolution remarquable que désigne la séquence classicisme/romantisme.

Un décalage est à noter entre la période révolutionnaire française (1789-1815) marquée par la persistance et même l'insistance de la façon néoclassique et la plus grande précocité de la peinture romantique en (→ Angleterre) avec William Blake, en (→ Allemagne) avec Caspar David Friedrich, en Espagne avec Francisco de Goya, pour ne retenir que ces noms. En France, Jacques-Louis David fut l'illustrateur et le metteur en scène fidèle et régulier de la geste républicaine et napoléonienne. Directement inspiré de la thématique gréco-romaine, il illustre parfaitement combien la (→ République) française se vécut dans le miroir des républiques antiques. À l'exception de l'Italie (→ Italie), qui accueillit Bonaparte en libérateur, les nations envahies et occupées par la France donnèrent libre cours beaucoup plus tôt à une peinture inspirée par la (→ nature), le rêve, l'idéalisme, le pathos, le (→ Moyen Âge). Le dessin et la ligne cédaient devant la couleur et les oppositions de lumière. Bien sûr, un nouvel artifice répondait à l'artifice classique et l'œil moderne voit beaucoup de pose et d'emphase dans les compositions romantiques. Goya cependant stupéfié par son (→ réalisme) baroque.

Le romantisme pictural français appartient d'abord à Théodore Géricault et à Eugène Delacroix. Géricault exprime

le désarroi dans son Cuirassé blessé, son Radeau de la Méduse, ce Titanic du xix^e siècle, ses portraits d'aliénés, ses chevaux aussi, messagers de la (→ passion) et de la souffrance humaines. Delacroix, aussi, a commencé par une embarcation pathétique (Dante et Virgile aux enfers) et par des chevaux. Il emprunte à Géricault le goût des forts contrastes de couleur et de lumière. Son voyage en Afrique du Nord en fait le premier peintre orientaliste (Femmes d'Alger) et philhellène (Les Massacres de Scio). La Liberté guidant peuple est devenu, plus que le symbole des Trois Glorieuses, celui de la (→ Révolution) à la française. (→ Baudelaire) était fanatique de Delacroix. « Passionnément amoureux de la passion », « il mettait l'imagination au-dessus de tout » [\[51\]](#).

Poète

Lorsque la déception succède à la (→ Révolution), le philosophe est pris à parti et tenu pour responsable des malheurs du siècle : vingt-cinq ans de guerre civile et étrangère pour aboutir à cette société individualiste et glacée ! Tout ce qui condamne le philosophe profite au poète, ce nouveau venu. (→ Chateaubriand) oppose le sentiment à la raison, valorise l'infini, Dieu, le passé, l'enfance, le pays natal. Une dualité sans remède s'établit entre rêve et réalité. (→ Littérature), art, poésie sont élevés à une dignité jusque-là inconnue. C'est « le sacre de l'écrivain » pour Paul Bénichou, « l'autonomisation de l'art » pour Pierre Bourdieu.

Vouée à l'ornement de la vie, à l'enseignement des vertus

du monde, la littérature du xvii^e siècle était bien séparée du dogme religieux. La poésie était un métier. Le prêtre et l'homme de lettres se répartissaient les tâches. L'un veillait sur l'autre monde, l'autre sur celui-ci. La source judéo-chrétienne et la source gréco-romaine coexistaient pacifiquement. Depuis L'Art poétique de Boileau, littérature profane et éloquence sacrée étaient bien séparées. Au xviii^e siècle, la collusion se produisit puisque sous le nom de « philosophe », l'homme de lettres s'est mis à contester la légitimité du pouvoir spirituel clérical.

Après la Révolution, le Poète prend la place du Philosophe et se retrouve en concurrence avec le Prêtre. Lui aussi exerce désormais un sacerdoce. Si son (→ ciel) n'est pas tout à fait le même, c'est le même despectus mundi, la même vocation de martyr, les mêmes élans vers une transcendance. En revanche, si, progressivement, le Prêtre et le Bourgeois se réconcilient, ce dernier est la bête d'aversion du Poète qui adopte en rupture un style de vie bohème : cheveux longs, injures antibourgeoises, barbe Henri III, genre (→ Moyen Âge) : un comble après avoir brûlé les châteaux et aboli les privilèges !

Poète mourant

Les Poètes sont mortels comme les autres humains, mais il existe une mort spécifique du Poète. Byron est mort au siège de Missolonghi en 1824, s'étant mis au service de la lutte d'indépendance des Grecs contre les Turcs, exemple très admiré. Peu de poètes sont morts les armes à la main, mais tous ont été persécutés. C'est, du moins, ce qu'affirme

(→ Vigny) dans Stello où le Docteur Noir fait le récit de la mort de Gilbert sous Louis XV, de Chatterton sous la (→ bourgeoisie) anglaise et d'André Chénier sous Robespierre dans le but de démontrer que le (→ poète) n'a aucune échappatoire ici-bas puisque ni la monarchie absolue, ni la monarchie constitutionnelle, ni la (→ République) ne lui font de quartier. Il n'a le choix qu'entre la famine, le poison et la guillotine. Le raisonnement est, bien sûr, forcé : ce n'est pas parce qu'un poète ou même plusieurs sont morts sous chacun de ces régimes que tous les poètes ont connu et connaîtront le même sort ! On ne voit pas pourquoi le régime d'exception que fut la (→ Terreur) vaudrait comme règle de la propension de toute république à pourchasser les poètes. Stello est un beau sophisme !

Aux poètes morts s'ajoutent les poètes mourants, thème bien typique. Alter ego de (→ Chateaubriand), René, dans la nouvelle éponyme, traîne son mal de vivre d'une rive à l'autre de l'Atlantique. Chateaubriand lui-même s'en effrayera : « Une famille de Renés poètes et de Renés prosateurs a pullulé : on n'a entendu que des phrases lamentables et décousues ; il n'a plus été question que de vents et d'orages, que de mots inconnus livrés aux nuages et à la (→ nuit). Il n'y a pas de grimaud sortant du collège qui n'ait rêvé d'être le plus malheureux des hommes. » [\[52\]](#)

(→ Lamartine) en 1820 donnera un deuxième souffle au thème dans L'isolement où il clame son mal de vivre après la perte d'Elvire :

Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante.
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend. [...]
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?

Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Sainte-Beuve livre en 1829 une version plébéienne du mythe : Joseph Delorme abjure le christianisme, admire la (→ Révolution) et voudrait se battre pour la partie souffrante de l'humanité. Mais le désœuvrement le condamne au rêve, aux pleurs et à la prière, à la mort bientôt[53]. (→ Baudelaire) insiste beaucoup dans Bénédiction, poème liminaire des Fleurs du mal comme L'Isolement introduisait les Méditations. Le poète, cette fois, est lynché par la foule emmenée par sa propre mère qui finit par lui arracher le cœur. Mais au (→ ciel), Dieu garde la meilleure place à ce paria.

L'académicien Andrieu était sans pitié pour ces jérémiades : « Ah pleurard, tu te lamentes. Qu'est-ce que ça me fait à moi ? Le poète mourant ! Le poète mourant ! Crève animal ! »

Postromantisme

Si ces étiquettes scolaires sont souvent agaçantes et simplificatrices, il est important d'évaluer la postérité du romantisme. L'énorme bulle imaginative formée en (→ réaction) contre la société moderne devait bien finir par crever. C'est ce qui est arrivé lorsque l'euphorie collective du printemps (→ 1848) s'est soldée par le bain de sang de juin puis par le coup d'État du 2 décembre 1851. On assiste à un complet refroidissement de la sensibilité des artistes sous Napoléon III, chez ceux, du moins, qui ne se mettent pas au service de la fête impériale.

Les plus remarquables se sont repliés dans un culte de l'art très impersonnel en rupture avec la bouffée sentimentale qui avait prévalu pendant une cinquantaine d'années. Le temps de l'enthousiasme et du lyrisme est passé. La froideur du marbre succède à la chaleur de l'(\rightarrow exaltation). Il faudra attendre l'Affaire Dreyfus et la Révolution d'Octobre pour que les artistes ressortent de leur coquille. Bien que très significative, la charnière de 1848-1851 n'est pas à prendre comme une barrière hermétique. Des œuvres majeures parues après 1851, comme Les Filles du feu, Les Misérables, Les Contemplations ou L'Éducation sentimentale ont été largement conçues avant 1851 ou évoquent des événements antérieurs à cette date.

Désormais, les grands sentiments ont disparu chez (\rightarrow Flaubert), avec le Parnasse, chez Mallarmé, et même chez Proust. Il existe par contre un objet sacré qui le reste, et même gagne encore en sacralité, c'est l'Art lui-même. La septième hypostase concentre sur elle seule toute l'énergie désinvestie des six autres. En ce sens, le postromantisme n'est pas seulement l'inversion du romantisme, l'exaltation de l'affectivité changée en inhibition ; il en est aussi la perpétuation sous une forme refroidie et plus concentrée, l'Art tout seul.

Pudeur

L'ambiance de galanterie et même de (\rightarrow libertinage) propre à la sociabilité classique, si bien décrite par M^{me} de (\rightarrow Staël), disparut dès que la France, vaincue à (\rightarrow Waterloo), fut soumise à l'ordre moral importé des

monarchies puritaines. (→ Musset) en témoigne dans le début de sa Confession : « L'hypocrisie la plus sévère régnait dans les mœurs ; les idées anglaises se joignant à la dévotion, la gaieté même avait disparu. [...] Tout d'un coup, chose inouïe, dans tous les salons de Paris, les hommes passèrent d'un côté et les femmes de l'autre ; et ainsi, les unes vêtues de blanc comme des fiancées et les autres vêtus de noir comme des orphelins, ils commencèrent à se mesurer des yeux. » C'est encore pire en province, selon Stendhal : « Depuis la chute de Napoléon, toute apparence de galanterie est sévèrement bannie des mœurs de la province. [...] Il ne reste d'autre plaisir que la lecture et l'agriculture. » [54] On conçoit qu'une telle ambiance ait pu inspirer une agressivité cynique comme une sublimation idéalisante. Musset présente parfois la guerre des sexes sous une forme violente dans ses Premières poésies. L'abbé Cassius aime casser la vaisselle après boire et manger. Pareil pour les femmes : il se prépare donc, après en avoir joui, à empoisonner Suzon, vierge de 16 ans (Suzon). Hassan, laissant bien derrière lui le Don Giovanni de Mozart et ses 1 003 conquêtes, a déjà collectionné 3 000 noms charmants sans découvrir la perle rare (Namouna). « Tu ne te tiens pas bien », reproche un mari frustré à son épouse nouvelle (Ballade à la lune), etc.

Là, bien sûr, n'est pas le romantisme, qui adore des (→ anges) asexués, mais son envers, un libertinage exaspéré assez différent du libertinage frivole du xviii^e siècle.

Il est une autre pudeur qui n'est pas pruderie, celle qu'on trouve chez (→ Rousseau) et chez Stendhal. Chez ce dernier, la pudeur est un aphrodisiaque. L'analyse de ses

romans montre que le meilleur excitant, c'est l'obstacle et le meilleur obstacle, c'est la retenue féminine : « La pudeur est mère de l'amour. » [55] « Le comte de Valmont se trouve à minuit dans la chambre à coucher d'une jolie femme, cela lui arrive toutes les semaines, et à elle peut-être une fois tous les deux ans ; la rareté et la pudeur doivent donc préparer aux femmes des plaisirs infiniment plus vifs. » [56] Voilà pourquoi M^{me} de Tourvel est plus heureuse que Valmont, et Val-mont cent fois plus heureux dans les bras de M^{me} de Tourvel que dans ceux de l'impudique Cécile, une vraie marie-couche-toi-là.

Stendhal en cela est dans la droite continuité du Rousseau du livre V de l'Émile. La pudeur, c'est-à-dire la distance et le délai qu'impose la femme au désir dont elle est l'objet, est le philtre propre à féconder l'imagination masculine. « La pudeur, résume Claude Habib, permet la conversion du désir spontané en obsession tenace. [...] La pudeur pousse la femme à fuir ce qui attire et à fuir pour l'attirer. La fuite attirante est la ressource de l'amour. » [57] La pudeur est pour une femme le moyen de sélectionner son amant et de le fixer par la création d'un fantasme. Voilà à quoi sert la pudeur.

Quinet (1803-1875)

Historien proche de (→ Michelet), Edgar Quinet est l'unique penseur républicain d'avant (→ 1848) à avoir conservé de l'influence sous la III^e République. Député sous la II^e République, il résiste au mythe révolutionnaire mais s'exile au 2 décembre en Belgique et à Genève et ne rentrera à

Paris qu'en 1870. Dans les années 1860, il influence la nouvelle génération républicaine, celle de Jules Ferry et de Jean Jaurès.

Réaction

Dès Thermidor, en réaction à la (→ Terreur), la ferveur laïque se refroidit. Un vieux fond conservateur se réveille après 1800 : Rivarol, La Harpe, de Maistre, Bonald, Joubert, (→ Chateaubriand), Ballanche, (→ Lamennais). Les grands penseurs réactionnaires ont désormais été refoulés dans les oubliettes de l'histoire. Leur voix mérite pourtant d'être entendue. Le péché (→ originel) est la base de leur réflexion. Les hommes sont souvent méchants et leur raison est petite. Il faut donc des traditions, une autorité, des préjugés même pour les gouverner. Liberté et démocratie sont de funestes erreurs. Joseph de Maistre va même jusqu'à faire l'éloge du bourreau, pierre de voûte de la société. Sans lui, tout s'écroulerait. C'est une grande faute de faire du passé table rase. Comme les langues, les institutions doivent être apprises et non inventées comme l'a voulu (→ Rousseau). Son contrat social soulève la même indignation chez Edmund Burke et chez Joseph de Maistre [58]. On ne devient pas, on naît français, allemand, chinois, etc. Au début est l'héritage. Cette pensée se rapproche du romantisme allemand alors que le moi des (→ poètes) romantiques français n'est guère traversé par un inconscient collectif.

À l'imitation des Grecs anciens, les (→ Lumières) avaient voulu l'auto-institution de la cité. Kant avait défini l'Aufklärung

comme l'arrachement de l'humanité à son état de minorité. L'homme autonome, répliquent les grands penseurs réactionnaires, n'est qu'un consommateur plat qui ne demande à l'État que « la garantie de ses jouissances », comme dira Benjamin Constant. C'est la voie de la déshumanisation. On voit que ces questions ne sont pas désuètes au ^{xxi}^e siècle bien que le nazisme ait plus que mis à mal la notion de nation romantique.

Réalisme

Devant le pendu de Cythère, (→ Baudelaire) sentit « comme un vomissement remonter vers [ses] dents ». Il est bien le premier à avoir capté la beauté de cet horrible mot de quatre syllabes déjà utilisé dans *Le Vin des chiffonniers* pour décrire le tas de débris sous lesquels ploie le chiffonnier. Après trois siècles de classicisme, le « bas matériel et corporel », comme dira Mikhaël Bakhtine, « le réalisme créaturel », comme dira Erich Auerbach, n'ont pas encore reconquis en poésie la place que l'art chrétien médiéval leur avait faite. Baudelaire affiche un goût tout postmoderne pour le détrit. « Tout ce que la grande cité a rejeté, tout ce qu'elle a perdu, tout ce qu'elle a dédaigné, tout ce qu'elle a brisé, [le chiffonnier] le catalogue, il le collectionne. Il compulse les archives de la débauche, le capharnaüm des rebuts » (*Les Paradis artificiels*).

Les Fleurs du mal sont parues en pleine querelle du réalisme. Bien que *Le Mercure de France* l'ait utilisé en 1828 et Hippolyte Fortoul en 1834 dans *La Revue encyclopédique*, ce mot ne fut lancé qu'en 1855 lorsque

Courbet intitula son exposition « Réalisme » en réponse à l'insulte lâchée contre L'Enterrement à Ornans qui osait représenter un sujet aussi prosaïque que la mort d'un pauvre. Le réalisme a donc commencé en (→ peinture). La même année 1855, Arsène Houssaye publia dans L'Artiste un manifeste intitulé « Du réalisme ». En 1856, Duranty fonde la revue Réalisme et Chanfleury publie un recueil d'articles intitulé Le Réalisme. Représentant la matérialité, le corps déchu, le sordide, le sexe, etc., le réalisme met dans le même sac les frères ennemis que sont classicisme et romantisme, aussi prudes l'un que l'autre, l'un par convenance sociale, l'autre par dégoût moral.

Les procès de (→ Flaubert) et de Baudelaire s'inscrivent dans le climat de (→ réaction) et d'ordre moral des débuts du Second Empire, Napoléon III ayant épousé une catholique espagnole, Eugénie de Montijo. Flaubert (acquitté) et Baudelaire (condamné à une légère amende) ont été désignés comme réalistes bien qu'ils n'aient pas revendiqué l'étiquette. Le procureur Pinard expliqua contre Madame Bovary : « Il y a des détails de notre existence qui se passent derrière la scène. Je demande par pure convenance qu'ils [les auteurs] les laissent là, qu'ils ne retournent pas cette arrière-scène de la vie et ne la donnent pas en spectacle. »

Pas plus que Baudelaire ou Flaubert, (→ Balzac) n'avait pas conscience d'être réaliste. Il est vrai que le réalisme social l'intéressait plus que le réalisme matériel. Ce que La Comédie humaine a réalisé de manière inégalée, c'est la représentation des classes sociales non comme les santons de la crèche, mais dans leurs relations et leur dynamisme. Voilà comment un modeste ouvrier vermicellier

est devenu gros patron de l'agroalimentaire à force de travail et de malhonnêteté, comment la noblesse d'Empire se casse la figure après un temps d'euphorie, comment des nobles décaqués sont obligés d'épouser des roturières fortunées, etc.

République

Si on tente de résumer le xix^e siècle français, sa tumultueuse histoire fut le long, douloureux, mais réussi accouchement de la République : 21 septembre 1792, 24 février (→ 1848), 4 septembre 1870. Les deux premières républiques furent violées un 2 décembre (1804, 1851) par les deux (→ Napoléon). La Troisième s'est perpétuée jusqu'à aujourd'hui, moyennant certaines transformations, et une fâcheuse interruption. L'idée venait de Rome, mais Genève et Washington devancèrent Paris. La devise Liberté-Égalité-Fraternité fut utilisée par Robespierre sous la première république, mais elle ne devint officielle qu'en 1848.

À la différence du (→ socialisme) (→ saint-simonien), la République met la liberté en tête, mais que fait-elle de sa sœur ennemie, l'égalité ? Cela dépend. En 1848, la République, ce fut d'abord le suffrage universel, mais très vite, l'extrême gauche réclama des mesures en faveur de l'égalité sociale. Juin opposa les armes à la main les partisans de l'égalité de droit et ceux de l'égalité de fait. Qui avait raison ? Les deux, bien sûr. Pierre (→ Leroux) écrivait dès 1832 : « Rien n'est plus funeste que la double tendance qui règne aujourd'hui, les uns ne voyant que la forme

politique et négligeant le fond même des réformes, les autres haletant après les réformes au lieu de s'attacher à la réalité politique et d'avoir foi dans la seule autorité que les hommes puissent aujourd'hui accepter. » [59] Le xx^e siècle a bien donné dans ces deux erreurs.

Et les romantiques ? On dira qu'ils sont trop tournés vers la stratosphère ou vers les extrêmes pour prendre parti dans ces débats.

Révolution

« Paris, disait (→ Hugo) à son retour d'(→ exil) le 5 septembre 1870, est la capitale de la civilisation parce que Paris est la ville de la Révolution. » Et déjà, dans son guide de Paris : « Rome a plus de majesté, Trèves a plus d'ancienneté, Venise a plus de beauté, Naples a plus de grâce, Londres a plus de richesse. Qu'a donc Paris ? La Révolution. [...] Athènes a bâti le Parthénon. Paris a détruit la Bastille. »

Mais il y a deux sortes de révolutions, qui se complètent ou se contredisent. 1789 et (→ 1830) furent, sans conteste, des révolutions libérales, qui renversèrent la monarchie « légitime ». Septembre 1792 et février (→ 1848), qui fondèrent les I^{er} et II^e Républiques furent des révolutions de l'égalité. Il y a aussi les révolutions qui échouent, juin 1832, avril 1834, juin 1848, avril-mai 1871 : ces drames sanglants réclamaient plus que le suffrage universel : l'égalité sociale ! Trop vaste programme pour les hommes du xix^e siècle qui, dans leur immense majorité, tirèrent le verrou de

sécurité et votèrent à droite le lendemain. (→ Tocqueville) disait que l'égalité était l'idée fixe des modernes, oui, mais l'égalité politique. Quant à l'égalité économique, elle est sans doute un fantasme bien partagé sous une forme plus ou moins généreuse (l'égalitarisme). Peut-être est-ce dans la faille qui sépare la liberté et l'égalité que fut conçue et s'amplifia l'amertume romantique. Tout le défi des Temps modernes est de concilier liberté et égalité. Nous savons maintenant que cela ne se fera pas à coups de fusils.

Romantisme éternel

Le mot « romantisme » est utilisé de façon relâchée pour dire sentimental, pittoresque, romanesque. On dit une jeune fille romantique, un paysage romantique. Un dîner aux chandelles est romantique. Les Français sont romantiques.

Si on définit le romantisme par l' (→ exaltation) et la préférence pour l'imaginaire au détriment du positif, on peut se dire que, même si cette attitude s'est particulièrement développée dans la première moitié du xix^e siècle en raison d'une crise politique et sociologique inédite, cette attitude peut se reproduire dans d'autres contextes favorables ou chez certains caractères. Les exemples ne manquent pas au xx^e siècle de situations révolutionnaires qui ont déclenché des enthousiasmes démesurés. La (→ passion) amoureuse est un autre exemple banal. Il suffit pour cela d'idéaliser un être aperçu de loin, de se raccrocher contre toute apparence au rêve d'un bonheur parfait auprès de lui, et de nourrir imaginativement ce fantasme, quitte à s'exposer à de lourdes déconvenues.

L'Art, enfin, est resté une hypostase romantique bien répandue. Il suffit pour cela de poser une différence de nature et non seulement de degré entre les artistes et le commun des mortels. Proust, en ce sens, est romantique. Mais peut-être que l'idéologie structuraliste aussi est romantique, puisqu'elle pose une stricte clôture entre l'œuvre d'art et les autres objets du monde. Bien sûr, il existe des différences et des spécificités réelles et précieuses. Le romantisme commence quand la différence est hypostasiée. On entre alors en religion.

Rousseau (1712-1778)

« Rousseau, disait Pierre (→ Leroux), lui-même en (→ exil) après le 2 décembre, c'est le fils des exilés qui rentre en vainqueur dans le pays de ses pères ; c'est le Français libre qui parle aux Français esclaves. » Ce citoyen de Genève, enseigna en effet la (→ République) à la France qui avait chassé ses pères sous Louis XIV.

Rousseau, pour cela, dut d'abord récuser le dogme du péché (→ originel) qui permettait à Hobbes de conclure à l'absolutisme. Rousseau désambigua l'amour-propre que les moralistes augustinien opposaient en bloc à l'amour de Dieu : l'amour de soi est une pulsion naturelle légitime, mais l'amour-propre, comme désir de reconnaissance, constitue l'infrastructure de la conquête des biens matériels comme de la vie sexuelle. Le Discours sur l'origine de l'inégalité dit cela. Il dit aussi avec une grande profondeur psychologique que l'amour-propre se décompose en quatre figures solidaires, l'orgueil et le

mépris, la honte et l'envie.

Rousseau a fait dans les Confessions la description lucide de ces sentiments universels sous la forme extrême qui le concernait. Timide et docile, Rousseau dit s'être retiré du monde pour le critiquer en bloc au nom de la vertu, comme Alceste, puis être revenu de sa folie au bout de six années et avoir repris sa contenance première. Sa vie entière fut, en réalité, traversée par ces brutaux et douloureux mouvements de balançoire.

On peut se dire que, chassé par la porte de la vie naturelle, le péché originel rentra par la fenêtre de la vie sociale selon Rousseau dans ses moments d'(\rightarrow exaltation). Si Rousseau disculpe l'homme naturel, il inculpe avec la dernière sévérité l'homme social. Il procède finalement à une éradication complète des relations aliénées au profit d'une république établie par contrat qui empêcherait toute relation horizontale entre citoyens au profit des seules relations verticales individu/État. L'Émile est un autre exemple de cette volonté réformatrice drastique puisque Émile est un orphelin qui vivra séparé de la société jusqu'à l'âge de 20 ans pour ne pas en subir la mauvaise influence.

Leroux marqua nettement la limite de son admiration vis-à-vis de Rousseau : « Au nom de la société, l'école du contrat social de Rousseau continuée par la Montagne commanda non seulement le dévouement et le sacrifice, mais l'abnégation et la destruction de toute individualité. » [\[60\]](#) Il n'y a pas de place chez Rousseau pour un lien social cordial à petite échelle, pour des associations de taille moyenne. On passe sans transition de l'(\rightarrow individualisme) au holisme, du bon sauvage au Contrat social et vice versa,

étant entendu que le rêveur solitaire qui arpente les Alpes ou se blottit au bord d'un (→ lac) est une réincarnation du bon sauvage.

Si le côté exalté du caractère de Rousseau est, sans doute, à l'origine de son radicalisme politique et pédagogique, ce grand esprit a aussi produit les analyses psychologiques les plus riches, en négatif celles qu'on a relevées dans le Discours sur l'inégalité, en positif l'extraordinaire psychologie du couple laissée dans le livre V de l'Émile.

Saint-Simonisme

Le saint-simonisme est la matrice trop peu reconnue de toute la pensée socialiste française et allemande. Le comte de Saint-Simon fut d'abord un homme des (→ Lumières) soucieux d'éliminer les parasites qu'étaient les gens de sa classe, les nobles, au profit de la partie industrielle de la nation. À partir de 1821, il ajouta une dimension religieuse à son programme : la fraternité de l'Évangile sera nécessaire à l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse. C'était réorienter vers la résolution du problème social terrestre un christianisme par trop perdu dans la stratosphère.

À la mort du maître en 1825, le saint-simonisme devint, sous l'impulsion de Saint-Amant Bazard et de Prosper Enfantin, un mouvement politico-religieux se fixant comme but de substituer à la société critique, c'est-à-dire individualiste, moderne une nouvelle société organique. Ce programme fut exposé en 1829 et (→ 1830) au cours d'une

trentaine de conférences publiques qui eurent un large écho. Une critique systématique de l' (→ économie politique) fut entreprise pour la première fois et un vaste projet de réorganisation du travail. Il s'agissait de mettre fin à « l'exploitation de l'homme par l'homme ». L'héritage serait aboli et les responsabilités économiques confiées par les prêtres aux hommes les plus compétents selon un principe hiérarchique. Le saint-simonisme constitue l'origine principale de tous les projets de réorganisation collectiviste de la société, marxisme compris. Son péché (→ originel) est l'impasse complète faite sur les droits de l'homme, sur les formes politiques, bref sur la liberté.

Sand (1804-1876)

On connaît les amours de George Sand. On connaît moins sa grande amitié philosophique avec Pierre (→ Leroux). On connaît les romans champêtres. On connaît moins Histoire de ma vie et Consuelo, ses chefs-d'œuvre. Histoire de ma vie peut être présenté comme une réplique à l'affirmation humiliante de Montaigne que l'amitié avec une femme est impossible en raison de l'insuffisance de ses capacités. Consuelo est la version romanesque de l'ouvrage philosophique de Leroux De l'humanité qui affirme que le christianisme s'est fourvoyé avec son paradis et son enfer et que la survie de l'humanité se produit dans son propre sein. Cet immense roman est une plongée dans l'Europe des (→ Lumières) à l'occasion des amours d'une jeune chanteuse vénitienne à la voix et au cœur purs, Consuelo, et d'Albert de Rudolstadt, un véritable hérétique, qui fait de la résistance dans son château de Bohême contre

l'oppression dont sa nation est victime depuis le xv^e siècle de la part des papes qui ont brûlé Jean Huss au Concile de Constance. Cette oppression se perpétue sous la férule autrichienne. Sand s'est, aussi, mise à l'école de l'article « Égalité » de l'Encyclopédie nouvelle où Leroux montre que ce sont les grandes hérésies hussite et protestante qui ont conduit à la (→ République). Albert ouvre à Consuelo une grandiose fenêtre sur l'histoire de l'Europe. Il pressent même la (→ Révolution) en France, non sans redouter la (→ Terreur), les hécatombes napoléoniennes suivies par le règne « des plus vils intérêts matériels ». Consuelo, de son côté, corrige l'(→ exaltation) d'Albert trop absorbé dans la mémoire des persécutions passées et des combats à mener, comme si la vie n'était faite que de cela.

Socialisme

Si plusieurs emplois du mot apparaissent de-ci de-là avant 1834, le lexicographe Jacques Grandjonc [\[61\]](#) est d'accord pour accorder à Pierre (→ Leroux) la paternité principale de ce néologisme. Leroux en a fait un concept. « C'est moi qui, le premier, me suis servi du mot de socialisme. C'était un néologisme alors, un néologisme nécessaire. Je forgeai ce mot par opposition à (→ individualisme), qui commençait à avoir cours. » [\[62\]](#) Leroux écrit, en effet, en avril 1834 un article intitulé De l'individualisme et du socialisme où il renvoie dos à dos les deux termes. Socialisme est donc un mot péjoratif en 1834. Leroux pense à l'Inquisition, au Contrat social, à la Terreur, à Babeuf, au collectivisme (→ saint-simonien) : « Voilà l'individu devenu fonctionnaire, et uniquement fonctionnaire ; il est enrégimenté, il a une

doctrine officielle à croire, et l'Inquisition à sa porte. L'homme n'est plus un être libre et spontané, c'est un instrument qui obéit malgré lui, ou qui, fasciné, répond mécaniquement à l'action sociale, comme l'ombre suit le corps. » [63]

Quelques années plus tard, Leroux changea non d'idée mais de terminologie. 1/ Il reprit à son compte le mot socialisme : « Nous sommes socialistes, si l'on veut entendre par socialisme la doctrine qui ne sacrifiera aucun des termes de la formule : Liberté, Fraternité, Égalité, Unité, mais qui les conciliera tous. » [64] 2/ Il continua à dénoncer sous le nom de « socialisme (→ absolu) » ce que le xx^e siècle a appris à nommer totalitarisme : « Le socialisme absolu, que plusieurs penseurs de nos jours essaient de remettre en honneur, et qu'ils opposent à la liberté absolue, n'est pas moins abominable ni moins absurde que l'individualisme dont nous venons de voir les déplorables effets. [...] Il fit boire la ciguë à Socrate, et mit Jésus-Christ sur la croix ; il a brûlé Jean Huss et Jérôme de Prague ; il a persécuté tous les sages, tous les hommes qui portaient l'amour de la vérité et l'amour des hommes dans leur cœur. Qu'il soit maudit et rejeté pour toujours. » [65]

Ce qui vient d'être rapporté reste à ce jour à peu près inconnu. L'enjeu est important puisque longtemps prévalut un socialisme romantique, c'est-à-dire utopique. Le xx^e siècle a fait l'expérience que la (→ Terreur) était l'autre face de l'(→ utopie) quand elle cherche à s'incarner. Leroux est le premier à avoir indiqué une autre direction.

Sociologie

(→ « Socialisme ») et « sociologie » sont deux néologismes forgés respectivement par deux dissidents du (→ saint-simonisme), Pierre (→ Leroux), en 1834, et Auguste Comte, en 1838 afin de répliquer à la pulvérisation du corps social. Le premier concerne la pratique et le second la théorie, pour reprendre une distinction qu'on trouve justement chez Saint-Simon. Seulement Leroux s'éleva contre l'abolition de la liberté dans le socialisme (→ absolu) des saint-simoniens, alors que Comte donna d'emblée une tournure holiste à la nouvelle discipline. D'ailleurs, Comte forgea aussi le néologisme « altruisme » : « Chacun a des devoirs, et envers tous, écrit-il ; mais personne n'a de droits proprement dit. Nul ne possède d'autre droit que celui de faire toujours son devoir. » [\[66\]](#)

Cela n'empêcha pas l'apparition d'une sociologie qui fasse toute sa place à la liberté, celle même de Marcel Mauss [\[67\]](#), qui sous-tend les présentes analyses du romantisme. On dira en un mot que l'indignation romantique consiste à ne pas accorder à la liberté la part légitime qui lui revient, sous prétexte que les économistes en abusent fort.

Staël (1766-1817)

C'est à Germaine, épouse de Staël, fille du grand ministre de Louis XVI Necker, qu'il revient d'avoir ouvert le siècle avec *De la littérature*, paru en 1800, suivi par (→ *De l'Allemagne*). Germaine a popularisé le mot (→ « littérature »), fait

connaître le romantisme allemand presque inconnu en France et jeté les bases de la littérature comparée. Cette libérale, exilée sous Robespierre et sous (→ Napoléon), voyagea en Europe et réunit des amis de plusieurs nationalités dans sa propriété de Coppet en Suisse.

Elle s'efforça de penser les transformations des œuvres depuis Homère dans la diachronie et dans la synchronie, cela dans une optique favorable aux Modernes : ils ont plus d'épaisseur que les Anciens et, en particulier, ont ouvert l'immense champ de la psychologie. Germaine est aussi sociologue avant la lettre. La richesse littéraire et culturelle incomparable de la France aux xvii^e et xviii^e siècles est due à deux causes : la centralisation politique qui crée une émulation entre les meilleurs esprits réunis en un lieu unique ; la mixité à table, dans les salons, au spectacle, typique de la sociabilité à la française, qui affine l'esprit masculin et ouvre l'esprit féminin. Il y a un revers : les Français sont superficiels, vaniteux, libertins. Les Allemands sont plus lourds, mais plus sensibles à la métaphysique, à la mélancolie, à la générosité, à la (→ passion).

Corinne est l'application romanesque de cette vision comparative dans le sens Nord/Sud. Une Italienne ne saurait, hélas, épouser un Écossais. Ce roman témoigne aussi de la mélancolie propre à une femme privée de la société française et qui a vécu une histoire d'amour malheureuse dont Benjamin Constant donne une autre version dans Adolphe.

Suicide

Le suicide est notre sixième hypostase : une manière définitive d'en finir avec le monde moderne. Le suicide romantique accuse le siècle. Une légende veut que (→ Rousseau) se soit donné la mort.(→ Chateaubriand) traîne son existence comme un mort-vivant dans ses Mémoires d'outre-tombe et (→ Lamartine) ne va guère mieux dans ses Méditations. Werther tourne ses pistolets contre lui puisqu'il ne peut épouser Charlotte. Rolla se suicide chez (→ Musset), comme Raphaël de Valentin et Lucien de Rubempré chez (→ Balzac). Lamiel périt dans l'incendie du palais de justice qu'elle a elle-même allumé chez Stendhal. Chatterton choisit le poison chez (→ Vigny). Gwynplaine, Javert et Gilliatt se jettent à l'eau chez (→ Hugo) et Cimourdain se tire une balle dans le cœur.(→ Nerval) se pend par – 16° une (→ nuit) où la Seine charrie des glaçons, dans la rue la plus sordide de Paris, un égout à ciel ouvert. Et M^{me} Bovary ! Chacun à sa façon dit, comme (→ Baudelaire) : « Ô mort, vieux capitaine, il est temps levons l'ancre ! » On pourra psychanalyser chacune de ces morts volontaires ; il y a aussi une tendance sociologique forte dans le suicide romantique.

Symbolisme

Pierre (→ Leroux) forgea le mot « symbolisme » dans deux articles parus au Globe en 1829 pour caractériser « le prodigieux changement [survenu] dans le style depuis la fin du siècle dernier ». Les classiques avaient

parcimonieusement recours aux images. « Parler par symboles, allégoriser, voilà, à ce qu'il nous semble, la grande innovation, en fait de style, depuis cinquante ans. Nous serions presque tentés de ramener la question du romantisme, quant au style poétique, à l'introduction dans la langue d'un trope, non pas nouveau, mais presque inusité pendant deux siècles. » [\[68\]](#)

Terreur

L'intelligentsia européenne fut consternée quand, à la place de la raison annoncée, ce fut le règne de la Terreur. Là commencèrent le premier romantisme et le premier déplacement du centre de gravité de la culture de l'extérieur vers l'intérieur psychologique.(→ Chateaubriand) est le seul de nos grands romantiques à avoir vécu l'événement, avec M^{me} de (→ Staël) et (→ Stendhal) enfant. Les Philosophes étaient morts avant, sauf Condorcet qui n'échappa à la guillotine que par le (→ suicide). Les (→ Poètes) ont vécu après. Chateaubriand, lui, a tout vu. Son frère fut guillotiné avec son épouse, les restes de son père furent sortis de leur tombeau. Sa mère, sa femme et sa sœur emprisonnées ne durent leur salut qu'à Thermidor. « La Révolution, écrit-il, m'aurait entraîné si elle n'eût débuté par des crimes : je vis la première tête portée au bout d'une pique, et je reculai. [...] Je ne connais rien de plus servile, de plus méprisable, de plus lâche, de plus borné qu'un terroriste. » [\[69\]](#)

(→ Vigny) a superbement dépeint dans Stello la prison de Saint-Lazare où André Chénier attendait le couteau de la

guillotine avec ses camarades, particulièrement la très digne duchesse de Saint-Aignan qui avait obtenu le sursis de n'être exécutée que le lendemain de son accouchement. L'ironie de Vigny est terrible pour décrire la psychologie des Robespierre, des Marat, des Saint-Just. Il les dépeint comme des êtres médiocres qui, par leur cruauté, prennent une revanche sur la vie.

Tocqueville

Comme les romantiques, Tocqueville jette un regard mélancolique sur la condition de l'homme moderne bientôt « renfermé tout entier dans la solitude de son propre cœur » [70]. D'autant que la vérité de (→ l'individualisme), selon lui, n'est pas l'autonomie, mais l'aliénation. Les modernes sont faibles et envieux. Ils s'imitent, comme le confirmera René Girard, si bien qu'ils finissent par se ressembler, ce qui conduit à une condition moutonnaire sous la tutelle d'un grand État despotique. Ce diagnostic est, finalement, à l'opposé de l'autonomie conquise, selon Kant, en contraste avec l'hétéronomie de jadis.

Malgré son pessimisme, Tocqueville est un homme pragmatique : il existe un moyen d'échapper à la déshumanisation, c'est l'(→ association) des citoyens. Sur cette idée, Tocqueville semble rejoindre les socialistes. Ils se sont pourtant retrouvés des deux côtés opposés des (→ barricades) de juin (→ 1848). Sans doute à cause de l'ambiguïté de la notion d'égalité. Tocqueville était fasciné par la (→ nuit) du 4 août et par l'égalité de droit, mais peu attentif aux inégalités concrètes engendrées par la nouvelle

(→ aristocratie) manufacturière [71].

Utilité

Né avec Jeremy Bentham et John Stuart Mill, l'utilitarisme est une doctrine morale prescrivant d'agir en vue du plus grand bonheur du plus grand nombre. Il s'agit donc d'un eudémonisme inspiré par la philosophie des (→ Lumières), mais en même temps d'un altruisme radical. Tout le problème reste de concilier l'utilité de l'individu et celle du plus grand nombre. « Une moitié de cette doctrine hurle contre l'autre », critiquait Pierre (→ Leroux) dans l'article « Bentham » de son Encyclopédie nouvelle. Il reste de ce débat deux acceptions antithétiques du mot « utilitarisme », le comble de l'altruisme selon l'acception philosophique, le comble de l'égoïsme selon l'acception triviale.

(→ Rousseau) ne dédaigna pas l'utile dans la société idéale qu'il voulut dessiner à Clarens sous la vigilance de M. et M^{me} de Wolmar. « Presque partout, on a substitué l'utile à l'agréable et l'agréable y a presque toujours gagné. » [72] C'est que Rousseau, depuis son Discours sur les sciences et les arts, s'adonnait à la critique d'une civilisation luxueuse décadente et inégalitaire au profit d'une convivialité authentique. Les arts, dans cette perspective, participaient à ce que Pierre Bourdieu appellera une « lutte des classements, » une recherche de « distinction symbolique » [73].

Trop échaudés par l'affairisme débridé qui prévalut cinquante ans plus tard, les (→ poètes) renoncèrent à toute

démarche améliorative tournée vers le possible. L'esthétique fut leur planche de salut et l'utilité leur bête noire. (→ Nerval), dans Sylvie, fait de ses rivaux plus chanceux en amour un pâtissier ou un régisseur. (→ Stendhal), avant lui, s'était moqué des industriels dont Saint-Simon faisait l'espoir et le guide de la nation : « Pendant que Bolivar affranchissait l' (→ Amérique), pendant que le capitaine Parry s'approchait du pôle, mon voisin a gagné dix millions à fabriquer du calicot. » [\[74\]](#)

Ce ne sont pas les économistes, mais les moralistes, qu'ils soient bourgeois ou socialistes, contre qui Gautier se déchaîne dans la Préface de Mademoiselle de Maupin : « Il n'y a vraiment de beau que ce qui ne peut servir à rien ; tout ce qui est utile est laid ; car c'est l'expression de quelque besoin ; et ceux de l'homme sont ignobles et dégoûtants comme sa pauvre et infirme nature. L'endroit le plus utile d'une maison, ce sont les latrines. [...] La jouissance me paraît le but de la vie, et la seule chose utile au monde. Dieu l'a voulu ainsi, lui qui a fait les femmes, la lumière, les belles fleurs, les bons vins, les chevaux fringants, les levrettes et les chats angoras. » C'était revenir exactement au point d'où Rousseau était parti !

Utopie

Suivi par Cabet et Marx, Babeuf fut le premier communiste des Temps modernes. Il voulait assurer au peuple français par « la communauté des biens et des travaux » « l'égalité sans restriction, le plus grand bonheur possible pour tous et la certitude qu'il ne leur serait pas enlevé ». Il fut guillotiné

à Vendôme avec ses 40 camarades en 1797. Les applications du communisme ne furent tentées qu'au xx^e siècle.

Engels fit longtemps autorité avec la distinction entre (→ socialisme) scientifique et socialisme utopique. Nous savons maintenant qu'il n'existe pas de socialisme scientifique puisque les 47 tentatives d'abolition de la propriété privée qui ont été faites dans quatre continents au xx^e siècle ont échoué sans exception, souvent dans la (→ Terreur). Peut-être y avait-il quelque chose en l'homme qui résistait à cette hypothèse généreuse.

Force est donc de ranger dans l'utopie ce qui se voulait scientifique. L'utopie communiste entre bien dans la catégorie de la critique exaltée du monde moderne. Il existe un romantisme révolutionnaire qui outrepassa largement la chronologie habituelle du romantisme puisqu'il dura au moins jusqu'à la chute du Mur de Berlin en 1989. Cela suggère que l'antithèse n'est pas entre science et utopie, mais entre utopie et souci du possible.

Vicaire (savoyard)

« Le xviii^e siècle, remarque Pierre (→ Leroux), passa devant le monument [la Bible] en l'insultant. Voltaire n'a eu qu'un rire stérile. S'il en avait senti la grandeur, il n'aurait pu accomplir l'œuvre de son temps [lutter contre les abus et les crimes]. [...] Un seul homme alors s'arrête à contempler l'originalité de la Bible et de l'Évangile ; c'est Rousseau [...] l'homme le plus poétique de son temps. » [\[75\]](#)

Leroux pense ici à la Profession de foi du vicaire savoyard, au livre IV de l'Émile destiné à faire l'éducation religieuse du jeune homme. Ce vicaire, fort hérétique, a su toucher (→ Rousseau) par des paroles qui seront répétées à Émile quand il aura 15 ans et qu'il sera temps de s'occuper de son éducation religieuse. Rousseau commence à affirmer qu'il convient d'écouter la (→ nature) car la conscience morale est un « instinct divin », une « voix intérieure ». Façon de court-circuiter l'enseignement des Églises, quelles qu'elles soient. Il critique les révélations, les prodiges, les prophéties. Tout cela n'est pas crédible : « Refermer tous les livres sauf ceux de la nature. » Rousseau pourtant se dit touché par l'Évangile : « La sainteté de l'Évangile parle à mon cœur [...] L'Évangile a des accents de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables que l'inventeur en serait plus étonnant que le Héros. » [76] Cela dit, le mieux que chacun ait à faire, c'est de suivre la foi de ses pères. « En tout pays et en toute secte, aimer Dieu par-dessus tout et son prochain comme soi-même est le sommaire de la loi. »

Vigny (1797-1863)

Si Rabelais écrit depuis une taverne et (→ Rousseau) depuis une grotte, Vigny écrit depuis une prison redoublée par un masque de fer. Cette métaphore récurrente dans son œuvre dit combien sont profonds sa (→ dépression) et son pessimisme. Il reproche fort à Dieu de n'avoir pas fait les hommes plus heureux et réhabilite Lucifer qui console au moins leurs (→ nuits) (Eloa). Stello est un dialogue bien systématique qui veut montrer, à partir de trois exemples,

que les (→ poètes) sont sacrifiés par la (→ République) aussi bien que par la monarchie absolue et la monarchie constitutionnelle. Servitude et Grandeur militaires critique l'inhumanité de la guerre et de (→ Napoléon), et célèbre, à travers de magnifiques récits, l'honneur des vieux soldats. Les Destinées est un recueil glacé, étouffé, stoïcien, qui s'achève par le couronnement de la poésie, expression de « l'esprit pur ». Quel esprit pur ? Un esprit, en tout cas, purifié des impuretés de l'existence humaine. Vigny est déjà dans le (→ postromantisme).

Volatiles

C'est un aigle qui a indiqué à Fabrice la direction du champ de bataille où il ira prêter son bras à (→ Napoléon). Plus tard, ce sont les oiseaux de Clélia qui seront l'occasion de sa deuxième (→ passion). L'envol stendhalien est certain. Les autres grands volatiles romantiques sont des oiseaux tombés, d'abord le pélican mussetien de la Nuit de mai : à ses petits, tel le poète à ses lecteurs, « Pour toute nourriture il apporte son cœur. » Puis l'albatros baudelairien « Que ses ailes de géant [l']empêchent de marcher. » Notre préféré est le cygne, (→ symbole) de tous les exilés et émigrés, perdu dans Paris en plein mois de juillet, loin de son beau (→ lac) natal, et tendant sa tête avide « Vers le ciel ironique et cruellement bleu » (Le Cygne).

Waterloo (18 juin 1815)

De Gaulle a-t-il pris volontairement l'anniversaire de

Waterloo pour lancer son appel de Londres à la résistance ? La (→ Révolution) s'est terminée un 18 juin. C'est (→ Hugo) qui a le mieux raconté ce jour en (→ alexandrins) dans L'Expiation : « La garde impériale entra dans la fournaise... » Dans La Chartreuse de Parme, Stendhal a fait une peinture beaucoup plus ironique avec des soldats lâches et voleurs. Il a cassé l'épopée en décrivant tout par le petit bout de la lorgnette. Fabrice « n'y comprenait rien du tout ». C'est pourtant lui, le vrai héros en raison de son enthousiasme et de sa générosité. Mais il est né trop tard !

(→ Chateaubriand) est plus sévère encore pour la dictature de (→ Napoléon). Il n'empêche que, quand, exilé en Belgique, il s'est aperçu, au coin d'un champ de houblon où il se promenait sous un ciel plombé, que les roulements du tonnerre étaient, en réalité, des coups de canon, il commente : « Bien qu'un succès de Napoléon m'ouvrît un (→ exil) éternel, la patrie l'emportait dans ce moment dans mon cœur ; mes vœux étaient pour l'opresseur de la France. » [\[77\]](#)

Si la (→ Terreur) et l'exil déclenchèrent dans la noblesse une blessure inguérissable, c'est dans la jeunesse libérale que le trauma fut terrible après Waterloo. Quel différentiel, après tant d'héroïsme et d'épopée qui avaient ébranlé les assises du monde ! Les choses humaines et divines avaient été mises sens dessus dessous par vingt-cinq années de guerres civiles et 2 millions de morts. Le pouvoir, croyait-on, ne venait plus d'en haut, mais d'en bas, le peuple. Et voir revenir le frère du roi d'avant qu'on a guillotiné ! Tout ça pour ça !

(→ Musset) a trouvé un ton inoubliable dans le deuxième

chapitre de sa Confession pour décrire cette énorme (→ dépression) collective. « On ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lys. Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait : faites-vous prêtres ; quand ils parlaient d'ambition : faites-vous prêtres ; d'espérance, d'amour, de force, de vie : faites-vous prêtres. »

Notes

[1] M. Fumaroli , Chateaubriand. Poésie et Terreur, éd. De Fallois, 2003, p. 162.

[2] Balzac , Illusions perdues, éd. A. Adam, Garnier, 1961, p. 264.

[3] Sur les relations franco-allemandes, on a beaucoup emprunté à A. Finkielkraut , La Défaite de la pensée, Gallimard, 1987.

[4] Hachette Littérature, coll. « Pluriel », 2008.

[5] A. Monchoux , L'Allemagne devant les lettres françaises de 1814 à 1835, A. Colin, 1965, p. 44.

[6] Chateaubriand , Les Mémoires d'outre-tombe, Le Livre de poche, 1973, t. 1, p. 271.

[7] Stendhal , La Chartreuse de Parme gf-Flammarion, 1964, p. 145, et 445.

[8] P. Leroux , Anthologie , textes choisis et présentés par Bruno Viard, Bordeaux, Le bord de l'eau, 2007, p. 114.

[9] Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe, op. cit., t. 1, p. 292.

[10] P. Leroux, Anthologie, op. cit., p. 31.

[11] Chateaubriand , Les Mémoires d'outre-tombe , op. cit., t. 1, p. 163.

- [12] Ibid., t. 1, p. 165.
- [13] P. Leroux, Anthologie, op. cit., p. 113.
- [14] G. Sand , Histoire de ma vie, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, éd. Georges Lubin, 1971, t. 1, p. 466.
- [15] Ibid., t. 1, p. 307.
- [16] P. Bénichou , Le Sacre de l'écrivain. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne, J. Corti, 1973, p. 350.
- [17] F. Furet , Le Passé d'une illusion, R. Laffont, 1995, p. 27.
- [18] G. de Nerval , Correspondance , dans Œuvres, Grasset, « Bibliothèque de la Pléiade », 1926, t. 1, p. 826.
- [19] Cité par B. Guyon , La Pensée politique et sociale de Balzac, Armand Colin, 1967, p. 71.
- [20] Stendhal , Vie de Henry Brulard, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1955, p. 26-27.
- [21] Rousseau , Émile, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, p. 743.
- [22] Proust , À la recherche du temps perdu, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », éd. P. Clarac et A. Ferré, 1954, t. 3, p. 98.
- [23] D. de Rougemont , L'Amour et l'Occident, Plon, 1958.
- [24] Balzac, Illusions perdues, op. cit., p. 273–274.
- [25] T. Fabas , « Du droit d'association », Revue encyclopédique, octobre-décembre 1833, p. 164-165.
- [26] P. Diel , Psychologie de la motivation, Payot, 2002.
- [27] Balzac , La Femme de trente ans dans La Comédie humaine, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, t. 2, p. 762.
- [28] Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe, op. cit., p. 50.
- [29] Ibid., p. 94 et 165.
- [30] G. Flaubert , Correspondance, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, t. 1, p. 261.

- [31] P. Bénichou , Le Temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique, Gallimard, 1977, p. 243.
- [32] Lettres d'Héloïse et d'Abélard, Livre de Poche, 2007, p. 145.
- [33] Ibid., p. 59.
- [34] Rousseau , La Nouvelle Héloïse Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », éd. B. Gagnebin et M. Raymond, 1964, p. 201-202.
- [35] Rousseau, Émile, op. cit., p. 756.
- [36] Flaubert, Correspondance, op. cit., t. 3, 738.
- [37] Leroux, De l'individualisme et du socialisme, dans Anthologie, op. cit., p. 147.
- [38] Tocqueville, De la démocratie en Amérique, t., deuxième partie, chap. II.
- [39] Chateaubriand , Mémoires d'outre-tombe , op. cit., t. 1, p. 568.
- [40] P. Leroux, Anthologie, op. cit., p. 115.
- [41] B. Viard , Pierre Leroux, penseur de l'humanité, Sulliver, 2009.
- [42] G. de Nerval , En avant marche , paru le 14 mars 1831, dans « Le cabinet de lecture », cité par Pichois et Brix , Gérard de Nerval, Fayard, 1995, p. 70.
- [43] W. Marx , L'Adieu à la littérature. Histoire d'une dévalorisation. xviii^e-xx^e siècle, Les Éditions de Minuit, 2005, D. Maingueneau , Contre Saint-Proust ou la fin de la littérature, Belin, 2006, T. Todorov , La Littérature en péril, Flammarion, 2007.
- [44] R. Legros , L'Idée d'humanité. Introduction à la phénoménologie, Grasset, 1990.
- [45] C. Habib , résume ainsi la conception rousseauiste de la féminité, Le Consentement amoureux, Hachette, 1998.
- [46] Voir R. Sayre et M. Lowy , L'Insurrection des Misérables.

Romantisme et Révolution, Minard, 1992.

[47] Baudelaire , Salon de 1846 , dans Curiosités esthétiques, Garnier, 1962, p. 200.

[48] Baudelaire, Le Peintre de la vie moderne, dans Curiosités esthétiques, op. cit., p. 445.

[49] G. Durand , Le Décor mythique de La Chartreuse de Parme, J. Corti, 1983, p. 231.

[50] Baudelaire , Correspondance, Gallimard, « Bibliothèque de la pléiade, 1973, p. 4.

[51] Baudelaire, L'Œuvre et la Vie d'Eugène Delacroix article nécrologique paru en 1863 dans L'Opinion nationale

[52] Chateaubriand , Les Mémoires d'outre-tombe , op. cit, t. 1, p. 527-528.

[53] Sainte-Beuve , Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme, Paris, Bartillat, 2004.

[54] Stendhal , Le Rouge et le Noir, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, p. 258.

[55] Stendhal , De l'amour, Gallimard, « Folio », 1980, p. 81.

[56] Ibid., p. 86.

[57] C. Habib, Le Consentement amoureux, op. cit., p. 21.

[58] E. Burke , Réflexions sur la Révolution de France Hachette, « Pluriel », 1989, J. de Maistre , Une politique expérimentale. Introduction et textes choisis par Bernard de Vaulx , Fayard, 1940.

[59] P. Leroux, Anthologie, op. cit., p. 133.

[60] Ibid., p. 171.

[61],J. Grandjonc , Communisme/Kommunisme/Communism Karl Marx Haus, Trier, Allemagne, 1989, n° 39.1 et n° 39.2p. 100. et passim

[62] P. Leroux, Anthologie, op. cit., p. 429.

[63] Ibid., p. 147.

[64] Ibid. p. 150.

- [65] Ibid. p. 189.
- [66] A. Comte , Discours sur l'ensemble du positivisme, Garnier-Flammarion, 1998, p. 386.
- [67] Marcel Mauss , Essai sur le don (1924), puf, coll. « Quadrige », 2007.
- [68] P. Leroux, Anthologie, op. cit., p. 91.
- [69] Chateaubriand , Mémoires d'outre-tombe , op. cit. t. 1, p. 192.
- [70] Tocqueville , De la démocratie en Amérique t. 2. deuxième partie, chap. II
- [71] Ibid., voir chap. XX.
- [72] Rousseau, La Nouvelle Héloïse, op. cit., p. 442.
- [73] P. Bourdieu , La Distinction, Ed. de Minuit, 1979.
- [74] Stendhal , « D'un nouveau complot contre les industriels », Le Globe, 17 décembre 1825.
- [75] P. Leroux, Anthologie, op. cit., p. 119.
- [76] Rousseau, Émile, op. cit., Livre IV, p. 627.
- [77] Chateaubriand , Mémoires d'outre-tombe , op. cit., t. 2, p. 364.